

COMPILATION DES PUBLICATIONS DU MESSAGER ÉVANGÉLIQUE SUR LE SUJET DU CULTÉ

CONTENU

Quelques remarques pratiques sur le culte et le ministère.....	2
Le ministère et le culte - Kelly W.....	6
Le culte chrétien.....	8
Le culte.....	10
Comment rendez-vous culte?.....	12
Cinq lettres sur le culte et le ministère par l'Esprit.....	13
Première lettre - Dieu présent dans l'assemblée.....	13
Appendice à la première lettre.....	17
Deuxième lettre - L'Eglise édiflée par des dons.....	19
Troisième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques négatives.....	23
Quatrième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques positives.....	27
Cinquième lettre - Diverses observations sur la dépendance réciproque des saints dans les réunions d'édification mutuelle, et sur d'autres sujets.....	31
Appendice à la cinquième lettre.....	37
Sur le culte rendu à Christ.....	40
Simple remarques sur le culte.....	43
L'exercice des dons et l'intercession dans leurs rapports avec le culte (Rossier H.).....	50
Réponse à la 1 ^{ère} question.....	50
Réponse à la 2 ^{ème} question.....	52
Ce qu'est le culte et ce qu'il exprime (J.N. Darby).....	53
Le culte chrétien (Kelly W.).....	55
Quelques pensées sur le culte (Darby J.N. & Koechlin M.).....	68
J.N. Darby.....	68
M. Koechlin.....	69
Culte - 1 Corinthiens 10 v.16-18 & 11 v.23-27 (Rossier H.).....	70
Le culte en esprit et en vérité - Jean 4 v.1-30 (Rossier H.).....	71
Le culte chrétien et la libéralité (Longe E.).....	73

Le silence dans les réunions au début du culte (G.F.).....	76
Méditation dans une réunion de culte (Rossier H)	78
Les bénédictions dans le culte (Rossier H.)	79
Culte et méditations (Gibert L.).....	80
Faux culte - Lévitique 10 v.1-11 (Mackintosh C.H.).....	83
Le culte partie intégrante de la vie du croyant (Grobéty P.).....	87
Culte et adorateurs - Quelques mots d'instruction et d'avertissement	89
Le culte (Fuzier P.)	96
1. Son importance — Qui peut adorer? — En quoi consiste la préparation du culte?.....	97
2. Autel d'or — Feu étranger.....	102
3. Huile pour l'onction sainte — Encens des drogues odoriférantes.....	105
4. «En quoi avons-nous méprisé ton nom?».....	108
Pour rendre culte selon la Parole (Fuzier P.).....	112
Réflexions sur le culte	116
Lettre sur le culte	122
Le ministère et le culte (Darby J.N.)	125
Le culte de l'assemblée (Fuzier P.)	127
Lettre au sujet du culte (Gibert A.).....	130

Quelques remarques pratiques sur le culte et le ministère

ME 1867 page 194

En écrivant ces lignes, mon but est de faire part à mes frères de quelques remarques sur le culte et le ministère de la Parole, dans l'assemblée. Ces deux choses, si intimement liées, ont cependant chacune un caractère distinct, comme aussi sa place et son but particuliers. Cette différence n'est pas toujours comprise et, par conséquent, elle est peu réalisée; cependant, il importe qu'à ce sujet nous ne soyons pas sans intelligence, car, dans les choses de Dieu, il faut de l'intelligence et de la spiritualité.

Le culte donc, étant la reconnaissance de la perfection de l'oeuvre de Christ, se rapporte à l'état de perdition dans lequel se trouve *l'adorateur*. Non que cet heureux état vienne de lui, mais de son union avec Christ, dont l'oeuvre parfaite produit ce divin et précieux résultat.

Le ministère, au contraire, bien qu'on puisse l'envisager comme une preuve de l'affection de Christ pour l'Eglise, se rapporte à un état de besoins, qu'il est appelé à satisfaire. Cet état, par

conséquent, est un état *d'imperfection*. Cette distinction est importante dans une réunion de culte, car en ne la faisant pas, on risque d'en changer le caractère, et il importe de le maintenir.

Pour bon nombre de chrétiens, l'idée de rendre culte à Dieu se résume dans le fait d'écouter une prédication ou de faire une lecture de la parole de Dieu au sein de sa famille; on appelle cela: le culte de famille. Ces locutions sont vicieuses, car elles font perdre la notion vraie du culte de Dieu, d'autant que le culte, dans la Parole, donne l'idée d'un acte non *individuel*, mais *collectif*; d'un acte accompli au delà du voile, *dans le ciel*. C'est dans le culte, en effet, que les vrais adorateurs s'approchent de Dieu, en vertu du sang de Christ; ce qui démontre, par cela même, la pleine suffisance de ce sang pour la justification du pécheur devant Dieu, en sorte que celui qui s'approche le fait non seulement dans la conscience qu'il est parfaitement justifié, mais encore, qu'il est *personnellement* admis dans la sainte et glorieuse présence de Dieu. Cela nous fait comprendre que, envisagé au point de vue de l'oeuvre que Christ a parfaitement accomplie, l'état de celui qui s'approche ne laisse rien à désirer. S'il en était autrement, ce ne serait pas au *delà* du voile que le culte des adorateurs pourrait être offert, mais ce serait *en deçà*.

Cette position *en deçà* du voile caractérisait essentiellement le culte Israélite, tout comme celle du culte chrétien est caractérisée par des mots: «au delà du voile». Cette différence, tout immense qu'elle soit, peut être facilement comprise, car pendant que le premier tabernacle était debout, «le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté» — la conscience de l'adorateur n'était pas parfaite; — le voile, qui séparait le lieu saint du lieu très saint, n'était pas encore déchiré, car ce n'est qu'à la mort de Christ qu'il l'a été.

Tout cela n'existe plus pour le vrai adorateur chrétien, selon cette parole de l'Écriture: «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés». Ils sont donc présentés à Dieu selon la valeur (valeur éternelle!) de l'offrande du Fils de Dieu.

La conscience du croyant est, conséquemment, une *conscience parfaite*, laquelle n'a absolument rien à juger *au delà* du voile; autrement l'oeuvre qui nous sauve à toujours ne serait pas une oeuvre parfaite. Ceci fera peut-être comprendre, que ce n'est pas dans le culte que nous devons nous juger, mais avant: il faut savoir laisser son offrande à l'autel avant que de prétendre rendre son culte, à Dieu, si l'on ne s'est pas jugé.

Deux choses sont le fondement de la paix et de la confiance des adorateurs, au delà du voile: 1° Christ a aboli le péché par le sacrifice de lui-même; 2° Il est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. Or, en prenant place dans la gloire ([Jean 17: 5](#)), Christ y a aussi introduit les siens: ils sont assis dans les lieux célestes en Lui. Telle est la position du vrai adorateur. En rendant culte, il entre, en esprit, dans cette position glorieuse et bénie! — Là, il est manifesté sans péché car il y entre selon la perfection de Christ lui-même; c'est ainsi que Dieu le voit.

Tout est donc joie et paix au delà du voile, pour l'adorateur, car il entre dans la joie même du Fils devant le Père; c'est maintenant le degré le plus élevé de bénédiction. Aussi, l'adorateur, tant soit peu spirituel, éprouvera que rien dans le culte, ne saurait ajouter à la jouissance au bonheur que son âme goûte dans cette position exceptionnelle. Pour autant qu'il m'a été accordé d'entrer dans cette jouissance, j'ai été pleinement convaincu, que l'on se trompe, si, par la méditation

d'une portion de la Parole, on croit pouvoir ajouter à la bénédiction que l'âme ressent en rendant, avec intelligence, son culte à Dieu. Non pas que je veuille dire d'une manière absolue, qu'une méditation ne puisse, en certains cas, être utile à quelque enfant de Dieu non affranchi, lequel n'entre pas dans la réalisation des privilèges qu'embrasse la foi. Combien, hélas! n'y a-t-il pas de frères et de soeurs qui sortiraient mécontents d'une réunion de culte, s'ils n'avaient entendu, ne fût-ce que quelques paroles de méditation de la parole de Dieu. Une telle disposition montre simplement, qu'ils ne savent pas encore quelle est la nature et le caractère du culte que nous devons rendre, à Dieu notre Père. Sans doute, l'Esprit saint condescend aux besoins des faibles et ils peuvent recevoir du bien d'une méditation; mais dès que le ministère de la Parole est exercé, le caractère du rassemblement n'est plus le même: on quitte la position d'adorateur pour prendre celle d'auditeur. Cette différence peut paraître sans importance et, cependant, il ne faut pas être bien haut placé, spirituellement parlant, pour s'apercevoir que l'on sort du sanctuaire, dès le moment où la méditation commence: on écoute l'homme et l'on a cessé de parler à Dieu! (*)

(*) Voir article ["Réponses à des correspondants"](#) page 260 [pagination de l'original].

Le culte est l'acte le plus élevé que le chrétien accomplisse, — c'est l'acte qui le rapproche le plus de Dieu; car comme quelqu'un en a fait la remarque: quand les anciens se prosternent devant Dieu, ils sont plus près de Lui que quand ils sont sur leurs trônes (Apocalypse 4). Il est vrai que, dans le culte, la mesure de bénédiction, dont l'âme jouira, sera toujours relative au degré d'intimité réalisée dans sa relation avec Dieu. En parlant ainsi d'une manière individuelle, je n'ai pas l'intention de faire oublier que le culte est un acte collectif, car ce n'est plus *moi*, mais c'est *nous!* — c'est l'assemblée qui rend culte, non quelques individus dans l'assemblée, bien qu'il soit vrai que tous n'adorent pas dans la même mesure d'intelligence spirituelle et de foi. L'Esprit saint prend acte, si j'ose ainsi dire, du but qui réunit les frères, afin de répandre en tous la bénédiction, pour que chacun d'eux en jouisse, selon sa capacité spirituelle; de là vient que plus on est spirituel et près de Dieu, plus aussi il y a de jouissance pour le coeur. Mais, ici, l'adorateur peut tomber dans un piège, s'il ne veille pas: son coeur a la tendance de rechercher de la jouissance pour lui-même et non celle de Dieu, — il ne faut pas flirter le parfum que nous offrons à Dieu notre Père; c'est à Lui (et non pas à nous) qu'il doit s'élever en bonne odeur; c'est Lui et Lui seul qui doit en avoir toute la satisfaction.

L'assemblée se réunit le premier jour de la semaine pour *rompre le pain*; c'est là ce qui donne à un tel rassemblement un caractère collectif; il ne s'agit donc pas que je me préoccupe de savoir si mon voisin est plus spirituel ou plus près de Dieu que moi, car nous ne sommes pas deux, mais un seul. La Cène du Seigneur est même l'expression de cette unité, «car est-il, écrit, nous qui sommes *plusieurs*, sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain». Ce point est important, il peut nous aider à saisir plusieurs choses relatives à l'état d'une assemblée, qui parfois sont comme une énigme, si l'on n'y est pas exercé. Par exemple, il peut se faire qu'en nous rendant au culte, nous soyons, personnellement, heureux dans le Seigneur, puis étant réunis, nous nous trouvons tout à coup très malheureux. A quoi cela tient-il? Voilà souvent ce qui est une énigme, mais on en aura aisément la clef, si l'on tient compte de

ceci: que l'Esprit de Dieu agissant dans l'assemblée, considérée comme corps, tous les membres de ce corps étant *un*, s'il y a dans l'assemblée, ou dans l'un de ceux qui en font partie, quelque interdit, ou quelque mal non jugé, l'Esprit étant contristé, chacun en éprouve du malaise, — de la souffrance. Dans ce cas, si l'on est spirituel, on luttera par la prière et par la foi à l'efficace du sang de Christ, afin que ce par quoi l'Esprit est contristé soit jugé et que la bénédiction soit ainsi ramenée dans l'assemblée. A ce sujet, on peut citer la parole de Jacques: «la fervente supplication du juste peut beaucoup». Quelle grâce, quel privilège nous est accordé de pouvoir par nos prières amener la bénédiction dans une assemblée en souffrance!

Encore une remarque concernant le culte. Dans le culte, notre corbeille est remplie: nous adorons Dieu, nous louons, nous exaltons Jésus, son Fils unique, notre Sauveur, nous lui rendons grâces pour son insondable amour; nous nous réjouissons devant Dieu de tout le bien qu'Il nous a fait. Dans l'expression de tels sentiments, l'Esprit est souverain, Il emploie ceux qu'Il veut; mais il ne faut pas confondre ce genre d'action avec le ministère proprement dit, car, dans le ciel, ce ministère n'est pas exercé, et, je le répète, c'est là que le culte a lieu dans sa perfection. Au delà du voile, un besoin se fait sentir: l'adoration! Par le ministère, au contraire, c'est Dieu qui parle à l'homme.

En lisant Ephésiens 4: 10-13, on est édifié sur le but du ministère de la Parole; on comprend qu'il est, effectivement, en rapport avec un état *d'imperfection*; le verset 13 le montre pleinement: «jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'hommes faits, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ». — Puis encore: «afin que tous apprennent et que tous soient exhortés» (1 Corinthiens 14: 31). Tel est le moyen précieux que le Saint Esprit emploie pour faire croître en Christ quiconque a cru en Lui. Soit donc que tel frère enseigne, exhorte ou évangélise, le but est *l'édification* du corps de Christ, dont toutes les parties, liées ensemble par les jointures de fournissement, croissent d'un accroissement de Dieu: on marche ainsi vers la perfection. Celui qui rend culte (c'est peut-être un enfant en Christ nouvellement né) le fait en conséquence d'un tout autre principe. Par la foi, il est uni à Christ dans le ciel, et ce petit enfant, dont «les péchés sont pardonnés» (qui a beaucoup à apprendre évidemment), est admis dans la sainte présence de Dieu, aussi bien que les «pères», en vertu de la perfection propre de Christ; car en Christ il est parfait. Ainsi, «petits enfants, jeunes gens et pères», — tous ont, par le sang de Jésus Christ, le même privilège, savoir: «pleine liberté d'entrer au delà du voile», où Jésus lui-même est entré. Ce n'est pas un degré de connaissance plus ou moins élevé, qui donne ce *droit* et cette *liberté*: c'est le précieux sang du Christ! Evidemment, c'est une grande bénédiction que d'être bien instruit sur tout ce qui a rapport à la personne de Christ et à l'oeuvre parfaite par laquelle Il nous introduit devant Dieu; mais il ne faut pas perdre de vue que c'est par son précieux sang que l'on entre dans le sanctuaire céleste.

L'Ecriture montre donc, que le ministère de la Parole s'exerce, non dans le ciel, mais *sur la terre*, et que le culte, au contraire, s'accomplit non sur la terre, mais *dans le ciel*. Quiconque agit de la part du Seigneur, dans une réunion de culte, doit avoir égard à cette distinction, sinon on s'en ressentira dans la bénédiction qu'on pourrait retirer de son action. N'arrive-t-il pas que l'on

agit trop souvent comme *du dehors*? qu'on parle à Dieu comme si on était encore en deçà du voile? Cela n'explique-t-il pas pourquoi souvent, c'est quand le moment est venu de se retirer, qu'on se sentirait le plus disposé à rendre culte? On a peut-être employé beaucoup de temps à chercher la face du Seigneur — à se placer devant Lui; les prières offertes, les actions de grâces rendues n'ont peut-être pas dépassé ce niveau moral: souvent, hélas! ceux qui agissent l'atteignent à peine, et quant à la connaissance, on ne s'élève guère au-dessus des premiers principes du christianisme. On ne saurait donc trop tenir compte du fait béni que, dans le culte, c'est *dans la présence de Dieu* même, qu'on se trouve, non pour se juger (cela doit avoir lieu avant de se réunir), mais pour se réjouir de la joie que Dieu Lui-même goûte par notre présence devant Lui. On peut, dans cette heureuse position et dans la communion de Celui qui a versé son sang pour nous, parler à Dieu face à face. Glorieux privilège! Un autre effet de la grâce est, que l'Esprit de Dieu agit toujours dans le sens d'élever le cœur et la pensée de l'adorateur, afin que les sentiments de reconnaissance et d'amour qu'il exprime, soit mentalement, soit de vive voix, soient en harmonie avec la position qu'il occupe *actuellement*, dans la présence de Dieu. Le culte est l'accomplissement d'un acte élevé, spirituel; aussi, pour le réaliser, une certaine élévation d'âme, de sentiments est nécessaire. Que Dieu lui-même, dans sa miséricorde, donne un ton vrai à notre culte, afin qu'Il en jouisse comme d'une chose qui lui est agréable par notre Seigneur Jésus Christ, auquel soit gloire et bénédiction dans l'Église, aux siècles des siècles. Amen!

Le ministère et le culte - Kelly W.

ME 1867 page 337

Fragment

Pour compléter ce qui a été dit précédemment dans le *Messenger* sur cet important sujet, souvent peu compris et peu réalisé dans maintes assemblées, nous acceptons avec joie cet article, qu'un de nos frères a bien voulu traduire de l'anglais, des Notes sur les Ephésiens par M. W. Kelly. (Editeur)

Le ministère est entièrement distinct de la sacrificature. Tous les chrétiens, sans exception, hommes, femmes, enfants, sont sacrificateurs; le trait caractéristique du sacrificateur étant une vocation et une qualification divines, qui lui donnent accès en la présence de Dieu. En un mot, la sacrificature confère à l'âme un titre pour s'approcher de Dieu. Tel est toujours son caractère distinctif.

D'autre part, le ministère de la Parole est un service varié, mais Christ agit ainsi pour le bien de tous par des membres particuliers du corps. Si donc la sacrificature est universelle et si personne ne peut être chrétien sans être sacrificateur, il n'y en a que peu, parmi le grand nombre, qui soient ce que l'Écriture appelle ministres de la Parole ou serviteurs publics de Christ. Je ne prends pas la chose dans le sens vague, suivant lequel chacun doit servir Christ tous les jours de sa vie; mais la question qui nous occupe est celle du ministère propre de la Parole: or il est clair que tous n'ont pas la puissance de prêcher la Parole de Dieu d'une manière profitable pour les

âmes. Le plus grand nombre des enfants de Dieu a besoin qu'on lui indique le chemin de Dieu, qu'on lui résolve des difficultés, et l'accomplissement de cette tâche est dévolu au ministère, ou le constitue sous une forme ou sous une autre.

Le ministère est de Dieu à l'homme, la sacrificature de l'homme à Dieu. Lorsque nous nous assemblons pour rendre culte à Dieu, c'est un exercice, non du ministère, mais de la sacrificature. Il est possible qu'un ou plusieurs de ceux qui y participent soient ministres de la Parole, mais, dans ce moment-là, ils rendent culte et n'exercent pas un ministère. Le culte est l'exercice de la sacrificature chrétienne, l'offrande de la louange et des actions de grâces. Il va de l'homme à Dieu; telle est, nous l'avons dit, la direction de la sacrificature. Là donc où vous trouvez l'expression de la louange et des actions de grâces, vous avez le caractère le plus élevé de la sacrificature. L'intercession et la prière sont une forme plus humble, quoique l'intercession, qui s'occupe des besoins des autres, soit certes une chose bénie. Cependant, pris dans le sens strict, le culte consiste essentiellement en louanges et en actions de grâces. C'est pourquoi aussi la cène, l'eucharistie, est comme le pivot du culte chrétien: c'est elle qui, de la manière la plus puissante et dans une joie solennelle, appelle nos coeurs au souvenir de Jésus et à l'adoration de Dieu. Non qu'en réalité la participation au pain et au vin puisse être considérée comme constituant le culte; mais c'est elle qui agit sur l'âme et pousse le coeur à rendre culte à Dieu par le Saint Esprit. Il est des personnes qui considèrent la cène comme un moyen d'obtenir la grâce et qui y ont recours dans l'espoir d'y trouver leur soulagement; mais jamais la Parole de Dieu ne la présente ainsi. Au contraire, quand ceux qui prenaient part à ce repas n'entraient pas dans la pensée de Dieu qui y est contenue, c'est-à-dire ne discernaient pas le corps du Seigneur, il devenait pour eux un moyen de jugement. «Celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit un jugement contre lui-même, ne distinguant pas le corps du Seigneur». Et notez bien que ce n'étaient pas de faux chrétiens, mais des chrétiens vrais et réels, qui prenaient ainsi la cène du Seigneur dans un esprit de légèreté et sans se juger eux-mêmes. Quand donc une âme, marchant dans un péché manifeste, vient à la table du Seigneur, il en résulte que la main du Seigneur est étendue sur elle, d'une manière ou de l'autre, et il est impossible d'échapper, si l'on se joue ainsi de Dieu. D'autre part, si quelqu'un s'abstient pour éviter cela, il proclame son propre péché et s'excommunie lui-même en pratique. Il ne reste donc rien à l'âme que de marcher droit, de recourir à la grâce de Dieu pour veiller sur le péché et sur ses moindres manifestations, et en se jugeant elle-même, de s'appuyer sur le Seigneur, qui seul peut nous fortifier et nous faire marcher d'une manière digne de Lui. «Qu'ainsi il mange», est-il dit à celui-là; non pas: Qu'ainsi il s'abstienne, mais: Qu'il se juge lui-même et qu'il s'approche.

Ces deux choses donc, le culte et le ministère, ne devraient jamais être confondues. Sans doute une parole pourra être prononcée à la table du Seigneur pour aider la communion, mais nous appellerions à peine cela l'exercice ordinaire d'un ministère: je crois qu'un discours régulier y serait une chose fort irrégulière et distrairait de l'objet principal que le Seigneur a en vue. Le déploiement des affections de Christ peut y trouver place. Dans une circonstance particulière on pourrait y trouver plus encore comme dans le cas de Paul, en visite pour un temps limité et prolongeant son discours jusqu'à minuit. Mais la cène, loin d'avoir un rapport quelconque avec le ministère, se rapporte plutôt aux membres de Christ qui se souviennent de leur Seigneur et à

leur culte, quand ils se rassemblent pour l'adorer: il est donc évident, que l'exercice formel du ministère trouve, à proprement parler, sa place ailleurs qu'à la table du Seigneur. Quelques paroles, propres à réveiller les affections des coeurs et à les recueillir devant Christ, dont nous célébrons la mémoire, sont parfaitement convenables et opportunes, si le Seigneur les donne; mais il est important de considérer la place scripturaire, et l'ordre et le but de ces deux choses.

Le culte chrétien

P.N. ME 1869 page 73

Le culte embrasse tous les actes par lesquels nous exprimons à Dieu le sentiment que nous avons de Lui et de nos rapports avec lui. Ces rapports étant plus ou moins compris, il est facile de concevoir que nos expressions seront plus ou moins adaptées à la réalité de notre position devant Dieu. Le culte chrétien a ceci de distinct, qu'il se base sur la révélation parfaite de Dieu en Jésus Christ et qu'il ne pourra pas avoir lieu à moins que l'homme ne soit soumis à cette révélation, qu'il n'en ait l'intelligence, qu'il ne soit dans la foi et qu'il ne marche dans l'obéissance. Un *homme du monde*, loin de Dieu, en dehors de la foi, ne peut pas rendre un culte, il lui faut d'abord l'expiation, sans quoi il n'est que pécheur et la présence de Dieu n'est que jugement pour lui; un *croisant coupable* fait de vains efforts pour le culte, parce qu'il faut d'abord qu'il confesse le péché, afin que sa conscience en soit déchargée, car ce n'est qu'avec un coeur sincère, une foi inébranlable, ayant les coeurs purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'une eau pure, que nous pouvons nous approcher de Dieu (Hébreux 10: 22). Il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi (Hébreux 11: 6); il est également impossible de croire en Dieu sans en avoir entendu parler (Romains 10: 14), et c'est par le moyen de la parole que Dieu se fait entendre. Dieu parle et l'homme doit lui répondre par la foi. Le chrétien a cette *intelligence*, qui provient de la connaissance de Dieu et de Christ. Voilà, le premier élément nécessaire pour rendre un culte. Nous *savons*, dit l'apôtre, que nous sommes de Dieu, mais tout le monde est plongé dans le mal. Or nous *savons* que le Fils de Dieu est venu et il nous a donné *l'intelligence* pour connaître le véritable (1 Jean 5: 19, 20); et c'est ici la vie éternelle qu'ils te *connaissent* seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus Christ (Jean 17: 3). Cette *intelligence* dont l'apôtre parle et *cette vie* que Jésus donne au croyant sont inséparables de la foi. L'homme charnel n'y comprend rien (1 Corinthiens 2: 14), il faut la foi; il faut la vie «il faut être né de nouveau» (Jean 3: 3). L'homme pécheur est *mort* dans ses fautes et dans ses péchés, il est tellement plongé dans le mal, qu'il ne saurait s'en retirer, si Dieu n'y avait pas pourvu; ce Dieu ne nous a pas laissés à nous-mêmes; il a rendu témoignage du salut dans la personne de Jésus, comme étant le *chemin* qui nous conduit à Dieu et qui a ouvert ce chemin pour le pauvre pécheur par le sacrifice de lui-même (Hébreux 10: 20). Dans la loi nous avons la connaissance de ce que *l'homme* devrait être et de ce qu'il est; elle déclare qu'il est *pécheur* (Romains 3: 20); dans l'évangile nous trouvons la connaissance de *Dieu* en Jésus Christ, Dieu est *Sauveur*. De plus Dieu s'est révélé en Christ comme Père, et celui qui *croit* n'est pas seulement sauvé, il est *enfant de Dieu* et il a des privilèges que le monde ne connaît pas (Jean 1: 12; Romains 7: 16; 1 Jean 3: 1, 2); il a des joies, il a des assurances, il a des

espérances, que le Saint Esprit déploie devant lui, qui mettent son âme dans un état de bonheur, par lequel il est rendu capable d'être un adorateur en esprit et en vérité.

C'est *Dieu*, c'est la grâce infinie qui réveille le pécheur, qui lui donne le salut et qui le place finalement saint et irrépréhensible devant Lui-même en amour.

C'est *Christ*, par lequel tout ceci est rendu possible, Christ qui a fait son oeuvre de rédemption, Christ qui révèle le Père; Christ qui est notre vie.

C'est par le *Saint Esprit* que ces choses sont appliquées à notre âme, car il est écrit: «Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu» (1 Corinthiens 6: 11).

C'est l'Esprit qui vivifie, c'est l'Esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu (Romains 8: 16).

Aussi la *conscience* est amenée dans la présence de Dieu et alors il ne s'agit plus, ni de Jérusalem, ni de la montagne, ni de la religion de nos pères. Y a-t-il du mal? on ne craint pas de le confesser, la lumière de la présence de Dieu met tout au jour; on se discerne soi-même, on confesse ses péchés et on trouve que Dieu est fidèle et juste pour pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice, car le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché (1 Jean 1: 7-9).

Dans *le ciel* tout est préparé pour nous recevoir; là il y a le Père qui nous aime; là il y a Christ glorifié, pour nous la preuve et la garantie d'un accès parfaitement ouvert, d'un accueil parfaitement agréable; là il y a le sang; là il y a le Juste.

Sur *la terre*, il y a l'Esprit qui rend témoignage, qui intercède, qui vient à notre secours, qui distribue les dons, qui nous met en liberté.

Bienheureux ceux qui sont ainsi placés, avec un coeur purifié d'une mauvaise conscience, dans la liberté de l'Esprit devant Dieu le Père. Ils rendent grâce, ils sont remplis de la plénitude de Dieu, tout déborde, l'eau jaillit dans la vie éternelle.

C'est d'abord *le Père* qui cherche de tels adorateurs dans son amour; ensuite c'est *Dieu*, dont la nature et la majesté en réclament de tels. *Il faut* que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

Une forme quelconque, même la cène, qui est d'une si grande importance pour l'assemblée de Dieu et qui fait si bien partie du culte collectif, ne peut pas remplacer cet état d'âme, dont nous venons de parler; dans la cène nous nous souvenons de Christ, base de toute notre liberté; dans la cène nous annonçons la mort du Seigneur à ceux qui nous entourent, soit aux anges qui contemplent et qui apprennent, soit au monde qui est jugé.

La volonté de l'homme n'y peut faire que du mal, gêner, entraver le courant et contrister l'Esprit.

Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous aussi par l'Esprit et le culte des enfants de Dieu s'en ressentira bientôt; il sera un culte en esprit et en vérité.

Le culte

ME 1877 page 172

Le principe du culte ou de l'adoration est clair et simple. «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité». Tous les croyants doivent admettre que l'on ne peut rendre culte que par l'Esprit, et que si «ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu», encore moins peuvent-ils l'adorer. Ils sont nombreux, malheureusement, ceux qui ignorent ce que c'est que rendre culte comme des adorateurs «une fois purifiés», et sans «aucune conscience de péchés;» mais quant au principe du culte, il est reconnu par tous ceux qui sont enfants de Dieu par la foi en Jésus Christ.

Toutefois, quelque entièrement que soit admis le principe, pour que le culte soit réel, et non pas une vaine forme ou un effort de l'esprit, il faut que l'adorateur connaisse véritablement deux choses: l'objet du culte, et la puissance par laquelle seule il peut être rendu. Or l'objet, c'est Dieu, et la puissance, c'est le Saint Esprit. Et je n'entends pas ici la personne du Saint Esprit habitant dans l'Eglise et dans le croyant, mais sa puissance agissant en nous pour produire l'adoration.

Nous savons que le Seigneur Jésus Christ ressuscité, étant monté au ciel, le Saint Esprit fut envoyé ici-bas pour rendre témoignage que Dieu avait reçu dans la gloire Celui qui, comme homme, l'avait parfaitement glorifié sur la terre, et que le monde n'avait pas voulu recevoir. Mais la mission du Saint Esprit n'a pas seulement pour objet de condamner le monde qui a rejeté Christ; il dirige aussi vers la personne adorable de cet homme glorifié à la droite de Dieu, les coeurs de ceux que lui-même, par grâce, a amenés à recevoir Jésus comme Sauveur; en d'autres termes, il est auprès d'eux le ministre de Christ. Aussitôt donc que le Saint Esprit vient faire sa demeure dans une âme déjà vivifiée par son pouvoir, cette âme est scellée et baptisée du Saint Esprit pour faire partie du corps de Christ; précédemment vivifiée, maintenant elle est sauvée.

C'est quand l'âme a saisi par la foi l'oeuvre parfaite d'un Christ glorifié, que le terrain est déblayé et que le Saint Esprit peut venir y faire sa demeure.

«Crois au Seigneur Jésus Christ (remarquez avec quelle plénitude sa personne est présentée) et tu seras sauvé toi et ta maison». Ce résultat sera immédiat ou non, suivant que sera acceptée, par grâce, l'oeuvre parfaite accomplie par le Seigneur, et qu'ainsi la paix et la délivrance seront connues de l'âme qui croit.

Or l'objet qu'a toujours en vue l'Esprit de Dieu, c'est la personne du Seigneur Jésus Christ. Quand donc nous nous réunissons, que nous sommes assemblés au nom du Seigneur Jésus et que le Saint Esprit est là comme puissance de culte, comment se fait-il que notre adoration et nos louanges soient, comme nous devons l'avouer, empreints d'une si grande faiblesse, et le plus souvent, l'effet évident d'un effort?

N'est-ce pas un fait malheureusement trop connu, que souvent, lorsque nous nous réunissons, le premier jour de la semaine, autour de la table du Seigneur, lui-même étant au milieu de nous, l'adoration et la louange sont l'exception, et non la règle? Combien il est fréquent d'entendre exprimer par nos hymnes et nos prières, que nous ne sommes que de pauvres êtres faibles et

misérables, comme s'il ne le savait pas infiniment mieux que nous. Combien souvent nous lui rappelons nos péchés, en présence même des signes qui nous parlent, de sa mort par laquelle ces péchés ont été ôtés pour jamais. Au lieu des louanges, combien de supplications se font entendre.

Ah! si la présence de cet adorable Sauveur au milieu de nous était une réalité, pour nos coeurs, il y aurait, j'en suis sûr, une effusion de louanges et d'adoration telle, que ce serait le ciel sur la terre. Nous ne pourrions qu'adorer; il nous semblerait que si nous nous taisions, les pierres même crieraient. Contemplons pour un moment cette scène merveilleuse, qui, dans un sens, n'aura pas sa pareille, même dans le ciel. Des âmes rachetées, et à quel prix! rassemblées autour de Celui qui a payé leur rançon, se groupant près de lui, sur la scène même où pour elles, il a donné sa vie, et l'entendant, comme tout de nouveau, leur dire ces paroles d'amour: «Faites ceci en mémoire de moi».

Pourquoi donc, quand nous nous réunissons, l'adoration fait-elle ainsi défaut? N'est-ce pas parce que plusieurs parmi nous ne sont pas scellés du Saint -Esprit? N'en est-il pas aussi d'autres qui viennent, sans s'être jugés, devant Celui qui est lumière, et dont la sainte présence met à nu tout ce qui ne convient pas à sa nature? Ni les uns, ni les autres, ne peuvent rendre culte. Que chacun de nous interroge donc son coeur en la présence du Seigneur et dise: «Seigneur, est-ce moi?» Car il y a un fait que nous devons reconnaître et dont nous avons à nous humilier, c'est que la réalité de sa présence, qui, lorsqu'elle est connue et goûtée, apporte avec elle «un rassasiement de joie», est une chose que peu d'entre nous, hélas! connaissent pour en jouir. Combien en est-il d'entre nous qui peuvent dire, lorsqu'ils quittent le lieu du rassemblement: «J'ai conscience d'avoir été ce matin en la présence de mon Seigneur; en la présence de Celui qui, pour montrer la plénitude de son amour pour moi, a marché à la mort, et s'est livré lui-même pour moi?»

Ah! si c'était pour nous une réalité vivante, cela n'imprimerait-il pas sa trace sur chaque pas de notre sentier, sur chaque acte de notre vie journalière, jusqu'à ce que, de nouveau, le premier jour de la semaine nous ramène en la présence bénie du Seigneur, pour nous souvenir de sa mort? Est-ce que de nos coeurs, remplis du sentiment de l'amour de Celui qui est là, présent avec nous, ne jailliraient pas des flots d'une louange et d'une adoration qui plairaient à son coeur, et qui seraient agréables à son Père et notre Père, à son Dieu et notre Dieu? Car le culte est l'expression de la louange, découlant du coeur qui sort de lui-même, en réalisant la présence de Christ; du coeur perdu à tout autre sentiment excepté Christ visitant, pour ainsi dire, de nouveau la scène de ses souffrances et de sa mort, et invitant ceux auxquels la grâce l'a rendu cher à cause de ce qu'il est, et de ce qu'il a été, à se souvenir de lui dans cette heure de douleurs, quand tous l'avaient abandonné, quand pour nous il était seul dans la mort, seul dans son amour.

Si nous réalisons ainsi sa présence au milieu de nous, l'unique chose qui nous manquerait, ce seraient les mots suffisants pour exprimer la louange. C'est la personne du Seigneur Jésus qui remplira et satisfera parfaitement notre coeur pendant l'éternité; c'est elle seule qui, maintenant, peut le remplir et le satisfaire.

Et j'ai la conviction que ce n'est qu'autant que nous connaissons le Seigneur Jésus dans la gloire, que nous reconnâtrons sur la terre ses droits, en tout et sur tout. Assurément sa mort m'a placé en dehors de tout ici-bas; et ce devrait être la joie de mon coeur de reconnaître les droits et d'affirmer les titres de cet homme ressuscité, chef de la nouvelle création de Dieu, sur tout ce qui m'appartient, et de le faire selon Dieu. Dieu ne veut rien avoir maintenant que par la mort de Christ, et la foi s'élève, pour ainsi dire, jusqu'au coeur de Dieu, et là, en communion avec lui, elle voit d'en haut toutes ces choses ici-bas, a travers la mort de Christ, et agit d'après ce qu'elle voit.

Comment rendez-vous culte?

ME 1882 page 418

Elle n'était pas venue pour entendre un sermon, bien que le premier des docteurs fût là. Quelque précieuse que la chose fût à sa place, ce jour-là son but n'était pas de s'asseoir aux pieds de Jésus pour écouter sa parole (Luc 10: 39).

Elle n'était pas venue pour lui présenter ses requêtes. Il fut un temps où, dans la plus complète soumission à sa volonté, elle s'était jetée à ses pieds, disant: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort» (Jean 11: 32); mais elle ne pensait pas aujourd'hui à épancher sa supplication devant Celui qui était son unique ressource, car son frère était assis à table.

Elle n'était pas venue se réunir aux saints, bien qu'il y eût là de chers enfants de Dieu, dont il est dit: «Jésus aimait Marthe... et Lazare» (Jean 11: 5). La communion avec eux était une chose précieuse qui, sans doute, avait lieu souvent, mais pour le moment la communion n'était pas son objet.

Elle n'était pas venue, après une semaine de travail et de fatigue passée au milieu du combat avec le monde, cherchant à être rafraîchie par lui, bien qu'elle sût, comme chaque fidèle, ce qu'étaient les épreuves du désert, et que probablement personne ne connût mieux qu'elle les sources de rafraîchissement qui étaient en Lui.

Mais elle était venue, et cela au moment même où le monde exprimait la profondeur de sa haine contre lui, répandre ce qu'elle avait tenu longtemps en réserve (12: 7) — ce qui était d'un grand prix pour elle, tout ce qu'elle avait ici-bas — sur la personne de Celui dont l'amour avait captivé son coeur et absorbé ses affections. Elle ne pense pas à Simon le lépreux; elle passe à côté des disciples; son frère et sa soeur en la chair et dans le Seigneur n'attirent pas en ce moment son attention; Jésus *seul* remplit son âme — elle fixe les yeux sur lui; son coeur ne bat que pour lui, ses mains et ses pieds sont d'accord avec ses yeux et son coeur. Elle oint les pieds de Jésus, et lui essuie les pieds avec ses cheveux.

L'adoration, l'hommage, le culte, la bénédiction, voilà son unique pensée; elle honore ainsi Celui qui est tout pour elle, et pour le coeur duquel un tel culte était un rafraîchissement.

Ceux qui manquent de spiritualité (12: 4) murmurent, mais elle a le Seigneur pour défenseur; il montre comment il estime le tribut reconnaissant d'un coeur qui l'apprécie à sa valeur, et il ne peut garder le silence à son sujet. Un souvenir durable de ce qu'est le culte est consigné dans la Parole par Celui qui le reçut, et en mémoire de celle qui le rendit.

Dites-moi, cher lecteur, ce culte est-il le vôtre? ou bien allez-vous le dimanche entendre un sermon, dire vos prières, vous réunir avec les saints, ou vous rafraîchir après vos six jours de labeur? Oh! si tous les regards étaient fixés sur lui seul, si tous les coeurs étaient remplis de lui, si chacun de nous était résolu à ne voir «personne sinon Jésus seul», comme les louanges abonderaient! Nous ne viendrions pas avec des vases d'albâtre, mais avec nos corps remplis du Saint Esprit; un courant d'actions de grâces, d'adoration, du caractère le plus élevé, monterait en l'honneur de Celui dont la présence est aujourd'hui l'ornement de la gloire, comme elle fut jadis l'ornement de la terre. Que notre part soit de l'adorer ainsi en Esprit et en vérité. Amen!

Cinq lettres sur le culte et le ministère par l'Esprit

Trotter W. - ME 1883 page 28

Contient :

- [Première lettre](#) - Dieu présent dans l'assemblée
- [Appendice](#) à la première lettre
- [Deuxième lettre](#) - L'Eglise édifiée par des dons
- [Troisième lettre](#) - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques négatives
- [Quatrième lettre](#) - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques positives
- [Cinquième lettre](#) - Diverses observations sur la dépendance réciproque des saints dans les réunions d'édification mutuelle, et sur d'autres sujets
- [Appendice](#) à la cinquième lettre

Première lettre - Dieu présent dans l'assemblée

Bien-aimés frères,

Il y a plusieurs points relatifs à notre position, en tant que rassemblés au nom de Jésus, sur lesquels je sens le besoin de m'entretenir avec vous. Je choisis ce moyen de le faire, comme vous offrant plus de facilité pour examiner et peser mûrement ce qui vous sera communiqué, que vous n'en auriez probablement dans un entretien ou une discussion libre à laquelle tous assisteraient.

Je serais très reconnaissant qu'une telle discussion pût avoir lieu, si le Seigneur y inclinait vos coeurs, quand vous aurez examiné et pesé, en sa présence, les choses que j'ai à vous soumettre.

Un mot, en commençant, pour reconnaître la miséricorde de Dieu envers nous, comme assemblés au nom de Jésus. Je ne puis que courber la tête et adorer, en me rappelant les nombreux moments de réel rafraîchissement et de joie sincère qu'il nous a donné de passer ensemble en sa présence. Le souvenir de ces moments, tout en remplissant le coeur d'adoration devant Dieu, nous rend indiciblement chers ceux avec lesquels nous avons joui de telles bénédictions. Le lien de l'Esprit est un lien réel; et c'est dans la confiance qu'il m'inspire en l'amour de mes frères, que je voudrais, comme votre frère et votre serviteur pour l'amour de Christ, vous exprimer sans réserve ce qui me paraît être d'une grande importance pour la continuation de notre bonheur et de notre avantage commun aussi bien que pour ce qui est beaucoup plus précieux encore: la gloire de Celui au nom duquel nous sommes assemblés.

Lorsque, en juillet dernier, nous fûmes conduits par le Seigneur, comme je n'en doute pas, à substituer des réunions libres, le dimanche soir, à la prédication de l'évangile, qui avait eu lieu jusqu'alors, je prévoyais tout ce qui s'en est suivi. Je puis dire que le résultat ne m'a point du tout surpris. Il y a des leçons relatives à la direction pratique du Saint Esprit qui ne peuvent être apprises que par l'expérience; et bien des choses, qui peuvent maintenant, par la bénédiction du Seigneur, être appréciées par votre entendement spirituel et par vos consciences, auraient été alors complètement inintelligibles, si vous n'eussiez appris à connaître le genre de réunions auxquelles ces vérités s'appliquent. On dit que l'expérience est le meilleur des maîtres. Cela pourrait souvent être justement mis en doute; mais on ne saurait douter que l'expérience ne nous fasse sentir des besoins que l'enseignement divin peut seul faire naître. Vous me croirez, quand je vous dirai que le fait de voir mes frères mutuellement mécontents de la part qu'ils prennent les uns et les autres dans les assemblées, n'est pas pour moi un sujet de joie; mais si cet état de choses contribuait, comme j'ai la confiance qu'il le fera, à ouvrir tous nos coeurs aux leçons de la parole de Dieu, qu'autrement nous n'aurions pu apprendre aussi bien, ce résultat serait au moins un sujet de reconnaissance et de joie.

La doctrine de l'habitation du Saint Esprit dans l'Eglise sur la terre, et par conséquent, de sa présence et de sa direction dans les assemblées des saints, m'apparaît depuis bien des années, sinon comme la *grande vérité* de la dispensation actuelle, du moins comme *une des plus importantes vérités* qui distinguent cette dispensation. La négation virtuelle ou réelle de cette vérité constitue un des traits les plus sérieux de l'apostasie qui s'est fait jour. Ce sentiment ne diminue pas chez moi, mais s'approfondit plutôt, à mesure que le temps s'écoule. Je vous confesse ouvertement que, tout en reconnaissant pleinement qu'il y a des enfants bien-aimés de Dieu dans toutes les dénominations qui nous entourent, et tout en désirant tenir mon coeur ouvert à tous, il ne me serait plus possible d'être en communion avec un corps quelconque de chrétiens professants, qui substituerait des formes cléricales quelconques à la souveraine direction du Saint Esprit — pas plus que, si j'eusse été Israélite, je n'aurais pu avoir communion avec l'érection d'un veau d'or à la place du Dieu vivant. Que cela ait eu lieu dans toute la chrétienté, et que le jugement soit suspendu sur elle, à cause de ce péché et de tant d'autres,

c'est ce que nous ne pouvons que reconnaître avec douleur, en nous en humiliant devant Dieu, comme y ayant tous participé, et comme étant un seul corps en Christ avec un grand nombre de chrétiens qui, aujourd'hui encore, demeurent dans cet état de choses et s'en glorifient. Mais les difficultés qui accompagnent la séparation d'avec ce mal, difficultés que nous aurions certes dû prévoir et que nous commençons tous à éprouver, n'ont pas le pouvoir d'affaiblir mes convictions relativement à ce mal dont Dieu, dans sa grâce, nous a fait sortir; et elles n'éveillent en moi aucun désir de retourner à cette espèce de position et d'autorité humaine et officielle; position et autorité que s'arroge une certaine classe de personnes, ce qui caractérise l'église professante, et contribue à hâter le jugement qui tombera bientôt sur elle.

Mais, bien-aimés frères, si notre conviction de la vérité et de l'importance de la *doctrine* de la présence du Saint Esprit ne saurait être trop profonde, permettez-moi de vous rappeler, que cette présence du Saint Esprit dans les assemblées des saints est elle-même *un fait* accompagnant celui de la présence personnelle du Seigneur Jésus (Matthieu 18: 20). C'est d'une simple foi en cela que nous avons besoin. Nous sommes enclins à l'oublier. Et l'oubli ou l'ignorance de ces faits est la cause principale de ce que nous nous assemblons sans en retirer aucun profit pour nos âmes. Si seulement nous nous assemblions pour être en la présence de Dieu; si seulement, lorsque nous sommes réunis ensemble, nous croyions que le Seigneur est réellement présent, quel effet cette conviction aurait sur nos âmes! Le fait est que, aussi réellement que Christ *était* présent avec ses disciples sur la terre, *aussi réellement Il est maintenant présent, ainsi que son Esprit, dans les assemblées des saints*. Si cette présence pouvait, de quelque manière, être manifestée à nos sens — si nous pouvions la voir comme les disciples voyaient Jésus — quel sentiment solennel nous éprouverions, et comme nos coeurs en seraient dominés! Quel calme profond, quelle attention respectueuse, quelle solennelle confiance en lui, en résulteraient! Comme il serait impossible qu'il y eût aucune précipitation, aucun sentiment de rivalité, d'agitation, si la présence de Christ et du Saint Esprit était ainsi révélée à notre vue et à nos sens. Et le fait de cette présence aurait-il moins d'influence, parce que c'est une affaire de *foi* et non de *vue*? Christ et l'Esprit, sont-ils moins réellement présents, parce qu'ils sont invisibles? C'est le pauvre monde qui ne reçoit point cela, parce qu'il ne le voit point; prendrons-nous donc la place du monde et abandonnerons-nous la nôtre? «Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux,» dit le Seigneur, et aussi; «Et je prierai le Père pour vous, et il vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous éternellement, savoir l'Esprit de vérité, lequel le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point; *mais vous le connaissez*, car il demeure avec vous et il sera en vous» (Jean 14: 16, 17).

Je suis de plus en plus persuadé que la grande chose qui nous manque, c'est la foi en la présence personnelle du Seigneur, et dans l'action de l'Esprit. N'y a-t-il pas eu des temps, où cette présence était réalisée au milieu de nous comme un fait? et combien de tels moments étaient bénis! Il pouvait y avoir, et il y avait des intervalles de silence; mais comment étaient-ils employés? A s'attendre sérieusement à Dieu. Non dans une inquiète agitation de savoir qui prierait ou qui parlerait; non en tournant les feuilles des bibles ou des livres de cantiques pour trouver quelque chose qu'il nous parût convenable de lire ou de chanter. Non, ni dans des

pensées anxieuses au sujet de ce que penseraient de ce silence ceux qui étaient là comme assistants. Dieu était là. Chaque cœur était occupé de lui. Et si quelqu'un avait ouvert la bouche uniquement pour rompre le silence, on aurait senti que c'était là une interruption réelle. Quand le silence était rompu, c'était par une prière qui renfermait les désirs, et exprimait les aspirations de tous les assistants; ou par un cantique auquel chacun pouvait s'unir de toute son âme; ou par une parole qui s'adressait avec puissance à nos cœurs. Et quoique plusieurs personnes pussent être employées, pour indiquer ces hymnes, prononcer ces prières ou ces paroles, il était si évident qu'*Un seul et même Esprit* les dirigeait dans tout ce service, que c'était comme si le programme en avait été déterminé d'avance, et que chacun y eût eu sa part assignée. Aucune sagesse humaine n'aurait pu faire un tel plan. L'harmonie était divine. C'était le Saint Esprit qui agissait par les différents membres, dans leurs diverses places, pour exprimer l'adoration, ou pour répondre aux besoins de tous ceux qui étaient présents.

Et pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi? Je le répète, bien-aimés frères, la présence et l'action du Saint Esprit sont des faits, et non pas une pure doctrine. Et assurément si, de fait, le Seigneur et l'Esprit sont présents avec nous quand nous sommes réunis ensemble, aucun fait ne peut être d'une importance comparable à celui-là. C'est certainement le grand fait, celui qui absorbe tous les autres, le fait qui devrait caractériser tout le reste dans l'assemblée. Il ne s'agit pas ici seulement d'une négation. Cette présence ne signifie pas seulement que l'assemblée ne doit pas être conduite d'après un ordre humain et fixé d'avance; elle signifie plus que cela: si le Saint Esprit est là, il faut qu'il dirige l'assemblée. Sa présence ne veut pas dire non plus que chacun a la liberté d'y prendre part. *Non, elle signifie l'opposé de cela.* Il est vrai qu'il ne doit y avoir aucune restriction humaine; mais si l'Esprit de Dieu est présent, nul ne doit prendre une part quelconque au culte, excepté celle que l'Esprit lui assigne et pour laquelle il le qualifie. La liberté du ministère provient de la liberté du Saint Esprit de distribuer à chacun en particulier comme il lui plaît (1 Corinthiens 12: 11). Mais nous ne sommes pas le Saint Esprit; et si l'usurpation de sa place par un seul individu est une chose intolérable, que dira-t-on de l'usurpation de sa place par un certain nombre d'individus, agissant parce qu'il y a liberté d'agir, et non parce qu'ils savent qu'ils ne font que se conformer à la direction dit Saint Esprit en agissant comme ils le font? Une foi réelle en la présence du Seigneur mettrait ordre à toutes ces choses. Ce n'est pas que l'on doive désirer le silence pour soi, ou que quelqu'un doive s'abstenir d'agir uniquement à cause de la présence de tel ou tel frère. J'aimerais tout autant qu'il y eût toutes sortes de désordres, afin que l'état réel des choses se manifestât, que de le sentir contenu par la présence d'un individu. Ce qui est à désirer, c'est que la présence du Saint Esprit soit réalisée de telle sorte que personne ne rompe le silence que sous sa direction; et que le sentiment de sa présence nous garde ainsi de tout ce qui est indigne de lui et du nom de Jésus qui nous rassemble.

Sous une autre dispensation, nous lisons l'exhortation suivante: «Quand tu entreras dans la maison de Dieu, prends garde à ton pied; et approche-toi pour ouïr, plutôt que pour donner le sacrifice des insensés; car ils ne savent point qu'ils font mal. Ne te précipite point à parler, et que ton cœur ne se hâte point de parler devant Dieu; car Dieu est au ciel, et toi sur la terre; c'est pourquoi use de peu de paroles» (Ecclésiaste 5: 1, 2). Certes, si la grâce dans laquelle nous sommes, nous a donné un plus libre accès auprès de Dieu, nous ne devons pas user de cette

liberté, comme d'une excuse pour le manque de respect et pour la précipitation. La présence réelle du Seigneur au milieu de nous devrait certainement être un motif plus pressant encore à une sainte révérence et à une pieuse crainte, que la considération que Dieu est au ciel et nous sur la terre. «C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable, possédons la grâce, par laquelle nous rendons notre culte à Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec respect et crainte; car aussi notre Dieu est un feu consumant» (Hébreux 12: 28, 29).

Espérant reprendre ce sujet, je suis, chers frères, votre indigne serviteur en Christ...

Appendice à la première lettre

Dieu présent dans l'assemblée

Quelque importante que soit la doctrine de la présence et de l'action du Saint Esprit dans l'Eglise, il ne faudrait pourtant pas la confondre avec celle de la présence personnelle du Seigneur Jésus dans l'assemblée des deux ou trois réunis en son nom.

Quelques-uns ont pensé que le Seigneur était présent dans l'assemblée par son Esprit, ne distinguant pas entre la présence personnelle du Seigneur et celle du Saint Esprit. Celui-ci administre et dirige; il n'est pas souverain. C'est le Seigneur qui est souverain.

Le Seigneur dit du Consolateur, l'Esprit de vérité: «Il ne parlera pas de par lui-même... Il me glorifiera... Il prendra du mien et vous l'annoncera, etc.». Mais le Seigneur promet de se trouver lui-même là où deux ou trois sont assemblés en son nom. Il est au milieu de ceux pour lesquels Lui s'est donné lui-même, tandis que le Saint Esprit a été donné, et ne s'est pas donné lui-même.

Il est de toute importance de retenir la vérité de la présence et de l'action du Saint Esprit dans l'assemblée. Ce fait a été perdu de vue par l'Eglise, et c'est ce qui a été sa ruine. Elle a substitué le clergé à la présence et à l'action du Saint Esprit.

Il ne faudrait pas cependant que l'attachement à cette vérité tendît à faire méconnaître la présence personnelle et effective du Seigneur Jésus au milieu de l'assemblée.

En Matthieu 18: 20, le Seigneur ne dit pas: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, l'Esprit est là au milieu d'eux» (quelque vrai et béni que cela soit), mais: «Je suis là au milieu d'eux».

C'est une grande perte pour l'âme et pour l'assemblée, si la présence personnelle du Seigneur, comme *Seigneur*, est remplacée par celle du Saint Esprit, qui n'est pas Seigneur, mais *Paraclet*; qui administre et dirige.

En Ephésiens 4: 4-6, nous avons, au verset 4, l'unité vitale; au verset 5, l'unité de profession; au verset 6, l'unité extérieure et universelle; la première, en rapport avec le seul Esprit; la seconde, avec le seul *Seigneur*; la troisième, avec le seul Dieu. La première unité comprend tous ceux qui ont la vie; la seconde, tous ceux qui professent le nom de Christ; ceux donc qui ont la vie s'y trouvent en première ligne, mais cette seconde sphère peut embrasser ce qui n'est pas vital. La troisième unité, verset 6, comprend universellement tous les hommes, mais les enfants de Dieu y sont au premier rang; Dieu est leur Père, et il est en eux, tout en étant extérieurement

au-dessus de tout et partout. Nous disons que la seconde unité (verset 5) est en rapport avec le seul *Seigneur*; il a autorité sur tous ceux qui se réclament de son nom, qu'ils aient la vie ou qu'ils n'aient que la profession. «Tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre *Seigneur* Jésus Christ, et leur *Seigneur* et le nôtre» (1 Corinthiens 1: 2).

En 1 Corinthiens 12: 4-6, nous trouvons les trois mêmes choses: l'Esprit, le Seigneur, et Dieu. Il y a diversité de dons, mais le même Esprit. Et s'il y a diversité de dons, il y a par conséquent diversité de services, et le même *Seigneur*. Les serviteurs ont reçu de l'Esprit la distribution de leurs dons (verset 11), et ils accomplissent leurs services sous la direction de l'Esprit; mais comme serviteurs ils sont sous l'autorité de leur SEIGNEUR, qui n'est pas l'Esprit, mais qui est Jésus. L'Esprit distribue et dirige les services, mais les serviteurs sont serviteurs du *Seigneur*.

De même, s'il s'agit de la cène, elle est la cène du *Seigneur*. C'est la mort du *Seigneur* qui y est annoncée, c'est la coupe du *Seigneur*, c'est la table du *Seigneur* (en contraste avec celle des démons). C'est donc Lui qui a l'autorité là, pour déterminer qui sont ceux qui doivent y prendre part (1 Corinthiens 11).

Remarquons toutefois, que c'est par l'Esprit Saint seulement, que l'on peut dire: «SEIGNEUR JESUS» (1 Corinthiens 12: 3).

Mais sans le vouloir, on peut méconnaître l'autorité du Seigneur dans l'assemblée, et y substituer celle du Saint Esprit qui n'est pas *Seigneur*, mais qui administre de la part de celui qui est *Seigneur*.

L'église du moyen-âge était tombée dans un autre extrême, en substituant l'administration de l'homme à celle du Saint Esprit.

Il est bien de remarquer qu'en Matthieu 18: 18-20, le Seigneur ne parle pas de l'Esprit. Il s'agit de son autorité à lui le Seigneur, de son nom, et de sa présence personnelle. Sans doute, tout cela est réalisé sous la direction du Saint Esprit, mais l'on n'est pas réuni au nom du Saint Esprit ni autour de lui. Si l'on ne pense qu'à la présence du Saint Esprit, on perd la vérité de la présence personnelle du Seigneur dans l'assemblée, et l'on est obligé de faire Seigneur le Saint Esprit. Mais par contre, on ne peut posséder la vérité de la présence personnelle du Seigneur comme souverain, sans avoir celle de la présence et de l'action de l'Esprit comme celui qui administre de la part du Seigneur qui est souverain, et alors on a tout ce qu'il faut.

Une autre remarque, qui fait ressortir ce qui distingue la présence du Saint Esprit, de la présence personnelle du Seigneur dans l'assemblée des deux ou trois réunis en son nom, c'est que le Saint Esprit peut se trouver, — attristé hélas! — là où le Seigneur ne peut se trouver. Dans une assemblée sectaire, les saints qui la composent ont cependant le Saint Esprit en eux et avec eux. Ils peuvent l'ignorer, ne penser qu'à son influence, et lui y est attristé, mais de fait il ne les laisse pas, il ne s'en va pas: «Il demeure avec vous, et sera en vous». Mais le Seigneur Jésus, lui, ne peut se trouver présent dans une assemblée sectaire. Il ne s'agit pas en Matthieu 18: 20, de sa toute-présence, car dans ce sens-là il est partout indistinctement, mais s'il s'agit d'*assemblées religieuses*, le Seigneur n'a pas promis d'être dans toutes, mais exclusivement là où son nom est

le centre et la base du rassemblement: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, j'y suis». Et s'il est là, c'est lui qui a l'autorité, et l'Esprit l'administration.

Oh! si nous avons le sentiment intime que le Seigneur est là comme *Seigneur*, que nous sommes là chez lui, quelle influence solennelle cela exercerait sur nos coeurs, et en même temps quelle sécurité et quel repos! Combien alors le Saint Esprit serait libre de nous administrer les bénédictions de Christ, prenant de ce qui est au Seigneur pour nous l'annoncer.

Quel immense privilège d'être rassemblés par le nom glorieux de Celui qui est venu, de celui qui est mort, de celui qui est ressuscité, de celui qui est glorifié à la droite de Dieu, de celui qui nous a envoyé le Consolateur, de celui qui de là vient nous chercher! — Oui, c'est ce nom glorieux qui est la base du rassemblement dont il dit: «Je suis là au milieu d'eux!» Ce Seigneur, corporellement absent, se trouve spirituellement présent d'une manière positive (et non seulement par son Esprit), au milieu de ceux que son nom a réunis. Il est là et pas ailleurs, s'il s'agit d'assemblées, et quelle sécurité que là il soit SEIGNEUR!

Deuxième lettre - L'Eglise édifiée par des dons

Bien-aimés frères,

En revenant au sujet sur lequel je vous écrivis dernièrement, je voudrais vous présenter l'extrait suivant d'un traité, écrit il y a au moins neuf ou dix ans. L'auteur, si je suis bien informé, est un frère qui a été grandement honoré de Dieu parmi nous, et qui est connu personnellement de la plupart d'entre vous. Le traité est sous la forme d'un dialogue.

E. — J'ai appris que vous affirmez que chaque frère est capable d'enseigner dans l'assemblée des saints.

W. — Si je disais cela, je nierais le Saint Esprit. Personne n'est capable d'enseigner dans l'assemblée des saints, s'il n'a pas reçu de Dieu un don particulier pour cela.

E. — Bien, mais vous croyez que tout frère a *le droit* de parler dans l'assemblée, s'il le peut.

W. — Non, certainement pas. Je nie ce *droit* à qui que ce soit, comme un droit. Un homme peut être naturellement très capable de parler et de *bien* parler, mais s'il ne peut pas «complaire à son prochain en ce qui est bon pour l'édification,» le Saint Esprit ne l'a pas qualifié pour parler; et s'il le fait, il déshonore Dieu son Père, il contriste l'Esprit, et méprise l'Eglise de Christ; et de plus, il ne fait que manifester sa propre volonté.

E. — Quelle est donc votre vue particulière là-dessus?

W. — Pensez-vous que ce soit une vue à moi particulière, de croire que, comme l'Eglise appartient à Christ, il lui a accordé des dons, par lesquels seuls elle doit être édifiée et gouvernée, afin que son attention ne soit pas mal dirigée et son temps mal employé, en écoutant ce qui ne lui serait pas profitable, quelque bien dit que ce pût être?

E. — Non, j'admets cela, et je désirerais seulement que l'on ambitionnât davantage ces dons de Dieu, et que l'on mit plus de soin à combattre l'usage de tous les autres moyens, quelque crédit que puissent leur donner l'éloquence ou le patronage humain.

W. — Je soutiens encore que le Saint Esprit donne des dons à qui il lui plaît, et les dons qu'il lui plaît; et que les saints devraient être tellement unis ensemble, que les dons d'un frère ne devraient jamais rendre irrégulier l'exercice des dons d'un autre, et que la porte fût ouverte aux petits dons aussi bien qu'aux grands.

E. — Cela va sans dire.

W. — Pas du tout; car ni dans l'église nationale ni chez les dissidents, on ne trouve 1 Corinthiens 14 mis en pratique. En outre, j'affirme qu'aucun don de Dieu n'a à attendre la sanction de l'Eglise pour être exercé. S'il est de Dieu, Dieu l'accréditera et les saints en reconnaîtront la valeur.

E. — Admettez-vous un ministère régulier?

W. — Si, par un ministère régulier, vous entendez un ministère *constaté* (c'est-à-dire que, dans chaque assemblée, ceux qui ont reçu des dons de Dieu pour l'édification, soient en nombre limité et connus des autres) je l'admets: mais si, par un *ministère régulier*, vous entendez un ministère *exclusif*, je n'en veux rien. Par un ministère *exclusif*, j'entends la reconnaissance de certaines personnes comme occupant si *exclusivement* la place de docteurs, que l'exercice de dons réels par quelqu'un d'autre deviendrait *irrégulier*, comme, par exemple, dans l'église nationale et dans la plupart des chapelles dissidentes, où l'on regarderait comme *irrégulier*, un service accompli par deux ou trois personnes réellement douées par le Saint Esprit.

E. — Sur quoi fondez-vous cette distinction?

W. — Sur Actes 13: 1. Je vois qu'il y avait à Antioche cinq personnes surtout, reconnues par le Saint Esprit comme propres à enseigner: Barnabas, Siméon, Lucius, Manahen et Saul. Sans doute que, dans toutes les réunions, c'était ces cinq, que les saints s'attendaient à entendre parler. C'était là un ministère *constaté*; mais non pas un ministère *exclusif*: car quand Judas et Silas vinrent (15: 32), ils purent sans difficulté prendre leurs places parmi les autres, et alors les docteurs reconnus furent plus nombreux.

E. — Mais quel rapport cela aurait-il avec l'indication d'un cantique, etc., ou avec une prière, ou la lecture d'une portion de l'Écriture?

W. — Tout cela, comme le reste, tomberait sous la direction du Saint Esprit. Malheur à l'homme qui, uniquement par volonté propre, indiquerait une hymne, ou ferait une prière, ou lirait l'Écriture dans une assemblée, sans être conduit par le Saint Esprit! En agissant ainsi dans l'assemblée des saints, il fait profession d'être dirigé par le Saint Esprit; et cette profession lorsqu'elle n'est pas vraie, est quelque chose de très présomptueux. Si les saints savent ce que c'est que la communion, ils sauront aussi combien il est difficile de conduire la congrégation dans la prière et dans le chant. S'adresser à Dieu, au nom de l'assemblée, ou proposer à celle-ci un cantique, comme le moyen d'exprimer à Dieu son état réel, demande beaucoup de discernement, ou au moins la direction la plus immédiate de la part de Dieu.

Tel est le jour sous lequel ces sujets étaient envisagés par un frère, connu, je crois, de la plupart d'entre vous — un des premiers ouvriers parmi ceux qui, depuis plus de quarante ans, ont cherché à se réunir au nom de Jésus, A l'appui de l'idée principale de l'extrait ci-dessus — savoir que Dieu ne désigne jamais tous les saints pour prendre part au ministère public de la Parole, ou pour conduire le culte d'une assemblée, je voudrais vous renvoyer premièrement à 1 Corinthiens 12: 29, 30: «Tous sont-ils apôtres? tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs? tous ont-ils le don des miracles? tous ont-ils des dons de guérisons? tous parlent-ils diverses langues? tous interprètent-ils?» Ces questions n'auraient pas de sens, s'il n'eût pas été évident, que de telles places dans le corps n'étaient remplies que par quelques-uns. L'apôtre venait de dire: «Et Dieu a placé dans l'Eglise, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite des miracles,» etc. Après quoi il dit: «Tous sont-ils apôtres?» etc. Ainsi, dans la portion même des Ecritures qui traite avec le plus de détails de la souveraineté du Saint Esprit, dans la distribution et l'exercice des dons dans le corps, l'Eglise; dans la portion même, à laquelle on en appelle toujours, et avec raison, pour prouver que la liberté du ministère est ce que Dieu a établi dans son Eglise; dans cette portion même, il nous est dit que tous n'étaient pas des frères doués de Dieu, mais que Dieu *en* avait établi dans le Corps; puis vient l'énumération des différents ordres et espèces de dons qui les distinguaient.

Voulez-vous prendre maintenant Ephésiens 4? — On a élevé des doutes quant à la possibilité d'agir suivant les principes contenus dans 1 Corinthiens 12 et 14, en l'absence d'une si grande partie des dons énumérés dans ces chapitres. Je n'ai point moi-même de doutes pareils, et je me bornerai à demander à ceux qui en ont, où se trouvent dans l'Ecriture d'autres principes, d'après lesquels nous puissions agir, et, s'il n'y en a point, quelle autorité nous possédons pour agir suivant des principes qui ne sont nulle part dans l'Ecriture? Mais aucun doute de ce genre ne peut exister quant à Ephésiens 4: 8-13: «C'est pourquoi il dit: Etant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et il a donné des dons aux hommes... Et c'est lui qui a donné les uns comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, d'autres comme pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps du Christ». Et remarquez qu'ils sont donnés jusqu'à ce que l'Eglise soit complète. Aussi longtemps que Christ a sur la terre un Corps, auquel le service de tels hommes est nécessaire, il leur confère les dons de son amour, pour la nourriture et l'entretien de ce Corps: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous,» etc.

C'est donc par le ministère d'hommes vivants, donnés et appelés pour ce ministère ou ce service, que Christ prend soin de son troupeau et le nourrit, et que le Saint Esprit opère dans le Corps. Peut-être, il est vrai, ces hommes ont-ils un métier: Paul était un faiseur de tentes; peut-être sont-ils très loin (plus loin est mieux) de toute espèce de prétentions à une dignité cléricale, à une position officielle; mais ils n'en constituent pas moins la provision de Christ pour l'édification de ses saints et pour l'appel des âmes; et la vraie sagesse des saints est de discerner ces dons, là où Christ les a mis, et de les reconnaître à la place qu'il leur a assignée dans son corps. Les reconnaître de cette manière, c'est reconnaître Christ; refuser de le faire, c'est, à la fois, nous faire tort à nous-mêmes, et déshonorer le Seigneur.

Rappelons-nous aussi que Dieu a mis ces dons dans le Corps, dans tout le Corps; que c'est à l'ensemble du Corps que Christ les a donnés, et que nous ne sommes pas tout le Corps. Supposez que l'Eglise fût restée manifestement une, comme elle l'était au temps des apôtres: même alors, il se pourrait très bien que, dans tel endroit, il n'y eût point d'évangéliste, et, dans tel autre, point de pasteur ou docteur; tandis qu'ailleurs, au contraire, se trouverait plus d'un évangéliste, plus d'un pasteur et docteur. Mais maintenant que l'Eglise est tellement dispersée et tellement divisée, combien ce que nous venons de dire ne doit-il pas être plus vrai des petites assemblées qui se réunissent ici et là au nom de Jésus! Le Seigneur Jésus ne se soucie-t-il plus de son Eglise, parce qu'elle est divisée, déchirée? A Dieu ne plaise! A-t-il cessé de manifester ses soins pour elle, en lui accordant les dons nécessaires et convenables? Nullement. Mais c'est dans l'unité de *tout* le Corps qu'on les trouve: nous avons besoin de nous rappeler cela. Tous les saints de X... forment l'église de Dieu de cet endroit; et il peut y avoir des évangélistes, des pasteurs et docteurs parmi ceux des membres du Corps qui sont encore dans l'Eglise établie, ou au milieu des méthodistes et des dissidents. Quel profit retirons-nous de leur ministère? et comment les saints qui sont avec eux peuvent-ils profiter des dons que Christ a mis au milieu de nous?

En exposant ces pensées, bien-aimés frères, mon but a été de vous faire bien comprendre que, si, parmi les soixante-dix ou quatre-vingts qui se réunissent à X... au nom du Seigneur, il ne s'en trouve point qui soient *ses* dons, selon ce qui est dit dans Ephésiens 4; ou qu'il y en ait seulement deux ou trois, le fait que nous nous réunissons de cette manière, n'augmentera pas, par lui-même, le nombre de ces dons. Un frère que Christ lui-même n'a pas fait pasteur ou évangéliste, ne le deviendra pas en commençant à se réunir là où la présence du Saint Esprit et la liberté du ministère sont reconnues. Et si, parce qu'il y a affranchissement des restrictions humaines, ceux qui n'ont pas été donnés par Christ à son Eglise, comme pasteurs, docteurs ou évangélistes, s'en attribuent la position ou agissent comme tels, en résultera-t-il de l'édification? Non, mais au contraire, de la confusion; et «Dieu n'est point un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints». Si de tels dons manquent au milieu de nous, confessons notre pauvreté; si nous en possédons deux ou trois, soyons-en pleins de gratitude, reconnaissons-les à la place que Dieu leur a assignée, et prions afin d'obtenir des dons et des ministères plus nombreux et meilleurs. Mais gardons-nous de supposer que l'action d'un frère quelconque, que le Seigneur n'a pas lui-même établi dans cette position, puisse remplacer un don. L'unique effet d'une telle action est d'attrister l'Esprit, et de l'empêcher d'agir par le moyen de ceux qu'il emploierait, sans cela, au service des saints.

Une heureuse pensée se présente à moi, en terminant cette lettre. Si la position dans laquelle nous sommes ne répondait nullement à ce qui se trouve dans l'Ecriture, de telles questions s'élèveraient difficilement au milieu de nous. Lorsque tout est arrangé, réglé par un système humain, que des hommes établis par un évêque, une conférence ou une congrégation, n'ont qu'à se conformer, dans leurs offices, à une routine prescrite par les règles auxquelles ils sont soumis, de telles questions n'ont point de raison d'être. Les difficultés mêmes de notre position prouvent, par leur caractère, que cette position est de Dieu. Oui, et Dieu, qui nous y a amenés par son Esprit, par le moyen de la Parole, est pleinement suffisant, et ne nous fera pas défaut dans les difficultés; mais il nous les fera traverser d'une manière profitable pour nous et pour sa propre

gloire. Soyons seulement simples, humbles et modestes. Ne prétendons pas à quelque chose de plus que ce que nous possédons, ou avoir à faire ce pour quoi Dieu ne nous a pas qualifiés. Je réserve quelques points de détail pour une autre lettre.

En attendant, je reste votre affectionné en Christ.

Troisième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques négatives

Bien-aimés frères,

Il est deux points sur lesquels je désire me faire clairement comprendre, avant d'aborder le sujet spécial de cette lettre. Premièrement, la différence qui existe entre le ministère et le culte. Je prends ici le mot *culte* dans son sens le plus étendu, comme désignant les diverses manières dont l'homme s'adresse à Dieu: la prière, la confession, et ce qui est *plus proprement* le culte, savoir, l'adoration, l'action de grâces et la louange. La différence essentielle entre le ministère et le culte, c'est que dans celui-ci l'homme parle à Dieu, et que dans celui-là Dieu parle aux hommes par ses serviteurs. Notre unique titre, mais pleinement suffisant, pour pouvoir rendre culte, est cette surabondante grâce de Dieu, laquelle nous a tellement rapprochés par le sang de Jésus, que maintenant nous connaissons et adorons Dieu comme notre Père, et que nous sommes rois et sacrificateurs à Dieu. A cet égard, tous les saints sont égaux: le plus faible et le plus fort, celui qui a le plus d'expérience et celui qui n'est encore qu'un petit enfant, ont tous la même part à ce privilège. Le serviteur de Christ le plus doué ne possède pas plus de droit à s'approcher de Dieu, que le plus ignorant d'entre les saints parmi lesquels il exerce son ministère. Admettre le contraire serait agir comme on ne l'a que trop fait dans toute la chrétienté, c'est-à-dire instituer un ordre de sacrificateurs ou de prêtres entre l'Eglise et Dieu. Nous avons un grand Souverain Sacrificateur. La seule sacrificature qui existe actuellement à côté de la sienne, est cette sacrificature que tous les saints partagent, et qu'ils partagent tous également. Aussi ne pourrais-je pas supposer que, dans une assemblée de chrétiens, ceux que Dieu a qualifiés pour enseigner, pour exhorter ou pour prêcher l'Évangile, fussent seuls appelés à indiquer des hymnes, à prier, à louer Dieu, à lui rendre grâces (j'entends *l'expression* de l'action de grâces, de la louange, etc.). Il se peut que Dieu se serve d'autres frères, ou pour indiquer une hymne qui soit l'expression vraie de l'adoration de l'assemblée; ou pour exprimer, dans des prières, les désirs réels et les vrais besoins de ceux dont ils font profession d'être l'organe ou la bouche. Et si Dieu trouve bon d'agir de cette manière, qui sommes-nous pour nous opposer à sa volonté? Toutefois souvenons-nous bien que, si ces actes de culte ne peuvent être le privilège exclusif de ceux qui ont des dons, il faut qu'ils soient subordonnés à la direction du Saint Esprit; et ils sont tous régis par les principes contenus dans 1 Corinthiens 14, d'après lesquels toutes choses doivent se faire avec ordre et pour l'édification.

Le ministère (c'est-à-dire le ministère de la Parole, dans lequel Dieu parle aux hommes par le moyen de ses serviteurs) est le résultat du dépôt spécial, dans l'individu, d'un don ou de dons, de l'usage desquels il est responsable envers Christ. Notre droit à rendre culte est ce en quoi nous sommes tous *égaux*; la responsabilité du ministère découle de ce en quoi nous *différons*. «Or,

puisque nous avons des dons DIFFERENTS, selon la grâce qui nous a été donnée» (Romains 12: 6). Ce passage établit, de lui-même, la différence dont je parle entre le ministère et le culte.

Le second point est la liberté du ministère. La vraie idée, l'idée scripturaire de liberté du ministère, ne comprend pas seulement la liberté dans l'exercice des dons, mais aussi pour leur développement. Elle implique que nous reconnaissons dans nos assemblées la présence et l'action de l'Esprit, à tel point que nous ne mettons aucun obstacle quelconque à *cette action*, par qui il veut; il est donc parfaitement clair que le premier développement d'un don doit être l'oeuvre de l'Esprit, commençant à agir par des frères qu'il n'employait pas ainsi auparavant. Tout principe contraire serait, il me semble, également attentatoire aux privilèges de l'Eglise et aux droits du Seigneur. Mais alors, il est évident, que si les enfants de Dieu se réunissent sur un principe qui laisse au Saint Esprit la liberté d'agir par tel frère pour indiquer un cantique, par tel autre pour prier, par un troisième pour donner une parole d'exhortation ou une doctrine; et si l'Esprit doit de même être laissé libre de développer des dons pour l'édification du corps; il est évident, dis-je, que cela ne peut avoir lieu sans que, par là même, l'occasion ne soit fournie à la précipitation et à la suffisance, d'agir en dehors de toute direction de l'Esprit. De là l'importance de savoir comment on peut distinguer entre ce qui est de la chair et ce qui est de l'Esprit. Je déteste l'abus que l'on fait trop souvent d'expressions telles que «le ministère de la chair» et «le ministère de l'Esprit;» cependant elles renferment une bien importante vérité, quand on les emploie avec justesse. Chaque chrétien a au dedans de lui deux sources de pensées, de sentiments, de motifs, de paroles et d'actions, et ces deux sources sont appelées dans l'Ecriture «la chair» et «l'Esprit». Notre action dans les assemblées des saints peut provenir de l'une ou de l'autre de ces sources. Il est donc très important de savoir bien distinguer entre elles; il est important pour ceux qui agissent dans les assemblées, soit habituellement soit par occasion, de se juger eux-mêmes à cet égard; c'est une chose essentielle pour tous les saints, puisque nous sommes exhortés à «éprouver les esprits;» ce qui peut parfois placer l'assemblée sous la responsabilité de reconnaître ce qui est de Dieu, et de signaler en le repoussant ce qui procéderait d'une autre source

C'est sur quelques-unes des principales marques à l'aide desquelles nous pouvons distinguer la direction de l'Esprit des prétentions et des contrefaçons de la chair, que je désirerais maintenant attirer votre attention. Et d'abord, je voudrais mentionner plusieurs choses qui ne sont pas pour nous une autorisation à prendre part à la direction des assemblées des saints.

1° On n'est pas autorisé à agir, simplement parce qu'il y a liberté d'agir. La chose est tellement évidente qu'il n'est nullement besoin de la démontrer; et cependant nous avons besoin qu'on nous en fasse souvenir. Le fait qu'aucun obstacle formel ne s'oppose à ce que chaque frère agisse dans l'assemblée, donne la possibilité à ceux dont l'unique capacité est de savoir lire, de prendre une grande partie du temps en lisant chapitre après chapitre et indiquant hymne après hymne. Tout enfant qui a appris à lire pourrait en faire autant; et, en vérité, peu de frères au milieu de nous seraient incapables de diriger les assemblées, si toute la capacité requise consistait à savoir lire comme il faut des chapitres et des hymnes. Il est assez facile de lire un chapitre; mais discerner celui qu'il convient de lire et le moment convenable pour le lire, c'est tout autre chose.

Il n'est pas difficile non plus d'indiquer une hymne; mais en indiquer une qui renferme et exprime réellement l'adoration de l'assemblée, voilà ce qu'il est impossible de faire sans la direction du Saint Esprit. Je vous l'avoue, mes frères, lorsque, il y a quelque temps (non pas dernièrement, grâce à Dieu), nous avons lu cinq ou six chapitres et chanté autant d'hymnes autour de la table du Seigneur, et prié ou rendu grâces peut-être une seule fois, je me demandais si nous avions été réunis pour annoncer la mort du Seigneur, ou bien pour nous perfectionner dans la lecture et dans le chant. Je bénis Dieu sincèrement des progrès qui ont eu lieu à cet égard depuis quelques mois; toutefois il est bon que nous nous rappelions sans cesse que la liberté d'agir dans les assemblées ne nous autorise pas à y agir à notre gré.

2° On n'est pas suffisamment autorisé à agir dans tel ou tel moment, parce que aucun autre frère ne le fait. Le silence pour le silence ne peut être trop évité: rien n'empêche qu'il ne devienne une forme tout aussi bien qu'autre chose; mais le silence vaut mieux encore que ce qu'on dirait ou ferait simplement pour le rompre. Je sais bien ce que c'est que de penser aux personnes présentes qui ne sont pas de l'assemblée, peut-être même pas converties, et de se sentir mal à l'aise du silence à cause d'elles. Lorsqu'un tel état de choses est fréquent ou habituel, il est possible que ce soit un appel sérieux de Dieu à rechercher d'où cela peut provenir; mais jamais cela ne peut autoriser un frère, à parler, à prier ou à indiquer une hymne, dans l'unique but que l'on fasse quelque chose,

3° De plus, nos expériences et notre état individuels, ne sont pas des guides sûrs quant à la part d'action que nous pouvons prendre dans les assemblées des saints. Il se peut qu'une hymne ait été d'une grande douceur pour mon âme, ou que je l'aie entendu chanter ailleurs avec une grande jouissance de la présence du Seigneur; mais dois-je en conclure que je suis appelé à indiquer cette hymne dans la première réunion à laquelle j'assisterai? Il est possible qu'elle ne soit nullement en rapport avec l'état actuel de l'assemblée. Peut-être aussi ne serait-ce point du tout l'intention de l'Esprit qu'une hymne fût chantée. «Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance? qu'il prie; quelqu'un est-il joyeux? qu'il psalmodie» (Jacques 5: 13). Une hymne doit exprimer les sentiments de ceux qui sont réunis; autrement, en la chantant, ils ne seront pas sincères. Et qui pourra faire trouver une telle hymne, sinon Celui qui connaît l'état actuel de l'assemblée? Il en est de même quant à la prière: si quelqu'un prie dans l'assemblée, c'est comme l'organe des requêtes et de l'expression des besoins de tous. Je puis avoir à me décharger sur le Seigneur, au moyen de la prière, de fardeaux à moi particuliers, qu'il ne conviendrait nullement de mentionner dans l'assemblée. Si j'agissais de cette manière, l'unique effet en serait, probablement, de rabaisser tous mes frères au même niveau que moi. D'un autre côté, il se peut que mon âme soit parfaitement heureuse dans le Seigneur; mais, s'il n'en est pas ainsi de l'assemblée, c'est seulement en m'identifiant avec son état à elle, que je serai rendu capable de présenter ses requêtes à Dieu. C'est-à-dire que, si je suis dirigé par l'Esprit à prier dans l'assemblée, ce ne devra pas être comme dans mon cabinet, où nul ne se trouve, excepté le Seigneur et moi, et où mes propres besoins et mes propres joies forment le sujet spécial de mes prières et de mes actions de grâces; mais il faudra que je sois rendu capable de faire au Seigneur les confessions, et de lui présenter les actions de grâces et les requêtes qui s'accordent avec l'état de ceux dont je deviens la bouche, en m'adressant ainsi à Dieu. Une des plus grandes méprises

que nous puissions faire, c'est de nous imaginer que le *moi* et ce qui se rapporte au moi, doive nous guider dans la direction des assemblées des saints. Une portion de l'Écriture peut avoir intéressé à un haut degré mon âme, et je puis en avoir profité; mais il ne s'ensuit pas que je doive la lire à la table du Seigneur ou dans d'autres réunions des saints. Il se peut aussi que quelque sujet particulier m'occupe ou me préoccupe, et que ce soit pour le bien de mon âme; mais il se peut, en même temps, que ce ne soit pas du tout le sujet sur lequel Dieu veut que l'attention des saints en général soit attirée. Remarquez-le, je ne nie pas que nous ne puissions avoir été occupés spécialement, nous-mêmes, de sujets dont la volonté de Dieu serait que nous occupassions aussi les saints. Peut-être en est-il souvent, ou même ordinairement ainsi chez les serviteurs de Dieu? mais ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que, *en soi-même*, le fait que nous avons été occupés de cette manière n'est pas une direction suffisante. Nous pouvons avoir des besoins que les enfants de Dieu en général n'ont pas, et pareillement leurs besoins peuvent ne pas être les nôtres.

Permettez-moi d'ajouter que l'Esprit ne me dirigera jamais à indiquer des hymnes, parce qu'elles expriment mes vues particulières. Il se peut que, sur certains points d'interprétation, les saints qui se réunissent ensemble ne soient pas entièrement du même avis. Dans ce cas, si quelques-uns d'entre eux choisissent des hymnes dans le dessein d'exprimer leur propre opinion, — quelque bonnes et vraies que soient d'ailleurs ces hymnes, — il est impossible que les autres membres de l'assemblée les chantent; et, au lieu d'harmonie, il en résulte du désaccord. Dans une réunion de culte, les hymnes que l'Esprit de Dieu fera choisir seront l'expression des sentiments communs à tous. En tout temps, mais en tout cas dans l'assemblée, empressons-nous «de conserver l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix;» et souvenons-nous que le moyen d'y parvenir, c'est de marcher «avec toute sorte d'humilité et de douceur, avec longanimité, nous supportant les uns les autres dans l'amour».

Laissez-moi vous rappeler ici que, dans le chant, dans la prière, dans le culte en un mot, quel que puisse être l'organe ou la bouche de l'assemblée, c'est l'assemblée qui parle à Dieu; par conséquent le culte ne sera vrai, sincère, qu'autant qu'il ne dépassera pas, mais exprimera fidèlement l'état de cette assemblée. Béni soit Dieu, de ce qu'il peut, par son Esprit, faire entendre une note plus haute (et il le fait souvent) qui vibre immédiatement dans tous les coeurs, et de ce qu'il donne ainsi au culte un ton plus élevé. Mais si l'assemblée n'est pas en état de répondre tout de suite à ce diapason de louange, rien ne peut être plus pénible que d'entendre un frère se répandre en ardents accents d'actions de grâces et d'adoration, tandis que les autres coeurs sont tristes, froids et distraits. Celui qui exprime le culte de l'assemblée doit avoir avec lui les coeurs de l'assemblée; sans cela, on n'est pas dans le vrai. D'un autre côté, puisque c'est Dieu qui nous parle dans le ministère, celui-ci n'est pas, comme le culte, limité par notre état; il peut toujours être à un degré plus élevé. Si un frère employé dans le ministère est réellement, en parlant, la bouche de Dieu, comme il doit l'être, ce sera souvent pour nous présenter des vérités que nous n'avons pas encore reçues, ou pour nous en rappeler d'autres qui ont cessé d'agir avec puissance sur nos âmes. Combien il est évident que, dans l'un et l'autre de ces cas, et dans tous les cas, il faut que ce soit l'Esprit de Dieu qui dirige.

Je trouve qu'il vaut mieux laisser pour une autre lettre ce qui distingue la direction positive de l'Esprit. Je n'ai présenté jusqu'ici que la partie négative de ce sujet.

Je suis, bien-aimés frères, votre affectionné en Christ.

Quatrième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques positives

Bien-aimés frères,

L'homme qui tenterait de définir les opérations de l'Esprit dans le réveil ou dans la conversion d'une âme, ne ferait que trahir sa propre ignorance, et nierait, de plus, cette souveraineté de l'Esprit déclarée dans ces paroles bien connues: «Le vent souffle où il veut, et tu en entends la voix; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va; il en est ainsi de quiconque est engendré de l'Esprit». Et cependant l'Écriture abonde en signes, qui peuvent servir à reconnaître ceux qui sont nés de l'Esprit et ceux qui ne le sont pas. Il en est de même du sujet de cette lettre. J'espère être préservé du danger d'usurper la place du Saint Esprit, en croyant pouvoir définir exactement le mode de ses opérations sur les âmes de ceux qu'il dirige pour agir dans l'assemblée, soit dans le culte, soit en exerçant un ministère au milieu des saints. La chose peut être, dans certains cas, beaucoup plus claire et beaucoup plus sensible que dans d'autres (je veux dire, sensible à celui qui est ainsi appelé à agir). Mais, quelque vain et présomptueux qu'il pût être de chercher à donner une vraie et complète définition sur ce sujet, l'Écriture nous offre d'amples instructions touchant les marques du vrai ministère; et c'est sur quelques-unes des plus simples et des plus évidentes de ces marques que je désire maintenant attirer votre attention. Il en est qui s'appliquent à la matière qui est l'objet du ministère; et d'autres qui concernent les motifs qui nous portent à agir dans le ministère, ou à prendre une part quelconque à la direction des assemblées des saints. Les unes fourniront à ceux qui agissent ainsi, une pierre de touche, au moyen de laquelle ils pourront se juger eux-mêmes; et à l'aide des autres, tous les saints pourront discerner ce qui est de l'Esprit et ce qui procède d'une autre source. Les unes serviront à montrer ceux qui sont les dons de Christ à son Église pour le ministère de la parole; et les autres aideront ceux qui sont réellement ces dons-là, à décider l'importante question de savoir quand ils doivent parler et quand ils doivent se taire. Mon âme tremble lorsque je pense à ma responsabilité en écrivant sur un tel sujet; mais ce qui m'encourage, c'est que «notre capacité vient de Dieu,» et que «l'Écriture est utile pour l'enseignement, pour la conviction, pour la correction, pour l'instruction qui est dans la justice; afin que l'homme de Dieu soit accompli, étant entièrement formé pour toute bonne oeuvre». Epreuvez tout ce que je pourrai écrire au moyen de cette règle parfaite, et, si quelque chose ne supportait pas cette épreuve, que Dieu vous accorde la grâce, bien-aimés frères, d'être assez sages pour le rejeter.

Ce n'est point par des impulsions aveugles et des impressions inintelligentes que l'Esprit *dirige*, mais c'est en remplissant l'entendement spirituel des pensées de Dieu, telles qu'elles sont révélées dans la parole écrite, et en agissant sur les affections renouvelées. Dans les premiers temps de l'Église, il y avait, il est vrai, des dons de Dieu, dont l'emploi pouvait ne pas être lié à l'intelligence spirituelle. Je veux parler du don des langues, quand il n'y avait pas d'interprète; et

il paraîtrait que ce don étant aux yeux des hommes plus merveilleux que les autres, les Corinthiens aimaient beaucoup à l'exercer et à l'étaler. L'apôtre les en reprend: «Je rends grâce à mon Dieu de ce que je parle des langues plus que vous tous; mais, dans une assemblée, j'aime mieux prononcer cinq paroles, au moyen de mon intelligence, afin d'enseigner aussi les autres, que dix mille paroles dans une langue. Frères, ne soyez pas des enfants dans vos entendements mais, pour la malice, soyez de petits enfants; mais, dans vos entendements, soyez des hommes faits» (1 Corinthiens 14: 18-20). Le moins, donc, qu'on puisse attendre de ceux qui exercent un ministère, c'est qu'ils connaissent l'Écriture, qu'ils aient l'intelligence de la pensée de Dieu telle qu'elle est révélée dans la Parole. Cette connaissance, cette intelligence, remarquez-le, peuvent se trouver chez un frère et n'être accompagnées d'aucun don d'élocution, d'aucune capacité pour les communiquer à d'autres; mais sans elles, qu'aurions-nous à communiquer? Assurément les enfants de Dieu ne s'assemblent pas de temps en temps au nom de Jésus, pour qu'on leur présente des pensées tout humaines, ou pour qu'on leur répète ce que d'autres ont dit ou écrit. Une connaissance personnelle de l'Écriture, l'intelligence de son contenu, sont certainement des choses essentielles au ministère de la Parole. «Jésus leur dit: Avez-vous *compris* toutes ces choses? Ils lui dirent: Oui, Seigneur. Et il leur dit: C'est pourquoi tout scribe devenu disciple pour le royaume des cieux, est semblable à un maître de maison, qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes» (Matthieu 13: 51, 52). Quand notre Seigneur était sur le point d'envoyer ses disciples pour qu'ils fussent ses témoins, «il leur ouvrit l'entendement, pour qu'ils *comprissent* les Écritures» (Luc 24: 45). Et combien de fois ne lisons-nous pas que Paul, quand il prêchait aux Juifs, s'entretenait avec eux d'après les Écritures (Actes des Apôtres 18: 2, 4). Si l'apôtre s'adresse aux Romains comme à des chrétiens capables de s'avertir les uns les autres, c'est parce qu'il peut dire d'eux: «Pour moi, mes frères, j'ai aussi cette persuasion à votre égard, que vous aussi vous êtes pleins de bonté, ayant été remplis de toute connaissance, étant même capables de vous avertir les uns les autres» (Romains 15: 14). Dans les portions de l'Écriture qui traitent le plus expressément de l'action de l'Esprit dans l'assemblée, dans 1 Corinthiens 12, par exemple, ce n'est pas à l'exclusion de *la Parole*, que cette action est dite avoir lieu. «Car à l'un, par l'Esprit, est donnée *une parole* de sagesse; et à un autre, *une parole* de connaissance, selon le même Esprit» (1 Corinthiens 12: 8). Lorsque l'apôtre énumère les choses par lesquelles lui et d'autres se rendent recommandables comme serviteurs de Dieu, nous trouvons ce qui suit dans cette admirable liste: «dans la connaissance; par la Parole de la vérité; au moyen des armes de la justice, celles de la droite et de la gauche» (2 Corinthiens 6); et si vous faites attention à ce qui constitue cette armure, vous trouverez que c'est la vérité qui est une ceinture pour les reins, et l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu (Ephésiens 6: 14, 17). L'apôtre, faisant allusion à ce qu'il avait déjà écrit aux Ephésiens, dit: «Par où vous pouvez, en lisant, reconnaître l'intelligence que j'ai dans le mystère du Christ» (Ephésiens 3: 4). Quand le même apôtre presse les saints de s'exhorter les uns les autres, voyez ce qu'il mentionne avant tout, comme une condition essentielle et préalable pour cela: «Que la parole du Christ habite en vous richement en toute sagesse; et enseignez-vous et avertissez-vous les uns les autres, par des psaumes, et des hymnes et des cantiques spirituels, avec actions de grâce, chantant de votre cœur au Seigneur» (Colossiens 3: 16). Il dit de même à Timothée: «En exposant ces choses aux frères, tu seras un bon serviteur de Jésus Christ, nourri des paroles de la foi et de la bonne doctrine que tu as

exactement suivie». Et il l'exhorte, en disant: «Jusqu'à ce que je vienne, applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement. Occupe-toi de ces choses, sois-y tout entier, afin que tes progrès soient évidents en toutes choses». «Sois attentif à toi-même et à l'enseignement; persévère dans ces choses; car en faisant cela tu sauveras, et toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Timothée 4: 6, 13, 15, 16). Dans la seconde épître, Timothée est exhorté de cette manière: «Et les choses que tu as entendues de moi, au milieu de beaucoup de témoins, confie-les à des hommes fidèles, qui seront capables d'enseigner aussi les autres» (2: 2). Et, quant à Timothée lui-même, nous lisons: «Empresse-toi à te présenter à Dieu comme un ouvrier approuvé qui n'a point à rougir, et qui distribue exactement la parole de la vérité» (verset 15). Parmi les qualités requises pour être évêque ou surveillant, telles qu'elles sont mentionnées dans Tite 1, nous trouvons ceci: «Retenant la parole fidèle selon la doctrine, afin qu'il soit capable, et d'exhorter par l'enseignement sain, et de reprendre les contredisants». Tout ce qui précède prouve avec évidence, mes frères, que ce n'est pas seulement par de petits fragments de vérité, présentés toutes les fois que nous nous sentons pressés de le faire, que l'Eglise peut être édifiée (*). Non, les frères par le moyen desquels le Saint Esprit agit pour paître, nourrir, et conduire les saints de Dieu, sont ceux dont l'âme est habituellement exercée par la méditation de la Parole; ceux «qui, par l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal» (Hébreux 5: 14). Comme nous l'avons dit, le moins qu'on puisse attendre de ceux qui ont un ministère dans l'Eglise, c'est qu'ils aient une telle connaissance de la parole de Dieu.

(*) A Dieu ne plaise que des frères quelconques pussent être par ces lignes découragés de dire, ne fût-ce que quelques paroles, tendant à une réelle édification! Mais ceux que le Seigneur emploie ainsi, seraient les derniers à supposer que leur ministère est le seul ministère, ou celui par lequel Dieu subvient principalement aux besoins des saints.

Cependant cette connaissance ne suffit pas; il faut aussi que la parole de Dieu soit appliquée à la conscience des saints, de telle sorte qu'elle réponde à leurs besoins actuels. Pour cela, il faut ou apprendre à connaître l'état des saints, en ayant des communications avec eux, etc. (et cette connaissance ne serait jamais que fort imparfaite), ou bien être directement dirigé de Dieu. Ceci est vrai des frères qui, comme évangélistes, pasteurs et docteurs, sont, dans le sens le plus complet du mot, et le plus manifestement, les dons de Christ à son Eglise. C'est Dieu seul qui peut leur faire trouver les portions de la vérité qui atteindront la conscience et répondront aux besoins des âmes; c'est Lui seul qui peut les rendre capables de présenter cette vérité de telle manière qu'elle ait son effet. Dieu connaît les besoins de tous en général et de chacun en particulier dans l'assemblée, et il peut donner à ceux qui parlent de faire entendre la vérité même qui convient, qui est nécessaire; qu'ils connaissent ou non l'état de ceux auxquels ils s'adressent. Combien n'est-il donc pas important d'être sans réserve et sincèrement soumis à l'Esprit!

Une chose qui distinguerait toujours le ministère de l'Esprit, ce seraient des effusions découlant d'une affection personnelle pour Christ. «M'aimes-tu?» Telle fut la question répétée trois fois à Pierre, en même temps qu'il lui était ordonné, aussi jusqu'à trois fois, de paître le troupeau de Christ. «Car l'amour de Christ nous étroit,» dit Paul. Combien ceci diffère de tant de motifs qui pourraient nous influencer naturellement! Combien il serait important que nous pussions, en bonne conscience, dire chaque fois que nous exerçons quelque ministère: «Ce n'est

pas le désir de me mettre en avant, ni la force de l'habitude, ni l'impatience, qui ne peut supporter que l'on ne fasse rien, qui m'a porté à agir; mais c'est l'amour pour Christ, et pour son troupeau à cause de Celui qui l'a acquis au prix de son propre sang». Certainement, c'était là le motif qui manquait au méchant serviteur, qui avait caché dans la terre le talent de son maître.

Outre cela, le ministère de l'Esprit, et toute autre action faite, dans l'assemblée, sous l'impulsion de ce même Esprit, se distinguerait toujours par un sentiment profond de responsabilité envers Christ. Laissez-moi vous adresser une question, mes frères, et me l'adresser aussi à moi-même. Supposez que quelquefois, à la fin d'une réunion, on nous demandât: «Pourquoi avez-vous indiqué une telle hymne, ou lu un tel chapitre, ou fait entendre une telle parole, ou prié de cette manière?» Pourrions-nous répondre avec une pure et bonne conscience: «Mon seul motif en le faisant a été la conviction sincère que telle était la volonté de mon Maître?» Pourrions-nous dire: «J'ai indiqué cette hymne, parce que j'avais conscience qu'elle répondait à l'intention de l'Esprit dans ce moment-là? J'ai lu ce chapitre, ou dit cette parole, parce que je sentais clairement devant Dieu que c'était là le service que mon Seigneur et Maître m'assignait? J'ai prié de cette manière, parce que j'avais conscience que l'Esprit de Dieu me dirigeait à demander, comme bouche de l'assemblée, les bénédictions implorées dans cette prière?» Mes frères, pourrions-nous répondre cela, — quoique souvent on le sache mieux après qu'au moment même? — Ou n'agissons-nous pas souvent, plutôt, sans aucun sentiment de notre responsabilité envers Christ? «Si quelqu'un parle, que ce soit comme oracles de Dieu,» dit l'apôtre Pierre. Cela ne signifie pas: qu'il parle selon l'Écriture, quoique naturellement ceci soit vrai aussi; ce passage veut dire, ou plutôt dit, que ceux qui parlent doivent parler *comme oracles de Dieu*. Si je ne puis pas avoir conscience que Dieu m'a enseigné ce que je fais entendre à l'assemblée, et que je le dis au moment opportun, je dois me taire. Naturellement un homme peut se tromper en disant cela, et c'est aux saints de juger par la parole de Dieu, tout ce qu'ils entendent; mais rien que la conviction sincère devant Dieu, que Dieu lui a donné quelque chose à faire ou à dire, rien que cette conviction ne devrait porter qui que ce soit à parler ou à agir de quelque autre manière dans les réunions. Si nos consciences agissaient habituellement sous cette responsabilité, ce serait sans doute un obstacle à beaucoup de choses; mais en même temps, Dieu pourrait librement manifester sa présence, que souvent nous ne réalisons pas assez.

Combien ce sentiment de responsabilité immédiate envers Christ est frappant chez l'apôtre Paul. «Que si j'annonce la bonne nouvelle,» dit-il, «ce n'est pas pour moi un sujet de gloire, vu que la nécessité m'en est imposée; et malheur à moi si je n'annonce pas la bonne nouvelle. Et si je le fais de bon cœur» (c'est-à-dire par choix, et volontiers), «j'en ai un salaire; mais si c'est à contre-cœur, l'administration m'en est cependant confiée» (1 Corinthiens 9: 16, 17). Et combien sont touchantes ces paroles qu'il adresse aux mêmes chrétiens: «Je fus, auprès de vous, dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement» (2: 3). Quel reproche pour la légèreté de cœur et la présomption avec lesquelles, hélas! nous traitons trop souvent, tous, la sainte parole de notre Dieu! «Car nous ne sommes pas comme le grand nombre,» dit encore le même apôtre, «qui frelatent la parole de Dieu; mais c'est comme étant sincères, mais c'est comme de la part de Dieu, devant Dieu, que nous parlons en Christ» (2 Corinthiens 2: 17).

Je voudrais toucher un autre point. «Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais de puissance, et d'amour et de bon sens» (2 Timothée 1: 7). «Un esprit de bon sens,» Il est possible qu'un homme ait peu ou point de science humaine; il est possible qu'il soit incapable de s'exprimer d'une manière élégante, ou même correcte; il est possible qu'il manque de tout cela, et que, pourtant, il soit «un bon serviteur de Jésus Christ». Mais il faut qu'il possède un esprit de bon sens. Et, pendant que nous sommes sur ce sujet, m'est-il permis de mentionner une chose qui m'a quelquefois rendu très triste, ailleurs aussi bien qu'au milieu de nous? Je veux parler de la confusion entre les personnes de la Divinité, confusion qu'on fait souvent dans les prières. Lorsqu'un frère, en commençant à prier, s'adresse à Dieu le *Père*, et continue en parlant comme si c'était lui qui fût mort et ressuscité; ou lorsque, s'adressant à Jésus, il lui rend grâces d'avoir envoyé son Fils unique au monde, je vous l'avoue, je me dis: «Est-ce l'Esprit de Dieu qui peut inspirer de telles prières?» Certainement tous ceux qui agissent dans le culte ont aussi besoin de l'esprit de «bon sens,» pour éviter cette confusion. Aucun d'eux ne croit que le Père soit mort sur le Calvaire, ni que Christ ait envoyé son Fils au monde. Où donc se trouve l'esprit rassis, l'esprit intelligent qui devraient caractériser ceux qui se mettent en avant comme les canaux du culte des saints, lorsque le langage dont ils se servent exprime réellement ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, ce qu'il serait choquant de croire!

En réservant encore quelques points pour une autre lettre, je suis votre affectionné en Christ.

Cinquième lettre - Diverses observations sur la dépendance réciproque des saints dans les réunions d'édification mutuelle, et sur d'autres sujets

Bien-aimés frères,

Mes remarques dans cette lettre seront plus décousues que dans les lettres précédentes, mon but étant de relever divers points qui ne pouvaient guère rentrer aisément dans les sujets que j'ai traités auparavant.

Et d'abord, qu'il me soit permis de vous rappeler que tout ce qui se fait dans une réunion d'édification mutuelle doit être le fruit de la communion. C'est-à-dire que, si je lis un chapitre de la Parole, il ne faut pas que j'aie à feuilleter longtemps ma Bible pour y chercher un chapitre qu'il convienne de lire; mais, en admettant que je connais plus ou moins cette Parole, il faut que l'Esprit de Dieu m'ait mis au coeur la portion que j'en dois lire. De même, si une hymne doit être chantée, ce ne sera pas parce que j'aurai senti que le moment de chanter était venu, et qu'ainsi j'aurai cherché dans mon Recueil une hymne qui me plaise; non, mais il faut que, suivant la mesure de connaissance que j'ai du livre d'hymnes, l'Esprit de Dieu m'ait fait souvenir d'une des hymnes et m'ait dirigé à l'indiquer. L'idée d'une demi-douzaine de frères parcourant leurs recueils de cantiques et leurs Bibles pour trouver des chapitres et des hymnes convenables, est aussi subversive que possible du véritable caractère d'une réunion d'édification mutuelle dans la dépendance du Saint Esprit. Je puis, il est vrai, à cause d'une connaissance imparfaite de ma Bible, avoir besoin de chercher un chapitre que l'Esprit m'a mis au coeur de lire; et la même chose quand il s'agit d'une hymne; mais il est clair que c'est le seul but que l'on doive avoir en feuilletant

l'un et l'autre de ces livres, lorsqu'on est assemblé sur le principe de la dépendance du Saint Esprit pour s'édifier mutuellement.

En second lieu, si ce que nous venons de dire était bien compris, il s'ensuivrait, comme une conséquence naturelle, qu'en voyant un frère ouvrir sa Bible ou son livre de cantiques, on saurait qu'il le fait avec la pensée de lire une portion de la Parole, ou d'indiquer une hymne. Le passage: «C'est pourquoi, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger, attendez-vous les uns les autres» (1 Corinthiens 11: 33), empêcherait alors tout autre frère d'avoir l'idée d'agir dans la réunion, jusqu'à ce que celui qui aurait ainsi manifesté son désir de lire, etc., eût mis la chose à exécution ou y eût renoncé. Ceci m'amène au sujet de la dépendance mutuelle, sur lequel nous ferons bien de méditer un moment.

Dans ce chapitre (1 Corinthiens 11), la question, quant aux Corinthiens, n'était pas le ministère, mais la manière de prendre la cène du Seigneur. La question du ministère se présente dans le chapitre 14; mais la racine morale du désordre était la même dans les deux cas. Les Corinthiens ne discernaient pas le corps, et ainsi chacun d'eux était occupé de sa propre personne. «Car lorsqu'on mange, chacun prend d'abord son propre souper» (verset 21) Il en résultait ce qui suit: «Et l'un a faim et l'autre est ivre». Le principe du moi produisait là des fruits tellement visibles et tellement monstrueux qu'ils choquaient même les sentiments naturels. Mais si, en allant aux réunions et en y étant, je ne fais que penser au chapitre que je lirai, à l'hymne que j'indiquerai, en un mot à la part que je prendrai au culte, le moi est, dans les choses spirituelles, le pivot sur lequel tournent mes pensées et mes sollicitudes, tout autant que si, comme les Corinthiens dans les choses naturelles, j'avais apporté un souper et que je le mangeasse, tandis que mon pauvre frère qui n'aurait pas pu s'en procurer un, s'en irait sans avoir soupé. C'est dans l'unité du *seul corps* de Christ, vivifié, animé, enseigné et gouverné par *le seul Esprit*, que nous nous assemblons et assurément la pensée de nos coeurs, en nous réunissant ainsi, ne devrait être ni le souper que j'ai, moi, à manger, ni la part que j'ai, moi, à prendre à la réunion, mais la bonté et la grâce admirable de Celui qui nous a confiés à la garde du Saint Esprit, lequel ne manquera pas, si nous nous attendons humblement à lui, d'assigner à chacun la place et l'action qui lui conviennent, sans qu'il doive y avoir en nous aucune préoccupation fiévreuse à ce sujet. Chaque chrétien n'est qu'un membre du corps de Christ, et, si les Corinthiens avaient discerné et réalisé cela, certainement celui qui avait un souper aurait attendu ceux qui n'en avaient point, pour le partager avec eux. De la même manière, si mon âme réalise cette précieuse unité du corps, et l'humble place que j'y ai comme en étant seulement un des membres, je me garderai d'agir dans l'assemblée avec une précipitation qui pourrait empêcher d'autres saints de le faire; et, si je sens que j'ai une parole à adresser de la part du Seigneur, ou qu'il m'appelle à quelque service, je me souviendrai toujours que d'autres peuvent avoir aussi quelque chose à dire, avoir reçu le même appel, et je leur laisserai du temps pour agir; et, par-dessus tout, si j'aperçois un frère avoir son livre ouvert pour lire une portion de la Parole ou pour indiquer une hymne, j'attendrai qu'il l'ait fait, au lieu de me hâter de le prévenir. Ces mots: «Attendez-vous les uns les autres,» peuvent s'appliquer à cela aussi bien qu'à la fraction du pain; et dans le 14^e chapitre nous trouvons que, lorsque des prophètes parlaient dans l'assemblée par une révélation immédiate, ils devaient être tellement soumis les uns aux autres que, même quand l'un d'entre

eux parlait, si un autre qui était assis recevait une révélation, le premier devait «se taire». En outre, si, comme nous l'avons déjà dit, nous réalisons notre place dans le corps et l'unité de celui-ci, la portée générale et morale de cette parole: «Que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler» (Jacques 1: 19), nous enseignerait à nous attendre ainsi les uns les autres.

Troisièmement, le but de notre réunion est l'édification; c'est là-dessus que l'apôtre insiste dans 1 Corinthiens 14. Dans le 12^e chapitre, nous avons le corps de Christ soumis à lui comme à son Seigneur, et témoin ici-bas de cette souveraineté de Christ, en vertu de l'habitation et de l'action du Saint Esprit, qui distribue ses grâces à chacun en particulier, selon qu'il le veut; ce chapitre se terminant par la liste des dons: apôtres, prophètes, etc., que Dieu a placés dans l'Eglise dans leurs diverses places d'utilité ou de service pour tout le corps. Il nous est recommandé d'avoir du zèle pour les dons les meilleurs, mais en même temps il est fait allusion à un chemin par excellence, c'est-à-dire la charité ou l'amour, dont parle le chapitre 13, sans laquelle les dons les plus magnifiques ne sont rien, et qui doit régler l'exercice de tous les dons, pour que le résultat en soit réellement l'édification. Celle-ci est le sujet du chapitre 14. Le don des langues étant le plus merveilleux aux yeux des hommes, les Corinthiens prenaient plaisir à l'étaler. Au lieu de l'amour cherchant l'édification de tous, c'était la vanité cherchant à faire parade de ses talents. Ceux-ci étaient réellement des dons, des dons de l'Esprit; et c'est ici pour nous, bien-aimés frères, une chose sérieuse à considérer, que la puissance de l'Esprit manifestée dans les dons pour le service peut être séparée de la direction vivante du même Esprit dans l'exercice de ces dons. Cette direction ne peut se faire sentir que là où le moi est crucifié, où Christ est tout pour l'âme. Le but du Saint Esprit n'est pas de glorifier les pauvres vases de terre qui contiennent ses dons; mais, et cela par l'édification de tout le corps, de glorifier Christ de qui ces dons procèdent, en donnant à ceux qui les ont reçus d'en faire usage avec grâce, humilité et renoncement à eux-mêmes. Combien ce renoncement à soi-même est beau dans l'apôtre Paul! Possédant tous les dons, avec quelle simplicité de coeur il cherchait, non à les déployer, mais à exalter son Seigneur et à édifier les saints! «Je rends grâces à mon Dieu de ce que je parle des langues plus que vous tous; mais, dans une assemblée, j'aime mieux prononcer cinq paroles, au moyen de mon intelligence, afin d'enseigner aussi les autres, que dix mille paroles dans une langue». Combien elles ont de force, sorties de la plume d'un tel homme, ces paroles du Saint Esprit: «Que toutes choses se fassent pour l'édification». «Et vous de même, puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en avoir abondamment pour l'édification de l'assemblée».

De plus, tout serviteur, pour être fidèle, doit agir d'après les directions de son maître. De là l'importance de ce sur quoi j'ai tant insisté dans ma dernière lettre, savoir que, si j'agis dans l'assemblée des saints, il ne faut rien moins pour m'y pousser que la pleine et sérieuse conviction dans mon âme, et devant Dieu, que c'est bien selon sa volonté actuelle. «Car, par la grâce qui m'a été donnée, je dis à tous ceux qui sont parmi vous, de ne pas penser d'eux-mêmes au delà de ce qu'il faut penser; mais d'en penser de manière à penser sainement, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun» (Romains 12: 3). La mesure de foi que Dieu m'a donnée doit être la mesure de ce que je fais; et Dieu, en leur donnant la mesure de foi nécessaire, aura soin que ses serviteurs sachent ainsi ce qu'il vaudra qu'ils fassent. Une conviction ferme et sincère que

telle est la volonté de Dieu, peut donc seule m'autoriser à agir comme son serviteur dans l'assemblée, et même partout ailleurs. Cependant, comme on peut faire abus de ce principe, Dieu a pourvu, par la direction contenue dans ce passage: «Que deux ou trois prophètes parlent, et que les autres en jugent» (1 Corinthiens 14: 29), à ce qu'il y eût un frein à cet abus dans l'assemblée. C'est à mon âme, en premier lieu, de juger et de savoir si le Seigneur m'appelle à parler, ou à agir d'une autre manière, dans l'assemblée; mais, lorsque j'ai parlé ou agi, c'est à mes frères de juger, et, dans la très grande majorité des cas, je dois me soumettre à leur jugement. En effet, il arrivera bien rarement qu'un serviteur de Christ se sente autorisé à continuer d'agir dans les réunions, quand même son action serait désapprouvée par ses frères. Si Dieu m'appelle à parler ou à prier dans les réunions, — que ce soit vraiment de lui que procède ma conviction d'y être appelé, — il est évident qu'il lui est aussi facile de disposer les coeurs des saints à recevoir mon ministère et à s'unir à mes prières, qu'il lui est facile de disposer mon propre coeur à un tel service. Si c'est réellement l'Esprit qui me fait agir, le même Esprit qui agit ainsi par moi demeure dans les saints, et, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, l'Esprit dans les saints répondra au ministère ou au culte par l'Esprit de la part d'un frère quelconque. C'est pourquoi, si, à l'ordinaire, je m'apercevais que mon action dans les réunions, au lieu d'édifier les saints, fût un fardeau et une peine pour eux, je serais autorisé à conclure que je me trompais en prenant cette position, et que je n'étais point appelé à agir ainsi. Supposez, ensuite, que la raison qui empêche que le ministère d'un frère ne soit apprécié pendant un temps, se trouve être, non l'état de ce frère, mais celui de l'assemblée; supposez que ce frère soit tellement plus spirituel que l'assemblée qu'elle ne puisse ni goûter ni apprécier son service: dans ce cas, qui n'est pas très fréquent, il se peut que ce serviteur de Christ doive examiner s'il n'a point à apprendre à être comme son Maître, qui enseignait et «annonçait la parole selon ce qu'ils pouvaient entendre»; s'il n'a pas besoin d'un peu plus de l'esprit de Paul, qui pouvait dire: «Nous fûmes doux au milieu de vous, comme une nourrice qui soignerait tendrement ses propres enfants;» et qui dit aussi dans un autre endroit: «Je vous donnai du lait à boire et non un aliment à manger, car vous ne le pouviez pas encore; mais maintenant même, vous ne le pouvez pas». Si, malgré cette tendresse et ces soins pleins de discernement, le ministère de ce frère continue à n'être pas reçu, ce sera certainement une épreuve pour sa foi; mais, puisque le but de tout ministère est l'édification et qu'il est impossible que les saints soient édifiés par un ministère qui ne se recommande pas à leurs consciences, il ne pourrait être d'aucune utilité de le leur imposer, qu'ils fussent ou non capables de le recevoir. L'état général de faiblesse ou de maladie d'un corps, peut amener la dislocation de quelque jointure; dans un cas pareil, ce ne sera pas en forçant la jointure disloquée à fonctionner, qu'on améliorera l'état du corps. C'est peut-être une chose déplorable que cette jointure ne puisse pas agir; mais la seule manière de la remettre en bon état, c'est de lui accorder un complet repos, pendant qu'on cherche, par d'autres moyens, à rétablir la santé du corps. Il en est de même dans le cas que nous avons supposé. Continuer à exercer un ministère là où il n'est pas reçu, même quand la cause en est l'état misérable de l'assemblée, ne fait qu'ajouter de l'irritation à l'état généralement mauvais des choses, et ainsi le rendre pire. Le serviteur du Seigneur trouvera alors que sa sagesse, c'est de se taire; ou bien, peut-être, son Maître veut-il lui faire comprendre de cette manière que sa volonté est qu'il exerce son ministère ailleurs.

D'un autre côté, bien-aimés frères, permettez-moi de vous mettre sérieusement en garde contre le piège que, assez probablement, Satan cherchera maintenant à nous tendre; je veux parler de l'esprit de critique à l'égard de ce qui se fait dans les réunions. Les efforts de l'ennemi ont toujours pour but de nous pousser d'un extrême à l'autre; en sorte que, si nous avons péché par indifférence, en mettant trop peu d'importance à ce qui se faisait, pourvu que le temps fut rempli, il est plus que probable que nous serons maintenant exposés au danger contraire. Le Seigneur, dans sa miséricorde, veuille nous garder! Rien n'indique un état de coeur plus déplorable, et rien ne peut être un plus grand obstacle à la bénédiction, qu'un esprit de censure et de critique. Nous nous assemblons pour adorer Dieu et nous édifier les uns les autres, et non pas pour nous occuper à juger nos frères qui agissent, à décider qu'un tel exerce son ministère d'une manière charnelle, et qu'un autre prie par l'Esprit. Quand la chair se manifeste, il faut, sans doute, qu'elle soit jugée; mais c'est une chose triste et humiliante de la discerner et de la juger ainsi, au lieu de jouir ensemble (ce qui est notre heureux privilège) de la plénitude de notre divin Sauveur et Chef. Gardons-nous donc d'un esprit de jugement. Il y a des dons inférieurs, aussi bien que des dons plus grands, et nous savons qui est celui qui a donné plus d'honneur aux membres du corps qui en manquaient. Les actes d'un frère dans l'assemblée ne sont pas, nécessairement, tous charnels, parce qu'il agit jusqu'à un certain point dans la chair; et, à ce propos, il serait bon pour nous tous de peser ces paroles d'un serviteur de Dieu des plus estimés parmi nous: «Il est des plus nécessaires, dit-il, que nous considérions premièrement la nature de notre don, et, en second lieu, sa mesure. Quant à cette dernière, je ne doute pas, permettez-moi de le dire, que plus d'un don qui n'est pas reconnu, ne le fût, si, dans l'exercice de ces dons, les frères qui les ont reçus n'en dépassaient pas la *mesure*. «Si c'est une prophétie, agissons *selon la proportion de la foi*». Tout ce qui est au delà de *cette limite*, est chair: l'homme se met en avant, et la chose est sentie et le don tout entier rejeté; et cela, parce que le frère qui a agi n'a pas su se renfermer dans la mesure de son don. C'est pourquoi sa chair agit, et ce qu'il dit est attribué à la chair; et ce n'est pas étonnant. De même, quant à la nature du don, si un homme se met à enseigner au lieu de s'en tenir à l'exhortation (s'il peut exhorter), il n'édifiera pas; il est impossible qu'il édifie. Je désirerais surtout que l'attention de chacun des frères employés dans le ministère de la Parole, fût attirée sur cette remarque, qui peut-être ne leur parviendra jamais autrement, à cause d'un manque de fidélité de la part de leurs auditeurs».

Ces paroles sont adressées à ceux qui exercent un ministère, mais je les cite, bien-aimés frères, afin que nous apprenions à ne pas condamner tout ce qu'un frère peut dire ou faire, parce que nous y discernons quelque chose de charnel. Reconnaissons avec actions de grâces ce qui est de l'Esprit, en le distinguant de tout autre chose, même dans le ministère et les actes du même individu.

Il est encore deux ou trois petits détails sur lesquels je voudrais, dans la simplicité de l'amour fraternel, ajouter quelques mots, Et d'abord, quant à la distribution du pain et du vin à la table du Seigneur. D'un côté, il serait fort désirable que cette distribution ne fût pas constamment et exclusivement faite par un ou deux frères, comme si c'était là une distinction cléricale; mais, d'un autre côté, je ne vois rien dans l'Écriture qui puisse autoriser quelque frère que ce soit à rompre le pain, ou à donner la coupe, sans rendre grâces. Dans Matthieu 24: 26, 27; Marc 14: 22, 23; Luc

22: 19 et 1 Corinthiens 11: 24, il nous est dit que le Seigneur Jésus rendit grâces lorsqu'il rompit le pain et lorsqu'il prit la coupe; et, dans 1 Corinthiens 10: 16, la coupe est appelée la coupe de bénédiction ou d'action de grâces. Si, donc, l'Écriture doit être notre guide, n'est-il pas évident que celui qui rompt le pain, ou qui prend la coupe, devrait en même temps rendre grâces; et, si quelqu'un d'entre nous se sentait incapable de le faire, ne serait-ce pas pour lui une raison de se demander s'il est bien appelé à distribuer le pain et le vin?

Puis, quant à la direction ou à la surveillance dans l'Église, et aussi quant aux qualifications qui doivent se trouver dans ceux qui exercent un service ostensible au milieu des saints, nous devrions tous étudier avec prières 1 Timothée 3 et Tite 1. Le premier de ces chapitres, au verset 6^e, renferme une particularité dont il peut être bon qu'on nous fasse souvenir: «Qu'il ne soit point nouvellement converti, de peur qu'étant enflé d'orgueil, il ne tombe dans la faute du diable». Il est possible que l'appel de Dieu et le don de Christ se rencontrent chez un jeune homme comme Timothée (ou, dans l'Ancien Testament, comme Jérémie); et ces mots: «Que personne ne méprise ta jeunesse,» s'appliqueraient de nos jours à un tel jeune homme, comme anciennement à Timothée; mais c'est à Timothée que ces paroles: «Qu'il ne soit point nouvellement converti,» etc., étaient adressées. Sa jeunesse ne devait pas être un encouragement à agir pour ceux en qui ne se trouvaient ni la grâce ni le don qui lui avaient été accordés. Et il y a même une convenance naturelle à ce que le jeune homme prenne la place de la soumission plutôt que celle du gouvernement; c'est là un bel exemple que, malheureusement, on me paraît oublier quelquefois. «De même, vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens; et tous, vous soumettant les uns aux autres, enveloppez-vous d'humilité, parce que Dieu résiste aux orgueilleux et qu'il fait grâce aux humbles» (1 Pierre 5: 5).

Que le Seigneur, dans sa miséricorde, bien-aimés frères, nous donne de marcher humblement avec lui, et qu'ainsi rien ne s'oppose à l'oeuvre de son Saint Esprit au milieu de nous.

Votre sincèrement affectionné.

A ce que dit l'auteur, page 111, sur certains défauts des prières, lesquels ne peuvent jamais provenir de l'Esprit de Dieu, l'éditeur se permet d'ajouter quelques mots sur le même sujet.

1° Quand un frère, priant dans l'assemblée, s'adresse au Seigneur, en disant: «MON DIEU,» cela ne peut certes pas davantage venir de l'Esprit, qui identifie avec tous les frères celui auquel il donne de se lever pour être leur bouche.

2° Quand une prière ou une action de grâces renferme de longues expositions de doctrines, je n'y puis voir, non plus, un effet du Saint Esprit. Celui qui prie parle à Dieu, et non pas aux frères. Or il ne nous convient nullement de prêcher Dieu.

3° Je doute que des actes de culte, se succédant toujours dans le même ordre, soient toujours dus aux directions de l'Esprit. Est-ce l'Esprit, par exemple, qui veut que toute réunion se termine par une prière, sans laquelle on n'oserait pas se lever pour sortir? — Sans doute, une prière finale est tout à fait convenable et à sa place, si C'EST DIEU QUI LA DONNE. Sinon, ce n'est qu'une pauvre forme qui ne vaut guère mieux qu'une liturgie.

Appendice à la cinquième lettre

Cher frère,

Quant à votre première question: «*Comment un frère peut-il savoir quand il parle ou agit par l'Esprit,*» il faut être au clair sur ce que l'on entend par là, car on peut prétendre à une espèce d'inspiration spontanée au moment où l'on se lève pour parler, ce qui n'est en général que de l'imagination ou de la volonté propre. Il est inexact de considérer l'action du Saint Esprit dans l'assemblée, comme s'il était un président présent au milieu d'elle *sans être dans les individus*, et s'emparant tout à coup de celui-ci ou de celui-là pour les faire agir. On ne trouve rien de semblable dans la Parole depuis la descente personnelle du Saint Esprit. On pourrait examiner, depuis le 7^e chapitre de l'évangile de Jean jusqu'au 2^e de la 1^{re} épître de Jean, une cinquantaine de passages qui traitent de la présence et de l'action de l'Esprit dans les saints et au milieu d'eux; et se convaincre qu'il n'existe pas trace de cette prétendue présidence du Saint Esprit dans l'assemblée.

Je crois que la réaction légitime contre les principes du clergé, qui veut établir un seul homme pour tout faire dans une congrégation, peut induire à tomber dans l'extrême contraire, et à faire de l'assemblée une république démocratique sous la prétendue présidence du Saint Esprit. Le passage le plus important à cet égard est 1 Corinthiens 12: 11, qui est souvent très mal appliqué comme s'il autorisait cette idée de présidence: «*Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît*». Or la question est de savoir *quand* l'Esprit distribue un don à quelqu'un. Est-ce une fois pour toutes, ou chaque fois que ce don doit agir? Evidemment c'est une fois pour toutes.

L'idée que le Saint Esprit s'empare soudainement d'un frère et le fait se lever dans l'assemblée comme un ressort, pour rendre grâces, pour lire, pour méditer, ne se trouve pas dans l'Écriture depuis la descente personnelle du Saint Esprit. Je puis édifier l'assemblée, en lui parlant aujourd'hui de ce que le Saint Esprit peut m'avoir donné par la Parole il y a dix ans. Je nie formellement qu'un frère qui se lève dans un des cas précités, puisse dire positivement au moment où il se lève, que c'est par l'Esprit qu'il le fait. Même quand un frère s'assied, après avoir rendu grâces, par exemple, il n'a pas à rechercher *pour lui-même*, s'il a réellement agi selon l'Esprit (quoiqu'il puisse en avoir conscience), mais l'assemblée qui écoute l'action de grâces, a immédiatement conscience ou non, si l'action de grâces rendue était le fruit de l'Esprit ou celui de la chair; son *amen* confirme la chose. Je dis: l'assemblée *comme telle*; je ne parle pas des personnes, qui, par un mauvais esprit et par antipathie, décideraient à l'avarice de rejeter l'action de tel ou tel frère. Celles-là verraient des Nadab et des Abihu là où *l'assemblée* ajoute son amen par l'Esprit.

Nous voyons comme principe, en 1 Corinthiens 14, que ce n'était pas même tout que de parler par l'Esprit dans l'assemblée; il fallait encore parler au moment opportun afin *d'édifier l'assemblée*. Ceux qui avaient des dons de langues parlaient bien par l'Esprit, mais quand, dans l'assemblée, ils usaient de ces dons, qui étaient un signe pour ceux de dehors (1 Corinthiens 14: 22), *ils n'édifiaient pas l'assemblée*; et l'apôtre leur dit que s'ils n'ont pas d'interprètes, *ils doivent se taire dans l'assemblée*.

D'après ces principes, votre question devrait plutôt être celle-ci: «Est-ce que l'action d'un frère, qui parle plus ou moins souvent dans l'assemblée, *édifie l'assemblée?*» Si l'assemblée comme telle (il n'est pas question d'individus) peut répondre oui, alors ce frère a le témoignage qu'il parle selon l'Esprit, — sans prétendre à une inspiration quand il parle. — Mais si l'assemblée (or comme telle elle est toujours supposée dans son état normal) répondait que l'action de ce dit frère n'édifie pas; alors, d'après les principes émis en 1 Corinthiens 14: 22, ce frère devrait se taire. Toute l'affaire est là. La Parole nous enseigne dans ce chapitre, qu'elle ne veut pas d'autre action dans l'assemblée que celle qui édifie l'assemblée, pas plus s'il s'agit d'actions de grâces que d'enseignement (voyez les versets 13-25). Il arrivait même que l'on priât par l'Esprit, sans être l'organe de l'assemblée, celle-ci ne pouvant pas comprendre pour dire: *Amen*.

Votre question: «*L'Esprit peut-il appeler un frère à évangéliser dans le culte?*» repose encore sur cette fausse notion d'inspiration spontanée. Or, je dis qu'un frère, enseigné de Dieu, n'évangélisera pas dans le culte, parce qu'on est là pour Dieu et non pour les hommes (1 Pierre 2: 5).

L'étrange question: «*Que vient-on faire aux réunions de culte?*» trouve sa réponse en particulier dans ce même passage de 1 Pierre 2: 5, puis entr'autres, dans les paroles du Seigneur en Jean 4: 23, 24, ensuite en Luc 22: 19, 20, relativement à la cène, qui est la base du culte, et encore en Actes 20: 7, où nous trouvons que le but exprès du rassemblement, le premier jour de la semaine, était «pour rompre le pain».

Quant à votre dernière question: «Si un frère évangéliste en passage tient une réunion, un frère auditeur doit-il se mêler de lui aider? Et doit-on reconnaître ce frère évangéliste comme envoyé?» Je réponds premièrement qu'il est bien simple de reconnaître ce frère évangéliste comme envoyé; puisque la Parole ne connaît pas d'autres évangélistes que ceux que le Seigneur *a donnés* après être entré dans la gloire (Ephésiens 4: 11, 12). (Je ne mets pas en question la liberté d'annoncer Christ, que possède tout chrétien, *en son lieu et place*). Mais il faut bien remarquer qu'un de ces évangélistes d'Ephésiens 4, — comme aussi un docteur, etc., — exerce son don sous sa propre responsabilité devant le Seigneur qui l'a envoyé. Un tel frère agit pour son Seigneur. Il est responsable de son propre travail devant son Seigneur qui l'a envoyé. Or quand ce frère exerce son don devant un auditoire convoqué pour lui, si un auditeur se mêle de lui venir en aide, cet auditeur empiète sur les droits de l'évangéliste, et sur les droits du Seigneur qui l'a envoyé. Pour moi, ce principe est de toute importance. Quand je suis auditeur d'un frère qui a convoqué une réunion pour exercer son don, je n'indiquerais pas même un cantique s'il ne me l'a pas demandé. Deux frères peuvent s'accorder pour agir ensemble; c'est leur affaire. L'Esprit avait mis à part Barnabas et Paul (Actes des Apôtres 13). Cependant même alors on voit que c'était spécialement Paul qui portait la parole (Actes des Apôtres 14: 12).

A l'égard de l'évangélisation, il est bon de remarquer que l'évangéliste est un individu. La Parole ne connaît pas une *assemblée évangéliste*.

J'ajouterai encore, quant aux dons et à leur exercice dans l'assemblée, qu'un frère qui a un don, ne doit pas, dans les réunions *d'assemblée*, prendre sur lui de *tenir la réunion*, surtout dans une assemblée locale. Un tel frère sera plus heureux d'entendre d'autres frères rendre grâces,

indiquer des cantiques, et exprimer quelques pensées, non pas toutefois sur le principe radical que chacun a *le droit* de parler. Remarquez à ce sujet que le passage 1 Corinthiens 14: 26, est plutôt un reproche qu'une exhortation; ce n'est pas: «*Si* chacun a». Chacun avait *quelque chose*, et attendait le moment de se produire avec ce qu'il avait, sans trop s'inquiéter si cela tendait à l'édification.

Un frère qui a un don doit encore moins s'imaginer que ce soit à lui à *faire le culte* le dimanche matin, soit dans son assemblée locale, soit ailleurs. Comme sacrificateur et adorateur, il est sur le même pied que tous ceux qui composent l'assemblée. Comme frère *homme* (1 Timothée 2: 8), ayant l'action publique en contraste avec la *femme*, qui ne l'a pas, il n'est pas davantage qu'un autre, en sorte qu'il soit l'organe de l'assemblée dans les actions de grâces. Mais si, comme *frère*, il est près du Seigneur, il peut avoir des actions de grâces à rendre plus qu'un autre, qui par exemple serait envahi par les affaires de la vie. Ainsi ce frère pourrait offrir trois ou quatre actions de grâces dans la même réunion de culte, et être chaque fois l'organe de l'assemblée. Mais en même temps, ce frère sera plus heureux d'être auditeur, et de dire amen aux actions de grâces d'autres frères qui sont près du Seigneur. Il souffrira s'il aperçoit que l'on s'attend à lui pour les actions de grâces, comme aussi s'il s'aperçoit que de chers frères qui rendent grâces ailleurs, se gênent de le faire en sa présence.

Mais lorsqu'il s'agit de l'enseignement de la Parole, ce frère a toujours le sentiment, au culte comme ailleurs, qu'il est responsable du don que le Seigneur lui a confié pour l'édification de l'assemblée. Et si son action est le fruit de la communion avec le Seigneur, elle se légitimera chaque fois à l'assemblée, en dépit de l'élément radical qui peut exister dans le sein de celle-ci.

La notion qu'un frère doué ne doit pas exercer son don dans les réunions de culte, ni y rendre grâces plus qu'un autre, n'a aucun fondement scripturaire. Comment supposer qu'un Timothée, un Tite, un Epaphras, un Stéphanas (pour ne pas nommer Paul, Jean, Pierre), fussent moins propres que d'autres à être les organes de l'assemblée dans les actions de grâces du culte; et que ces frères-là dussent s'abstenir pour laisser la place aux autres?...

On pense aussi que les adorateurs sont les frères qui se lèvent pour rendre grâces; cela est faux... Toutes les soeurs sont des adorateurs, et elles ne doivent jamais se lever pour rendre grâces. Tous les frères sont adorateurs, mais hélas, tous ne sont pas spirituels, pieux, près du Seigneur, pour pouvoir être chacun l'organe de l'assemblée dans l'action de grâces. De même aussi quelques-uns ne sont pas assez simples pour le faire comme ils le font à table chez eux.

Enfin, quant à agir par l'Esprit, prenons encore l'exemple de Paul et Barnabas en Actes 13.

Voilà des hommes qui étaient donnés par le Seigneur monté dans la gloire, selon Ephésiens 4: 11, 12, et en Actes 13, le Saint Esprit les met à part et les envoie. Ils sont donc désignés par le Saint Esprit une fois pour toutes, pour aller parler du Seigneur partout, tous les jours, sous sa dépendance sans doute. Ils n'avaient donc pas à se demander lorsqu'ils se trouvaient devant la foule, sur les places publiques, dans les synagogues, et plus tard dans les assemblées des frères, si le Saint Esprit les appelait à parler dans ce moment-là; *ils étaient là dans ce but*, envoyés d'Antioche par le Saint Esprit...

Lorsque, plus tard, Paul se trouva pour un seul dimanche, et pour la dernière fois, dans une certaine assemblée (Actes des Apôtres 20: 7-12), où il parla très longuement, qu'aurait-on pensé d'un frère de Troas qui aurait insinué aux autres frères que Paul prenait trop de place dans le culte?... Je prends cet exemple comme principe; tous ne sont pas des Paul. Heureux sont les saints qui, dégagés de cet esprit niveleur, savent reconnaître *le Seigneur*, là où il a accordé quelque grâce pour l'utilité commune. Outre Ephésiens 4: 11, 12, et 1 Corinthiens 12; lisez encore avec soin 1 Corinthiens 16: 15-18; 1 Thessaloniens 5: 12, 13; Hébreux 13: 17.

Sur le culte rendu à Christ

Darby J.N. (Lettre) - ME 1895 page 446

Juillet 1881

... La question que vous posez a exercé les saints, et a été placée devant nous il y a longtemps; mais je ne pourrais pas recevoir une personne qui refuserait d'adorer Christ. C'est la position que j'ai prise à Auburn, dans le Maine. Il y a certaines vérités vitales qui se rattachent à la personne du Seigneur, et, qui, lorsqu'on les possède, gardent l'âme contre des interprétations auxquelles est exposé celui qui s'attache simplement aux mots. Si vous me dites que je ne dois pas adorer Christ, vous m'ôtez le seul Christ que je connaisse. Je n'en ai point d'autre que Celui que j'adore et bénis avec un cœur reconnaissant qui lui doit tout.

L'objet de Jean 16: 26, 27, est d'inspirer une confiance immédiate dans le Père, en contraste avec la pensée de Marthe (chapitre 11: 22). Ici, le Seigneur dit: «Je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous; car le Père lui-même vous aime». D'ailleurs, dans ce passage, il n'est pas du tout question d'adorer. Les disciples ne feraient pas de demandes (ερωταω) à Jésus, mais devraient demander (αιτεω) au Père en son nom (*). Mais tous les anges de Dieu doivent l'adorer, tout genou doit se ployer devant lui. Il y a plus: invoquer le nom du Seigneur est, pour ainsi dire, une définition d'un chrétien. Trois fois Paul supplie le Seigneur, afin que l'écharde dans sa chair soit retirée, et le Seigneur entend son cri et lui répond. Etienne «priait, et disait: Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Christ est l'Adonaï (Seigneur) de l'Ancien Testament, comme on le voit en Esaïe 6, comparé avec Jean 12; de même aussi dans le Psaume 110, et en d'autres endroits. Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau sont associés ensemble en Apocalypse 5: 13; et, en fait, on peut se poser la question si le chapitre 4 ne présente pas le Fils dans sa Personne divine. On ne peut séparer l'Ancien des jours et Christ, en Daniel 7. Comme Fils d'homme, il vient et est amené devant l'Ancien des jours; mais au verset 22, c'est l'Ancien des jours qui vient. Et le jugement est donné au Fils, «parce qu'il est fils de l'homme», — et encore «tous doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père». Je ne cite pas des passages pour prouver, sa Dité, comme quoi lui et le Père sont un; que la plénitude de la Dité demeure en lui corporellement; qu'il était Dieu et a créé toutes choses: cela n'est pas mis en question.

(*) ερωταω est familier; αιτεωa quelque chose de sollicitant, comme d'un inférieur vis-à-vis de son supérieur, et n'est jamais dit de Christ à l'égard de son Père, sauf une fois par Marthe (Jean 11: 22). Αιτεω

est dit des disciples vis-à-vis du Père. Les disciples se servent de l'un et de l'autre dans leurs relations avec Jésus. (Note sur Jean 14: 13. Edit. de 1872)

Quant à l'emploi du nom du Seigneur en s'adressant au Père, je le rejette entièrement, si, en substance, la prière n'est pas en son nom. L'emploi du précieux nom du Seigneur n'appartient *pas* à un état inférieur de christianisme, car Jésus dit: «Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom», tandis que près de s'en aller, il dit: «Quoi que vous demandiez au Père en mon nom», de sorte que cela appartient distinctement au temps de son absence. S'il s'agit simplement de la forme des expressions, c'est autre chose; on peut tomber dans la routine et perdre la force des mots. Mais ce n'est qu'au nom de Jésus que nos prières sont avec justesse adressées au Père, et, en marchant ici-bas, ce n'est pas comme étant en lui que nous prions, ni que nous prions en son nom, tout vrai qu'il soit que nous sommes en lui. La prière est avec justesse adressée au Père selon toute la valeur de Christ pour le Père, mais comme une Personne à part [de nous] et à part du Père également.

On ne saurait nier la place de Christ, de l'Homme Christ Jésus, comme Médiateur entre Dieu et les hommes. Il est à la fois présent devant Dieu, et Avocat auprès du Père. La perte de la position *médiatoriale* de notre précieux Seigneur serait la ruine du christianisme. «Pour *nous* il y a un seul Dieu, le Père», et «un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus». Sa nature divine n'est pas en question ici, et je ne connais pas de prière réelle qui ne soit pas en son nom. Ce n'est pas en lui, mais «par lui, que nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit».

Je ne saurais marcher avec quelqu'un qui refuse d'adorer Christ, ou qui ne reconnaîtrait pas, sous tous les aspects, son office médiatorial. Mais je pense que le culte rendu au Père, et celui rendu à Christ comme Médiateur, ont un caractère différent. En adorant le Père, je vais à Celui qui, dans son amour infini, entièrement libre (Celui qui n'a jamais quitté la forme et la gloire de la Déité), s'est révélé à moi, m'a introduit dans la relation de fils, n'a pas épargné son propre Fils pour moi, par lui m'a réconcilié avec lui-même, et m'a donné son Esprit afin que je puisse avoir la conscience de la position dans laquelle il m'a placé, en sorte que je crie: Abba, Père! Tout est par Christ; mais je connais le Père et ce qu'il est par lui — hélas! bien imparfaitement encore — mais toutefois de manière à me réjouir ou à me glorifier en Dieu. C'est Dieu, mais Dieu connu comme Père (Jean 4: 21) Dans Jean, nous avons toujours la différence entre ces deux noms. Ainsi Christ nous dit qu'il monte vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. Ce que le Père *est en lui-même*, lui à qui nous sommes amenés, étant devenus ses enfants, le Père révélé en amour dans le Fils, c'est là ce qui est spécialement devant nous quand nous lui rendons culte, quoique toutes les bénédictions découlent de lui.

Dans le culte rendu à Christ devenu Médiateur, je reconnais son titre divin, bien qu'il ait mis de côté sa gloire — qu'il a reprise maintenant — mais c'est Celui qui est descendu vers moi, qui a vécu et qui est mort pour moi, qui m'a aimé et m'a lavé de mes péchés dans son sang. Il a été immolé et il a racheté pour Dieu ceux qui étaient loin de lui; il s'est anéanti lui-même, et dans sa grâce ineffable envers moi, il a été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché, et il peut

sympathiser à nos infirmités. Or j'admets pleinement que, comme enfant de Dieu, on doit rendre culte à un Père qui nous aime; cela est tout à fait juste; mais les peines, les exercices d'âme, les écharde dans la chair, les circonstances où j'ai besoin de sympathie, mes besoins, et ensuite l'administration de tout ce qui concerne l'Eglise, tout cela se rattache au fait que je regarde à Christ envisagé comme Médiateur, et que, comme tel, je lui rends culte. Je ne le fais pas simplement comme quelqu'un qui a été rendu participant de la nature divine, qui, par l'Esprit, connaît le Père par la révélation du Fils, qui adore le Père, en le connaissant ainsi. J'entre davantage sur la scène comme connaissant Christ, un Sauveur qui a été tenté, un Ami qui a été éprouvé dans les circonstances où nous nous trouvons. S'il n'était pas Dieu, cela perdrait toute sa valeur, mais c'est d'une valeur inestimable pour toute âme exercée. Toutefois, il est évident que cela se rattache davantage à mon état ici-bas, et c'est précisément là ce qui est précieux.

Il est vrai que l'oeuvre de Christ a été si divine et si glorieuse, Dieu lui-même ayant été glorifié en elle, que cela nous élève jusqu'à lui rendre culte, en considération de l'excellence de ce qu'il a été lui-même dans cette oeuvre; nous nous élevons ainsi jusqu'à la Dité: car par ceci nous connaissons l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous. Il est important, pour sa gloire, que nous retenions fermement cela. Nous voyons immédiatement l'unité de pensées, de dessein, d'esprit, de nature, dans le Fils et dans le Père. Cependant il est vrai que pratiquement des âmes ont la tendance à ne pas aller plus loin que de regarder à Christ (quoique ce soit juste) sous l'aspect médiateur qui les concerne, et leur culte descend à ce niveau. Elles ne se réjouissent et ne se glorifient pas en Dieu, connu dans sa nature adorable, connu dans l'amour d'un Père qui est leur Père, mais dans la grâce, le service et les bienfaits qu'elles trouvent en Christ et dont elles sont les objets et les récipiends. Or, quand la chose est réelle, elle ne peut être séparée de la source d'amour en Christ comme Personne divine, mais elle se rattache à nos besoins, à nos infirmités, à nos manquements en un mot. Quoique ce soit la grâce divine, cela se rapporte à nous-mêmes, et pour que le sentiment soit réel, cela doit nous faire penser, à nous-mêmes, et nous sommes ainsi remplis d'une reconnaissance produite divinement dans le coeur. Les deux choses dont j'ai parlé sont toutes deux justes, toutes deux sont douces, et doivent être cultivées par la grâce, mais elles sont différentes. L'une, nous élève simplement vers Dieu, pour que notre nouvel homme y demeure et y prenne ses délices, et l'adore. L'autre fait descendre cet amour en sympathique bonté jusqu'à notre état, bien que sentie et goûtée par le nouvel homme. C'est Dieu révélé, mais comme entrant dans tout ce que nous sommes et tout ce dont nous avons besoin, et cela même jusqu'à nos péchés. Or j'admets pleinement que reconnaître en adorant ce que Dieu est sous ce rapport est un vrai culte, et que l'exclure serait tout à fait mauvais et mortel pour les affections de l'âme; mais c'est une chose différente de la position d'une âme, qui par l'Esprit Saint est, en adorant, auprès du Père auquel Christ nous a amenés, aimés comme lui est aimé. Je pense qu'il y avait dans l'enseignement de X. cette tendance, le désir d'atteindre au premier état en mettant de côté le dernier, et tout cela était mauvais. Mais, je le crains, les frères qui se sont occupés de cette affaire n'avaient pas appris à apprécier la différence entre les deux points de vue.

Prenez les hymnes et voyez s'il y en a beaucoup qui soient adressées au Père, ou qui continuent après la première strophe à avoir lui et non pas nous pour sujet. Il y a peut-être des

hymnes adressées au Père, mais en révisant le livre d'hymnes, une grave question s'est élevée pour moi. Notre état spirituel influe tout ce que nous faisons, mais des hymnes au Père demandent un état plus spirituel que des hymnes à Christ, bien que celui-ci soit digne d'un égal honneur. Tout en faisant cette différence, j'accorde qu'on ne peut les séparer par une ligne mathématique. Les affections ne se manifestent pas ainsi; l'amour du Père et l'amour du Fils, se confondent. Si le Père n'a pas épargné son Fils, le Fils, par le même amour divin, s'est donné lui-même. Nous avons connu le Père par la révélation que le Fils nous a donnée de lui. «Celui qui confesse le Fils a aussi le Père». L'incarnation et le service qui la suit en grâce, ont donné un caractère spécial à la relation de notre coeur avec Christ, mais en définitive, tout procède de la même source divine. On a parlé d'adorer le Père comme étant en Christ, en substituant cette adoration à celle de Christ; mais je ne trouve pas une telle pensée dans l'Ecriture. Etre en Christ est notre position et notre privilège; le culte est une chose séparée qui, par grâce, découle de nos coeurs individuellement, ou plutôt encore, collectivement; mais adorer en Christ est une chose dont je ne trouve point trace dans l'Ecriture.

Votre affectionné dans le Seigneur.

Simple remarques sur le culte

Deutéronome 26 v.1-15 - Porret-Bolens L.— ME 1913 page 345

Dans la citation de l'Ecriture placée en tête de ces lignes, nous avons un magnifique tableau du culte. C'est le service chrétien le plus élevé; commencé ici-bas dans la faiblesse et l'imperfection, il sera réalisé dans la gloire d'une manière parfaite, et aux siècles des siècles, par la nombreuse phalange des rachetés.

On donne parfois le nom de *culte* à un service religieux quelconque, qu'il ait pour objet la prière ou la méditation de la parole de Dieu. Ceux qui commettent une telle méprise semblent ignorer la vraie notion du culte selon l'Ecriture.

Dans le passage mentionné ci-dessus, nous apprenons, en figure, en quoi il consiste. L'Israélite venait en la présence de l'Eternel pour lui présenter une offrande, qu'il avait prescrite. Retenons-le; pour le chrétien, le culte est un service d'adoration; il offre à Dieu, le Père, des sacrifices spirituels qui lui sont agréables par Jésus Christ. Plus que jamais, nous avons lieu d'adresser en commun des demandes au Seigneur; le besoin de nos âmes doit être de croître dans sa connaissance par le moyen de la Parole, et de profiter des occasions qui nous sont fournies de l'entendre en public; mais le but de la réunion de culte n'est ni la prière, ni la méditation de la parole de Dieu, mais — nous l'avons dit — l'adoration et la louange. Nous ne voulons nullement infirmer la valeur de la lecture et de la méditation de l'Ecriture dans le culte; au contraire, si le Seigneur l'accorde, cela aura pour effet de disposer les coeurs à l'action de grâces, à l'adoration, et non de les en détourner. Remarquons-le, dans la réunion pour la prière, nous *demandons*; dans celle de méditation de la Parole, nous *recevons*; et dans le culte, nous *offrons*. Mais pour offrir à Dieu quelque chose, il importe que nous puissions dire comme le roi-prophète: «Ce qui

vient de ta main, nous te le donnons» (1 Chroniques 29: 14). Comment des êtres dépourvus de tout, comme nous le sommes, et au surplus, coupables et souillés par le péché, seraient-ils à même de présenter à Dieu quoi que ce soit, s'ils ne sont pas tout d'abord réconciliés avec Lui et enrichis de ses grâces?

Marie de Béthanie, aux pieds de Jésus, offrant le parfum de nard pur de grand prix, réalise, en quelque sorte, le culte; du moins son acte en est une frappante image (Jean 12: 1-8). Et comme l'a si bien dit quelqu'un:

Le parfum de notre louange
N'est que celui de ton amour.

Il est intéressant de considérer cette sainte femme dans trois circonstances différentes et dans la même attitude. La première fois que l'Écriture en fait mention, nous la voyons «aux pieds de Jésus» pour écouter sa parole (Luc 10: 38-42). Plus tard, elle prend la même place, lorsqu'elle rencontre le Seigneur venant à Béthanie pour ressusciter Lazare (Jean 11: 32). A cette occasion, Marie répand son cœur affligé dans le sein du Sauveur, comme pour implorer son assistance. Dans ces trois circonstances, cette femme d'élite semble illustrer les trois genres de rassemblements auxquels nous avons fait allusion; importants chacun à sa place. Mais, ne l'oublions pas, l'acte de Marie, offrant le parfum, renchérit sur ceux qui précèdent; et cet acte est tout particulièrement apprécié du Seigneur; car Il en est lui-même l'objet.

Ne comprendrons-nous pas aussi la valeur du culte? S'il en est ainsi, nous aurons à cœur de le réaliser.

Mais pour accomplir ce service, il nous faut, non seulement être nés de nouveau, mais encore réaliser d'une façon effective nos privilèges en Christ par le Saint Esprit, dont le croyant est scellé (Philippiens 3: 3).

A cet effet, remarquons ce que l'Éternel recommandait à l'Israélite dans ce chapitre 26^e du Deutéronome: «Et quand *tu seras entré* dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage, et que tu le *posséderas*, et y *habiteras*, alors tu prendras des prémices de tous les fruits de la terre, que tu tireras de ton pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, et tu les mettras dans une corbeille» (versets 1, 2). Il importe donc pour nous, chrétiens, d'être établis dans la position que Dieu, dans sa grâce, nous a octroyée et de jouir des bénédictions qui s'y rattachent.

L'introduction d'Israël dans le pays de la promesse, correspond, pour le chrétien, à la réalisation de ses privilèges en Christ, exposés dans l'épître aux Ephésiens. Cette épître commence d'une façon remarquable. Avant de faire mention des bénédictions spirituelles dont les croyants sont bénis en Christ dans les lieux célestes, l'apôtre commence par bénir Celui duquel elles émanent: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ...» (Ephésiens 1: 3). La louange s'élève à Dieu, l'auteur de ces richesses, d'une façon immédiate. Tel doit être l'effet produit en nous par la jouissance des bénédictions divines.

Il en est précisément ainsi dans le cas d'Eliézer, lorsqu'il alla chercher une épouse pour Isaac. Cet homme pieux, voyant que l'Éternel, en qui il s'est confié, a fait prospérer son voyage, éprouve

sur-le-champ le besoin de lui rendre grâces, avant de jouir de la bénédiction qui lui a été accordée (Genèse 24: 26, 27, 52).

Dans de telles conditions, la bénédiction n'a pas pour effet d'aliéner de Dieu celui qui en est l'objet; au contraire, il en jouira en communion avec Lui, et en reconnaissant qu'il la doit uniquement à sa grâce.

Nous aurons l'occasion d'observer cela au cours de nos réflexions sur Deutéronome 26; mais tout d'abord, remarquons les recommandations qui sont faites à l'Israélite. Son attention devait se porter sur les trois points suivants, afin de réaliser la pensée de Dieu à son égard.

Le premier concernait *l'offrande* elle-même: «Tu prendras des prémices de tous les fruits de la terre que tu tireras de ton pays que l'Eternel ton Dieu, te donne, et tu les mettras dans une corbeille» (verset 2).

Le second a trait *au lieu* où elle devait être offerte: «Et tu iras au lieu que l'Eternel, ton Dieu, aura choisi pour y faire habiter son nom» (verset 2).

Le troisième concerne *la manière* de la présenter: «Et tu viendras vers le sacrificateur qu'il y aura en ces jours-là, et tu lui diras: Je déclare aujourd'hui à l'Eternel, ton Dieu, que je suis arrivé dans le pays que l'Eternel a juré à nos pères de nous donner. Et le sacrificateur prendra la corbeille de ta main, et la posera devant l'autel de l'Eternel, ton Dieu» (verset 3).

Examinons un peu ce qui est relatif à ces trois choses.

En présentant au sacrificateur la corbeille des prémices, l'Israélite rendait en quelque sorte témoignage à la fidélité de l'Eternel qui avait introduit son peuple dans le pays promis; mais la corbeille garnie était le gage évident de la bénédiction accordée dans le pays même. Au surplus, ne parle-t-elle pas aussi de la diligence de l'adorateur? En effet, et quelle leçon importante pour nous chrétiens, quant à l'activité qu'il nous convient de déployer en vue du culte que nous avons à rendre à notre Dieu et Père! Nous le voyons, l'adorateur ne venait pas à vide devant son Dieu. Et cette déclaration réclame aussi notre attention: «On ne paraîtra pas devant l'Eternel à vide» (Deutéronome 16: 16; Exode 23: 15; 34: 20). L'Eternel lui avait donné amplement de quoi offrir; et nous-mêmes, bénis si richement et des bénédictions les plus excellentes, ne sommes-nous pas à même de répondre à ce que le Seigneur est digne de recevoir? N'est-il pas vrai qu'il y a beaucoup de négligence de notre part dans la recherche et la jouissance des bénédictions célestes qui nous ont été accordées et dont la Parole nous entretient? Et dans ce cas, comment serions-nous capables d'offrir ce que le Seigneur est digne de recevoir: ce «fruit des lèvres qui bénissent son Nom», si dans la semaine nous négligeons le trésor mis à notre disposition?

C'est par le moyen de la Parole que le Seigneur nous communique ses grâces; aussi est-il de toute importance d'y donner notre attention. Non seulement nous la lirons avec suite dans nos familles; mais nous nous y intéresserons dans les rassemblements où elle est l'objet de méditations ou d'entretiens fraternels. Faisant comme Marie aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, nous pourrons ainsi croître dans sa connaissance et dans la jouissance de son amour.

Nous profiterons aussi avec soin de tant d'écrits destinés à nous faire aimer les choses de Dieu et à nous les rendre précieuses. En négligeant la Parole et les moyens mis à notre disposition pour la comprendre et en jouir, nous finirions par nous alanguir et nous appauvrir au point d'être incapables d'aucun service dans la maison de Dieu; et comment serions-nous à même d'offrir à notre Dieu et Père le sacrifice de la louange, en commun, le premier jour de la semaine?

N'est-ce pas à notre peu de zèle et de cœur pour le Seigneur, qu'il faut attribuer notre faiblesse et la langueur que nous éprouvons parfois dans nos réunions de culte?

Dans ces conditions, nous frustrons le Seigneur de ce qui lui revient, sans parler du tort que nous nous faisons à nous-mêmes et, comme témoins, à ceux qui nous entourent. Retenons-le, avant de se mettre en route avec sa corbeille, l'Israélite était tenu de la garnir avec soin; car il ne devait pas se présenter à vide devant son Dieu. Quel enseignement important pour nous!

La seconde chose qu'il devait faire, c'était d'aller au lieu que l'Eternel avait choisi pour y faire habiter son nom. C'était là, et pas ailleurs. Pour un Israélite, Jérusalem était la ville privilégiée, le seul lieu sur la terre où le peuple se rassemblât en vue des fêtes de l'Eternel. Et, aujourd'hui, pour les rachetés de Christ, n'y a-t-il pas aussi un centre unique de rassemblement sur la surface du monde entier? Effectivement, et nous ne sommes pas laissés à la merci de nos lumières pour le découvrir; la Parole même nous le fait connaître, avec précision, dans ce passage: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20).

Les rassemblements chrétiens ne font pas défaut; mais le Seigneur a-t-il promis sa présence à tous, indistinctement? — Absolument pas. Ceux qui sont réunis en son Nom jouissent de cette faveur.

Jeune croyant, ignores-tu ce que c'est que d'être réuni de cette manière? Ouvre l'évangile de Jean, au chapitre 20, et lis du verset 19 au 23; tu en apprendras quelque chose. Entre sa résurrection et son ascension, le Seigneur donnait à connaître à ses rachetés — dans diverses manifestations — ce qu'il serait pour nous, individuellement et collectivement, durant le temps de son absence.

La parole du Seigneur, annoncée par Marie de Magdala, l'intérêt pour sa Personne, les avait rassemblés le soir du premier jour de la semaine; et Lui-même les honore de sa sainte présence. Quelle bénédiction pour eux! — «Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur» (Jean 20: 20).

Et maintenant qu'il est personnellement assis sur le trône du Père, n'est-il pas aussi spirituellement présent au milieu de ceux qui sont réunis en son nom, ne fussent-ils que deux ou trois? Au bénéfice de cette précieuse promesse du Seigneur, puissions-nous en éprouver la bienheureuse réalité, étant ainsi du nombre de ceux auxquels il peut dire: «Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom». Il leur dit aussi: «Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne» (Apocalypse 3: 8, 11). Tu seras amené à comprendre, jeune chrétien, que là est aussi ta place, si tu te laisses enseigner — comme les disciples — par le Seigneur et par sa Parole.

Une troisième chose était recommandée à l'Israélite. Il devait aller au sacrificateur avec sa corbeille de prémices. Ce détail est aussi de toute importance à retenir pour nous-mêmes. Celui qui condescend à être au milieu de ses rachetés réunis en son nom est — nous l'avons dit — personnellement assis sur le trône du Père. Là il est notre souverain sacrificateur; celui qui, par son intercession, maintient nos relations avec Dieu, établies par son sacrifice. *En lui* nous avons été rendus agréables, et *par lui* nous nous approchons comme adorateurs; et, grâce à lui, nos sacrifices spirituels — si imparfaits à tous égards — peuvent être agréés de Celui qui est lumière et dont la sainteté est infinie et parfaite.

Nous avons à cet égard des enseignements précieux et des plus encourageants dans ce passage relatif au souverain sacrificateur sous la loi, qui a été aussi écrit pour notre instruction:

«Et tu feras une lame d'or pur, et tu graveras sur elle, en gravure de cachet: Sainteté à l'Eternel; et tu la poseras sur un cordon de bleu, et elle sera sur la tiare; elle sera sur le devant de la tiare: et elle sera sur le front d'Aaron; et Aaron portera l'iniquité des choses saintes que les fils d'Israël auront sanctifiées, dans tous les dons de leurs choses saintes; et elle sera sur son front continuellement, pour être agréée pour eux devant l'Eternel» (Exode 28: 36-38).

N'y a-t-il pas aussi chez notre souverain sacrificateur dans la gloire ce que représente la lame d'or où sont écrits les mots: «Sainteté à l'Eternel»? Ainsi nos offrandes, tout imparfaites qu'elles soient, parviennent à Dieu dans l'excellence de sa personne, et selon les exigences de la sainteté divine.

Dans l'accomplissement de ce service, Dieu est glorifié; il l'a dit lui-même: «Celui qui sacrifie la louange me glorifie» (Psaumes 50: 23). Au surplus, ce n'est pas seulement dans les courts moments où nous sommes réunis, le premier jour de la semaine, que ce privilège nous est accordé; mais nous sommes invités à le réaliser journellement, selon cette déclaration du saint Livre: «Offrons donc, *par lui*, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Hébreux 13: 15).

Dans ce qui précède, nous avons vu ce que l'Israélite devait faire sur l'ordre de l'Eternel; dans ce qui suit, nous trouvons ce qu'il *devait dire*, une fois en présence du sacrificateur.

Ce que l'Israélite devait rappeler est de nature à faire ressortir la grâce dont le peuple était l'objet de la part de l'Eternel. Il faisait mention:

1. De l'ancien état du peuple: «Et tu prendras la parole, et tu diras devant l'Eternel, ton Dieu: Mon père était un Araméen qui périssait, et il descendit en Egypte avec peu de gens, et il y séjourna, et y devint une nation grande, forte, et nombreuse. Et les Egyptiens nous maltraitèrent, et nous humilièrent, et nous imposèrent un dur service; et nous criâmes à l'Eternel, le Dieu de nos pères, et l'Eternel entendit notre cri, et vit notre humiliation, et notre labeur, et notre oppression» (versets 5-7).
2. De la délivrance dont il fut l'objet de la part de l'Eternel: «Et l'Eternel nous fit sortir d'Egypte à main forte, et à bras étendu, et avec une grande terreur, et avec des signes et des prodiges» (verset 8).

3. De la portion qui lui fut accordée, selon la promesse de l'Eternel: «Et il nous a fait entrer dans ce lieu-ci, et nous a donné ce pays, pays ruisselant de lait et de miel» (verset 9).

Pour notre instruction, arrêtons-nous encore sur chacune de ces choses.

La première est de toute importance à retenir, et bien souvent — à notre détriment — nous sommes portés à la perdre de vue. Nous l'avons vu, l'Israélite devait se souvenir de son origine précaire et misérable. Le patriarche Jacob était sur le point de périr par la famine, et ses descendants en Egypte étaient des plus malheureux sous le joug pesant du Pharaon. Cela n'est-il pas de nature à nous faire penser à la condition dans laquelle le péché nous avait plongés et où nous gisions autrefois, sans pouvoir nous délivrer? C'est dans l'épître aux Ephésiens, où sont exposés les grands privilèges que nous possédons en Christ, qu'il est fait mention, d'une façon toute particulière, de l'ancien état *individuel* et *collectif* dans lequel se trouvaient autrefois les croyants auxquels l'épître est adressée, et nous-mêmes aussi (voir chapitre 2). Écoutons ces paroles: «Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air..» (Ephésiens 2: 1, 2). Cela n'est-il pas propre à faire ressortir la grâce dont nous avons été les objets, et à nous maintenir dans une sainte humilité? (chapitre 2: 5). Il est ainsi de toute importance que nos cœurs soient pénétrés de ces sentiments, au souvenir de notre ancienne condition, lorsque nous sommes réunis pour rendre culte.

Ensuite, l'Israélite devait faire mention de l'intervention de l'Eternel en faveur de son peuple. Quelle délivrance merveilleuse que celle qui fut accordée à Israël en Egypte! Mais celle dont nous sommes les objets, comme croyants, est plus merveilleuse encore; en elle a brillé dans tout son éclat la grâce de Dieu envers les rachetés. En Christ, «nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce» (Ephésiens 1: 7). Oh! qu'il est précieux — et de toute importance pour nos âmes — lorsque nous sommes réunis pour rendre culte, d'arrêter nos pensées sur Christ, notre bien-aimé Sauveur, se donnant en rançon pour nous, et que le mémorial de la Cène qu'il nous a laissé pour le temps de son absence, est destiné à nous rappeler. C'est à sa mort sur la croix que nous devons tout; par elle, Dieu a été glorifié, et ses conseils de grâce envers nous peuvent avoir leur libre et entier accomplissement. Ce souvenir est humiliant pour nous, à la pensée que ce sont nos péchés qui ont été la cause de ses souffrances; mais la grâce de Dieu s'y révèle dans sa grandeur. Pour nous épargner, nous coupables, il n'a pas épargné son Fils unique et bien-aimé; mais il l'a livré pour nous (Romains 8: 32). Il a souffert, lui, le juste, pour nous, des injustes, afin de nous amener à Dieu (1 Pierre 3: 18). Nous nous en souviendrons éternellement avec amour et adoration; et ce sera la note dominante du cantique des rachetés dans la gloire; mais ici-bas, dans notre état de faiblesse, n'en est-il pas déjà ainsi?

L'Israélite était tenu de rappeler une troisième chose, destinée à faire ressortir la grande bonté de l'Eternel à son égard.

Jamais, mieux que dans le culte, il ne nous convient d'avoir conscience des bénédictions si variées et si riches, dont il a plu à notre Dieu et Père de nous combler en Christ, et d'en jouir par le Saint Esprit. Elles sont énumérées dans cette épître aux Ephésiens, dont nous avons déjà fait mention. Voici ce que nous lisons au chapitre 1: 3-6: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur

Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ; selon qu'il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé». Ne sont-ce pas des richesses inappréciables, figurées par le lait et le miel de Canaan?

Combien tout cela est de nature à faire ressortir la gloire de sa grâce et à en pénétrer nos coeurs d'une façon particulière! Et si l'Israélite devait *se réjouir* de tout le bien que l'Eternel, son Dieu, lui avait donné (versets 10, 11), à plus forte raison les rachetés de Christ n'ont-ils pas lieu de le faire, comme l'Israélite, en *se prosternant*, avec une sainte révérence? Israël connaissait l'Eternel comme son Dieu, un Dieu fidèle à ses promesses. Et le nom de Père, sous lequel Dieu s'est révélé à nous maintenant, ne nous donne-t-il pas à connaître sa grâce d'une façon pleine et entière?

Quel tableau admirable du culte nous avons dans ce chapitre, et des éléments qui le composent; et encore ce tableau n'est-il pas achevé. Considérons encore brièvement ce qui suit.

Si l'adorateur jouit de la grâce et de la communion avec Dieu, l'esprit de grâce se manifeste aussitôt envers les autres. Le Lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve, en Israël, en étaient les objets. Pour nous, maintenant, ce sont les serviteurs du Seigneur, ceux qui font partie de la famille de Dieu, et en particulier ceux qui sont privés de leurs appuis naturels, et le monde qui nous entoure. Nous l'apprenons par un passage du Nouveau Testament: outre le sacrifice de la louange que nous sommes invités à offrir journallement à Dieu par Christ, il y a encore des sacrifices d'un autre genre à accomplir en faveur de ceux dont nous sommes environnés. Il est écrit: «Mais n'oublions pas la bienfaisance, et de faire part de nos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices» (Hébreux 13: 16).

En venant rendre culte le premier jour de la semaine, nous avons soin de déposer, à un moment convenu, notre obole en vue de la collecte; mais — ce passage nous le dit — ces sacrifices ne se limitent pas à cela: c'est une chose que nous avons le privilège de pratiquer, selon que l'occasion nous en est fournie. Cela exige certainement de la fidélité et du dévouement de notre part, une vraie consécration au Seigneur. Aussi la déclaration de l'Israélite est-elle de nature à nous enseigner d'une façon particulière: «J'ai emporté de ma maison les choses saintes, et je les ai aussi données au Lévite, et à l'étranger, à l'orphelin, et à la veuve, selon tout ton commandement que tu m'as commandé; je n'ai transgressé aucun de tes commandements, ni ne les ai oubliés. Je n'ai pas mangé de ces choses dans mon affliction, et je n'en ai rien emporté quand j'étais impur, et n'en ai point donné pour un mort; j'ai écouté la voix de l'Eternel, mon Dieu: j'ai fait selon tout ce que tu m'as commandé» (versets 13, 14).

Ne sentirons-nous pas aussi le besoin de répondre, par notre bienveillance et notre libéralité envers les autres, à la grâce surabondante qui repose sur nous de la part du Dieu de toute grâce? Quel privilège nous possédons de prendre part à l'oeuvre du Seigneur dans ce monde, non

seulement par nos prières, mais aussi par nos dons; et de pouvoir témoigner, par notre sympathie et selon nos moyens, un réel intérêt à ceux qui sont privés des avantages dont nous jouissons. Des besoins seront comblés, des actions de grâces s'élèveront à Dieu de coeurs reconnaissants, mais aussi le Seigneur sera glorifié par le dévouement de ses rachetés. Il verra en eux des administrateurs fidèles, faisant valoir pour lui ce qu'il leur a confié.

Encore une remarque en terminant: Il manquerait certainement quelque chose à une réunion de culte, si nous n'éprouvions pas le besoin, avant de la clore, de nous souvenir devant le Seigneur, de ses serviteurs, des âmes étrangères à sa connaissance auxquelles l'Evangile est annoncé, de nos frères et soeurs, et en particulier de ceux qui sont dans l'épreuve de quelque manière que ce soit; il doit être doux pour nous de rappeler tout cela devant Celui qui se plaît à bénir ses bien-aimés dans ces moments qu'il nous accorde de passer ensemble sous son regard.

Le service relatif aux besoins d'autrui prendra fin, mais la louange et l'adoration se perpétueront aux siècles des siècles à la gloire de notre Dieu et Père, et du Seigneur Jésus Christ, son Fils bien-aimé.

L'exercice des dons et l'intercession dans leurs rapports avec le culte (Rossier H.)

Rossier H. – ME 1917 page 28

Réponse à deux questions

Réponse à la 1^{ère} question

Le Nouveau Testament ne parle qu'une seule fois d'un discours prononcé quand les frères étaient assemblés pour rompre le pain (Actes des Apôtres 20). Ce discours n'avait pas de rapport avec le Culte, mais l'apôtre profitait du jour et des heures du rassemblement pour faire entendre à *tous* les choses qu'il avait à leur dire. Il semblerait même que Paul avait saisi l'occasion de cette réunion générale pour retarder son départ (versets 6, 7. Voyez aussi 21: 4; 28: 14). Les termes employés au verset 11 ne nous donnent pas une certitude absolue que la fraction du pain ait eu lieu après ou avant le discours (*), mais nous voyons, en tout cas, que ces deux actes, le discours et la fraction du pain, ne furent pas liés l'un à l'autre. La prédication avait lieu à *l'occasion* du Culte, mais non *pendant* le Culte. Si une occasion pareille se présentait à nous, nous serions autorisés par la Parole à faire ce que fit l'apôtre.

(*) Plusieurs concluent de ces termes que Paul se servit du pain qui restait de la Cène pour faire un repas sommaire.

A part cette occasion, nous ne trouvons aucun passage où la prédication soit associée à la fraction du pain et au Culte, mais nous trouvons, au contraire, que l'exercice des dons est une partie inséparable de la *réunion d'assemblée pour l'édification* (1 Corinthiens 14). Dans le Culte, l'exclusion des dons proprement dits se conçoit aisément; les adorateurs parlent à Dieu par les

hymnes, les prières et les actions de grâces; dans la réunion d'édification, les dons parlent à l'Assemblée de la part de Dieu.

Ceux qui rendent Culte sont devant Dieu pour l'adorer en Esprit et en vérité; la Cène, symbole d'un Christ mort, est le centre du Culte ici-bas, comme l'Agneau immolé est, dans sa personne, et restera éternellement, le centre du Culte dans le ciel. «La coupe de bénédiction» signifie que *nous bénissons par elle* (quoique nous la bénissions aussi); elle est, pour ainsi dire, un Cantique d'adoration, le parfum de l'amour de Christ offert à Dieu. Tel est le culte idéal, si j'ose m'exprimer ainsi; tel, du moins, il se réalisera dans le ciel. Je ne doute pas que, lorsqu'il est compris et goûté autour de la table du Seigneur, l'assemblée, y trouvant une joie accomplie, ne s'estimera pas privée d'une bénédiction, si un ministère spécial ne s'exerce pas au milieu d'elle. Quand le Culte est à cette hauteur, l'exercice d'un ministère pendant le Culte pourrait en troubler le jet ascendant en lui substituant un courant inverse, quelque précieux et béni que ce dernier soit à sa place.

Est-ce à dire qu'aucun ministère ne doit s'exercer dans l'Assemblée pendant le Culte? Bien loin de nous une telle pensée!

En premier lieu l'Ecriture, la Parole elle-même, y garde *toujours* sa place. Présentée par l'Esprit, souvent dès le début du Culte, elle fournit une note dominante, reprise, du commencement à la fin, par les frères qui prennent une part active à l'adoration. Ou bien encore, la Parole vient confirmer et appuyer ce que l'Esprit a exprimé dans les actions de grâces. Je suis convaincu que, si la lecture de tel ou tel passage de l'Ecriture, qui détermine le caractère du Culte ou entre dans son courant, venait à manquer, ce serait une perte considérable pour l'Assemblée. N'oublions pas toutefois que même la simple lecture d'un passage de la Parole est soumise à la direction de l'Esprit; si elle ne l'était pas, elle pourrait entraver fâcheusement le cours de l'adoration.

Mais il est nécessaire d'établir que nous rencontrons, hélas, *trop souvent* des cas où le ministère de tel ou tel frère *doit* s'exercer dans une réunion autour de la table du Seigneur. Ces cas sont ceux où l'Assemblée n'est pas à *la hauteur du Culte*. Tel relâchement spirituel, tel mal caché ou non jugé, telle marche mondaine individuelle ou collective, contristent le Saint Esprit qui n'est plus libre de s'exprimer sans entraves au milieu de circonstances pareilles. L'Assemblée reste froide et languissante, des silences pénibles s'établissent, l'on s'attend les uns aux autres. La contrainte règne à la place de l'élan heureux de coeurs unis dans une même pensée et dans une commune joie. Bien plus, la chair s'en prévaut souvent (de quoi ne se prévaut-elle pas?) pour chercher à remédier au mal par une action intempestive qui, dans bien des cas, revêtira la forme d'un discours. Ainsi le Culte se trouve profondément altéré.

C'est dans les cas, si fréquents, où l'Assemblée est impuissante à réaliser le Culte qu'une action selon l'Esprit de Dieu a lieu pour relever le niveau moral en présentant Christ comme l'objet qui peut délivrer les âmes de leur apathie ou de leur préoccupation d'elles-mêmes. Par ses instruments, quels qu'ils soient, non pas toujours les plus doués, mais les plus pieux, l'Esprit Saint exhorte les frères à se réveiller et à se relever d'entre les morts, afin que le Christ resplendisse

sur eux, et provoque, s'il y a lieu, une humiliation salutaire en atteignant la conscience de celui ou de ceux dont l'état moral est la cause de cette faiblesse.

Mais nous trouvons encore une autre participation d'un ministère quelconque dans le Culte. Une pensée exprimée dans les prières, les chants, les actions de grâces, peut devenir le point de départ de développements suggérés par l'Esprit de Dieu à tel ou tel frère, développements qui donnent eux-mêmes lieu à de nouvelles actions de grâces et, de cette manière, le Culte, bien loin d'être entravé, est soutenu par l'activité des divers services ou ministères dans l'Assemblée.

Ceux que le Seigneur appelle à ces fonctions ont besoin de beaucoup de vigilance, de spiritualité et de communion avec le Seigneur. Un frère qui vient au Culte avec l'intention d'y présenter un sujet particulier, quelque édifiant qu'il puisse être en soi, ne fait que troubler l'action du Saint Esprit dont la direction lui est encore inconnue. Qu'il y vienne, s'attendant à cette direction, et renonçant à ce que ses propres pensées lui suggèrent. S'il en est ainsi, on n'observera pas dans ses méditations la tournure d'un discours préparé d'avance. Sous ce rapport, l'action des frères dans l'assemblée de Culte est souvent très défectueuse par leur manque de spiritualité pour discerner l'état de l'Assemblée, ou par l'absence d'une dépendance réelle du Saint Esprit en présentant des sujets étrangers à la direction que l'Esprit *seul* a droit d'imprimer au Culte, direction qui peut revêtir chaque premier jour de la semaine un caractère différent: tantôt l'amour du Père, tantôt l'amour du Fils, tantôt la jouissance de la présence de Dieu dans la lumière, tantôt le Fils de l'homme à la droite du Père, tantôt les merveilles de sa marche ici-bas, tantôt la profondeur de ses souffrances, tantôt les résultats glorieux de sa résurrection, tantôt l'espérance de son prochain retour, tantôt l'amour qui s'abaisse, tantôt la victoire qui s'élève en emmenant la captivité captive... Mais qu'ajouterais-je encore? Comment passer en revue ce qui est innombrable? La coupe n'est-elle pas pleine de bénédictions, de louanges inépuisables?

Tel est le Culte. Irions-nous le troubler par l'exercice des dons? Jamais je n'ai été plus profondément humilié dans ma vie, que le jour où j'entendis un frère exprimer dans le Culte la pensée que «la table du Seigneur est le lieu où les dons se font valoir!» Non, la table du Seigneur n'est pas ce lieu-là et nulle action dans le Culte ne devrait jamais sortir des conditions, très importantes du reste, que nous avons faiblement cherché à caractériser.

Réponse à la 2^{ème} question

La réponse à la seconde question, au sujet de *l'intercession dans le Culte*, est très simple. Jamais l'intercession ne devrait être ni absente, ni bannie du Culte. Les saints glorifiés dans le ciel, ces anciens qui rendent Culte autour de l'Agneau immolé, en un temps futur caractérisé par les «âmes sous l'autel» et les saints persécutés ici-bas, se présentent non seulement avec des harpes, mais avec des «coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des saints». Telle est de même aujourd'hui la vraie intercession en faveur des saints dans le Culte. Mais l'intercession, quoique présentant ici et en bien des cas un objet restreint, n'a de fait point de limites, ou plutôt ne s'arrête qu'aux bornes de la terre. «J'exhorte avant toutes choses», dit l'apôtre, «à ce qu'on fasse des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces pour tous les

hommes, — pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés». Et plus loin: «Je veux donc que les hommes prient *en tout lieu*» (1 Timothée 1: 1, 2, 8). Il n'y a donc *aucune limite de personnes, ni de lieu* pour l'intercession; elle peut être présentée aussi bien dans le cabinet qu'en public, aussi bien dans les réunions d'Assemblée que dans le Culte autour de la table du Seigneur.

Il est cependant une restriction, à coup sûr profondément humiliante, apportée à l'intercession, et qui provient de nous-mêmes. Si l'état de l'assemblée est mauvais, s'il comporte un mal non jugé, elle ne pourra pas plus intercéder qu'elle ne peut adorer. *La coupe d'or est inséparable de la harpe*; elles s'associent ou s'excluent mutuellement, et il n'en est pas autrement pour l'individu. L'intercession suppose la communion. Quand cette dernière est interrompue par le péché, nous avons besoin d'intercession *pour nous-mêmes*, et c'est le rôle de notre Avocat. Alors notre rôle à nous est uniquement de «confesser nos péchés à Celui qui est fidèle et juste pour nous les pardonner et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9; 2: 1). Ensuite, la communion étant retrouvée, notre intercession peut avoir de nouveau libre cours. Abraham intercède quand il est sur la montagne, en communion avec l'Eternel; il n'intercède pas quand il est descendu en Egypte; même chez Abimélec (Genèse 20), il n'intercède, comme prophète, qu'après avoir été profondément humilié au sujet de sa conduite (verset 17).

Ce qu'est le culte et ce qu'il exprime (J.N. Darby)

J.N. Darby – ME 1925 page 181

Ces pages sont tirées d'une ancienne et importante brochure intitulée : *Le Culte selon la Parole*, par J.N.D. 3^e édition. Nous ne saurions assez en recommander la lecture aux chers enfants de Dieu. (Réf.)

Les deux grands éléments du Culte des chrétiens rendu en commun, sont la présence du Saint Esprit et la commémoration du sacrifice de Christ célébrée dans la Cène.

Dans le Culte, les affections qui se rattachent à chacune de nos relations avec Dieu, trouvent leur application.

Sa Majesté y est adorée; les grâces de sa Providence même sont reconnues; Celui qui est Esprit est adoré en Esprit et en vérité.

Nous présentons à Dieu notre Père, Père de notre Seigneur Jésus Christ, l'expression des saintes affections qu'il a produites en nous, Lui qui nous a cherchés lorsque nous étions loin de Lui, et nous a placés près de Lui, comme ses chers enfants, dans l'Esprit d'adoption, nous associant, merveilleuse grâce! à son Fils bien-aimé.

Nous adorons le Dieu sauveur, placés en sa présence sans tache, sa sainteté et sa justice parfaite étant pour nous le sujet d'une joie qui ne passe pas, car nous sommes dans la lumière, par l'oeuvre parfaite du Christ, comme lui-même est dans la lumière.

C'est le Saint Esprit lui-même qui nous révèle ces choses célestes, de même que la gloire à venir, et qui agit en nous pour produire les sentiments et les affections en harmonie avec une telle grâce, et de telles relations avec Dieu. C'est lui qui est le trait d'union liant nos coeurs à ces

choses. Mais il les lie en nous faisant sentir que nous sommes enfants de la même famille et membres du même corps, nous unissant dans le Culte par des affections mutuelles, et par des sentiments communs envers Celui qui est l'objet de notre commune adoration.

Enfin, le Culte a lieu en rapport avec le plus doux souvenir de l'amour de Christ, soit que nous regardions à l'efficace de son oeuvre à la croix, soit que nous nous rappelions sa tendre affection pour nous. Il veut que nous nous souvenions de Lui. Douce et précieuse pensée pour le coeur! Oh! qu'un tel Culte devrait être précieux pour nos âmes et solennel en même temps! De quelle manière ne devrions-nous pas vivre pour être en état de le rendre; avec quelle ardeur ne devrions-nous pas rechercher la présence et l'action du Saint Esprit pour pouvoir le rendre convenablement!

Cependant notre Culte devrait être très simple, car de vraies affections sont toujours simples; sérieux en même temps, car de tels intérêts rendent sérieux. La Majesté et la grandeur de l'amour de Celui que nous adorons donnent de la solennité à tout acte par lequel nous nous approchons de Lui. Avec quelles profondes affections et quelle reconnaissance nous pensons aussi au Sauveur dans un pareil moment, où nous pouvons par lui nous tenir en la présence de Dieu, loin de tout mal, dans l'avant-goût de notre bonheur éternel, et où nous nous rappelons tout son amour pour nous.

Ces deux grands sujets dont le Culte chrétien s'occupe, savoir: l'amour de Dieu, notre Père, et celui du Seigneur dans son oeuvre, et comme Chef de l'église qui est son corps, font varier un peu le caractère du Culte, selon l'état de ceux qui le rendent. Il y aura des moments où Jésus sera plus présent à leurs pensées; d'autres, où le Père remplira davantage leur esprit. Le Saint Esprit seul peut diriger en ceci; mais, comme les sentiments doivent être vrais, leur direction dépendra de l'état des personnes qui composent l'assemblée. Rien ne doit être forcé en de pareilles choses.

Celui qui est l'organe du Culte, disons-le ici, n'a pas à exprimer ce qui lui est propre et personnel; il est appelé à présenter ce qui est vraiment le mouvement des coeurs par le Saint Esprit dans l'assemblée. Ceci nous fait sentir notre entière dépendance du Consolateur, pour servir Dieu en vérité tous ensemble. Rien de plus simple cependant et de plus évident que cette vérité, que, dans le Culte rendu en commun, les sentiments ressentis par tous sont ceux qui doivent être exprimés.

Une autre remarque que nous pouvons faire ici, c'est que le Culte se ressentira à un haut degré de tout ce qui contriste le Saint Esprit. Tout interdit, ne fût-ce que chez un seul membre de l'assemblée, se fera ressentir (au moins s'il a de la spiritualité), car nous sommes là comme un seul corps. Il est de toute importance que la délicatesse spirituelle se maintienne, et qu'on ne prenne pas son parti d'un état où, dans le Culte, la présence de Dieu serait peu sentie, l'action du Saint Esprit peu connue. S'il y a une vraie spiritualité, si le Saint Esprit remplit l'assemblée de sa présence, tout mal quelconque sera bientôt découvert. Car Dieu est un Dieu jaloux et un Dieu fidèle. Un seul Acan a été découvert au commencement de l'histoire d'Israël; un seul mensonge d'Ananias au commencement de l'histoire de l'Eglise. Hélas! que de choses se sont passées plus tard en Israël, que de choses se sont accomplies dans l'Eglise, sans que personne ait eu même le sentiment qu'il y avait du mal!

Que Dieu nous rende humbles, vigilants, vrais, et nous fasse souvenir que son Esprit demeure toujours avec nous, afin que nous soyons capables, par l'action de cet Esprit en nous, de lui offrir un Culte spirituel, beau et puissant témoignage rendu à l'oeuvre de Christ, nous plaçant dans la présence de Dieu, irréprensibles et pleins de joie, pour lui présenter les adorations de coeurs qui trouvent dans sa présence la source de leur bonheur, témoignent devant les anges du ciel de son amour parfait, et présentent à Dieu lui-même la preuve la plus acceptable de l'efficacité de cette oeuvre, qui lui rend possible le plein et parfait exercice de son amour, dans lequel il trouve ses délices.

Le culte chrétien (Kelly W.)

Kelly W. - Jean 4 v.23, 24

ME 1927 page 189

Il est impossible de comprendre la nature du Culte si l'on ne tient pas compte de la relation entre l'adorateur et Dieu et de la position dans laquelle il est placé, soit sous la responsabilité, soit sur le pied de la grâce divine. Il fut en effet un temps où Dieu avait une nation d'adorateurs, un peuple placé sur le pied de sa propre responsabilité envers Lui. Telle était la position d'Israël reconnue dans son histoire. La conclusion que l'Écriture en a tiré, est que sur ce terrain il n'y avait et ne pouvait y avoir que ruine absolue. L'homme lui-même reconnaissait que ce terrain était juste puisque c'était lui-même qui l'avait choisi (Exode 19: 4-8). Israël ne fit en cela que ce que tout autre peuple sur la terre aurait fait dans les mêmes circonstances — ce que la masse des hommes fait encore aujourd'hui, car ils n'ont pas appris quelle est la conclusion véritable de toute l'histoire de l'homme.

La plus grande partie du monde civilisé — au moins dans nos contrées — cherche à se trouver en rapport avec Dieu essentiellement sur le même terrain qu'Israël: c'est-à-dire ce sont des hommes possédant la Parole de Dieu et essayant comme ils disent, de conformer leur conduite à la loi divine, tout en regardant au Sauveur avec quelque espoir que, s'ils sont sincères, ils seront à même de gagner le ciel et d'être sauvés. Tel est le principe simple et évident — personne ne peut le nier — de la chrétienté. On le rencontre sous sa forme la plus crue dans le catholicisme romain, mais aussi en substance dans les pays protestants; il n'est pas limité à une classe, à une confession ou à un système politique particuliers. Je considère ce fait comme la position universelle prise par l'homme, soit qu'il ait entendu l'Évangile, soit qu'il mette sa confiance dans la Parole de Dieu. Dieu plaça ce principe devant Israël, mais dans le but d'amener l'homme à éviter de prendre jamais une position semblable. Le principal objet de l'Ancien Testament était de montrer que, sur le pied de leur responsabilité, les Israélites étaient pourvus de tous les secours possibles pour être une nation d'adorateurs. Or le résultat de cette épreuve fut le rejet du Fils de Dieu et la ruine absolument irrémédiable du peuple pour l'éternité, mais aussi pour ce monde. Ils tombèrent sous le châtement de Dieu jusqu'à ce que, renonçant au simple châtement, Il les supprimât comme peuple et les dispersât parmi les nations. Et en réalité,

toute cette ruine ne fut pas autre chose que le résultat de l'effort que fit ce peuple pour mettre en valeur sa propre justice, ses mérites ou son obéissance. Il n'y a pas lieu de supposer qu'ils ne regardaient pas à Dieu ou qu'ils ne priaient pas; il n'est pas dit qu'ils ne mêlaient pas des formes ou des apparences de dépendance de Dieu à l'expression de leur piété. Mais de fait toutes ces formes n'étaient et ne sont qu'un voile qui sert à cacher notre état réel à nos propres yeux. C'est ainsi que l'homme couvre ses fautes qui éclatent continuellement aux yeux de Dieu et au sujet desquelles il faut enfin qu'Il exerce le jugement, à moins, ce qu'Il ne fera jamais, d'abandonner Son propre caractère.

Dans le chapitre 4 de Jean, le Seigneur répond à la question d'une pauvre Samaritaine qui n'avait en réalité pas de réputation à perdre et qui, encouragée par Sa grâce, s'aventure à Le questionner sur le Culte. Elle peut penser être inconnue, mais Jésus connaît parfaitement son histoire, et lui montre qu'Il la connaît. Néanmoins dans la plénitude de Sa bonté divine Il ne cache pas, même à une telle femme, ce que toute âme devrait assurément savoir et ce qu'il convient spécialement au chrétien de connaître, c'est-à-dire quelle est la volonté du Seigneur au sujet du Culte.

Je dois du reste faire remarquer qu'il n'est pas un seul ordre de vérités auquel les sentiments et les propres pensées de l'homme soient plus attachés; aucun où il désire moins connaître la volonté de Dieu; aucun où il soit plus prompt à s'irriter s'il rencontre de la discussion; aucun où il soit plus sensible à l'opposition des autres; aucun où il adopte davantage des idées et une marche traditionnelles, que celui-là. Il aime à rendre culte comme son père, son grand-père, ses ancêtres avant lui, l'ont fait, et, s'il peut remonter encore plus haut, il n'en est que plus fier. Il aime à considérer la longue succession de personnes qui ont rendu culte comme lui. Bref, il n'a pas même la pensée de s'enquérir sérieusement auprès du Seigneur de la volonté de Dieu à ce sujet. Or Jésus est le seul dont nous puissions apprendre parfaitement la pensée et la volonté de Dieu. Il a prévu cela et ne nous a pas laissés en proie au doute; Il a répondu à la demande que la Samaritaine lui a faite en choisissant le cas d'une personne aussi simple que possible et en lui donnant une réponse qui concerne assurément toute âme réellement sérieuse. On pourrait à peine dire que la Samaritaine fût depuis longtemps sérieusement exercée, mais le Seigneur ne la laisse pas avant qu'elle le soit. Nous apprenons ici une chose très importante; il ne s'agit pas seulement du contraste entre le Culte qui allait être introduit et le culte traditionnel suivi jusqu'alors, mais aussi de ce qui pour chaque individu doit en être le fondement et la puissance.

On trouve un ordre dans les chapitres 3 et 4 de cet évangile et il ne faut pas les prendre isolément. La vérité du chapitre 4 suppose celle du chapitre 3 connue. Ce dernier n'introduit pas le sujet du Culte, mais établit ce qui, comme préparation, en est inséparable. La grande vérité du chapitre 3 est la nécessité d'être né de nouveau et le fait que la nouvelle naissance ne peut être séparée de la croix de Jésus Christ. Si je suis né de nouveau c'est par la foi dans le Fils de l'homme qui fut élevé sur la croix — dans le Fils de Dieu donné par Lui, — dans l'amour de Dieu pour le monde — «afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». Cette vérité en soi ne fait pas de l'homme un adorateur, mais elle est l'admirable fondement du Culte, le seul fondement qui lui convienne. Mais nous avons besoin de puissance aussi bien que d'une

nouvelle nature pour rendre Culte selon les exigences de la sainteté de Dieu et selon l'amour qui veut nous rendre parfaitement heureux dans l'adoration: car le Culte n'est pas simplement une froide obligation dont on s'efforce de s'acquitter envers le Seigneur, mais une pleine effusion de joie s'épanchant devant Lui.

Remarquez que je n'exclus point du Culte l'idée du devoir, car il n'y a pas, que je sache, une seule chose dans le Culte qui découle de nous-mêmes, sauf ce qui, étant produit par la grâce de Dieu, devient aussi un devoir pour nous. De fait, si nous considérons le Culte sous ces deux points de vue, celui de la grâce et celui du devoir, nous trouverons dans ce chapitre 4 de Jean que l'un et l'autre nous sont révélés comme envisagés par Dieu: «*Le Père en cherche de tels qui l'adorent*» et «*Il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité*».

Le Seigneur montre donc à cette femme que, si cela suffisait aux désirs de l'homme, il ne suffisait pas à Dieu que nous fussions tout juste capables d'entrer dans son royaume (3: 3). Il voulait désormais remplir notre cœur de joie divine. La puissance de l'Esprit Saint nous associe avec son amour en Christ; je parle ainsi parce qu'on pourrait considérer la puissance de l'Esprit de Dieu d'une manière simplement extérieure. Un homme peut posséder cette puissance ainsi, en manifester l'énergie, et néanmoins après tout être perdu. Je conviens que c'est une chose que beaucoup ne comprennent pas, mais Hébreux 6 est parfaitement clair là-dessus. Nous voyons des personnes qui ont goûté la bonne Parole de Dieu, et les miracles du siècle à venir, qui sont devenues participantes de l'Esprit Saint, et qui cependant sont perdues. Il faut se rappeler que de tels apostats n'ont jamais été nés de Dieu. Il n'y a pas dans le Nouveau Testament de fait ou d'enseignement selon lequel quelqu'un qui est né de Dieu puisse périr; seulement nous ne sommes pas toujours juges de ceux qui sont nés de Dieu et de ceux qui ne le sont pas, car nous pouvons être trompés. Il y en a qui en apparence commencent bien, marchent avec zèle. et se détournent ensuite. Nous pouvons en voir d'autres doués de grande puissance, faisant des miracles, ou déployant d'autres effets de la présence de l'Esprit de Dieu (et ce sont eux qui sont placés ici devant nous) et dont néanmoins la chute est irréparable. Mais ici, dans Jean 4, il n'est pas parlé de l'œuvre extérieure de l'Esprit comme en Hébreux 6, mais de Sa puissance associée avec une nouvelle vie, la vie divine que possède chaque croyant et qui agit en lui. Ceci rend tout de suite le sujet très clair.

Le cas supposé en Hébreux 6 ne touche pas au culte chrétien comme le chapitre 4 de Jean qui est notre sujet, mis en contraste avec les formes religieuses des Juifs ou des Samaritains. La religion samaritaine n'était au fond que la rivalité jalouse de populations qui n'avaient aucune part dans les promesses de Dieu. Mais la vérité solennelle que le Seigneur révèle désormais à chacun est que le Culte chrétien suppose la suppression et la fin du culte juif. Le peuple juif, témoin de Dieu pendant des siècles, a perdu son témoignage public et a été chassé hors de son seul pays d'origine. Il a perdu le lieu consacré où se trouvait le sanctuaire de Dieu — où le Dieu qui se cachait dans l'obscurité profonde fut annoncé une fois au monde et dont le Souverain Sacrificateur ne s'approchait qu'en tremblant avec le sacrifice et l'encens. Or maintenant tout est changé et seuls les vrais adorateurs sont censés posséder non seulement une nouvelle vie qui les rende capables de partager les pensées de Dieu et Ses sentiments, vie qui est nécessairement la

part de ceux qui sont nés de Dieu; mais cette vie possède en outre une nouvelle puissance divine par laquelle ils sont rendus capables d'adorer Dieu. C'est là le sujet principal de ce chapitre 4^e de Jean.

Je ne parle pas d'une chose qui nous soit étrangère. Si nous aimons le Seigneur Jésus, si nous nous sommes tournés vers Lui dans l'amertume de notre âme, si nous connaissons l'angoisse d'être convaincus de péché aux yeux de Dieu, si la proclamation de Sa grâce a touché notre âme et l'a gagnée pour Lui, bref, si nous croyons au Seigneur Jésus, nous sommes des enfants de Dieu. Alors ne craignons pas ceux qui trouvent présomptueux de prendre la place d'adorateurs. Si nous ne croyons pas en Lui, *c'est*, en effet, de la présomption, mais si nous croyons, c'est de la vraie humilité. Nous devons cela à Jésus. Nous trahissons notre Sauveur si nous mettons en question ce qu'*Il* a fait pour nous. C'est une marque de fidélité envers Lui de faire connaître à tous les grandes choses qu'*Il* a faites pour nous. Et, comme conséquence de l'oeuvre accomplie par le Seigneur Jésus pour notre salut, nous revêtons le caractère *d'adorateurs*. Nous ne sommes plus devant Dieu sur le pied de la nation juive mise à l'épreuve pour garder par ses efforts la loi de Dieu, mais nous sommes, devenus par grâce des enfants de Dieu. Le premier culte était jadis celui d'Israël. Mais le culte chrétien est fondé sur le fait capital que la croix de Christ a mis fin à toutes les épreuves de la créature sur le terrain de sa propre responsabilité et que Dieu a introduit une chose entièrement nouvelle où l'homme n'est plus mis à l'épreuve, mais où Dieu devient le Dieu Sauveur et où l'homme croyant est placé dans une nouvelle relation avec Lui — qu'il soit tiré de l'ancien peuple de Dieu ou de toute autre nation, car le fait capital n'est pas ce qu'il peut avoir été, mais ce que la grâce a désormais fait de lui. Il s'agit de donner Christ à ceux qui n'ont nulle autre part devant Dieu que leurs péchés et qui ont été amenés à les confesser.

Je vous accorde que sans la confession des péchés, sans le fait de justifier ainsi Dieu à l'égard de nous-mêmes, il n'y a aucune oeuvre divine dans notre âme. Mais alors si vous confessez le nom du Seigneur vous n'avez aucun droit de choisir votre place: Dieu l'a entièrement déterminée comme Sa grâce l'a entièrement donnée. Il donne à ceux qui reçoivent Jésus, à Ses propres enfants, cette position d'hommes lavés de leurs péchés après avoir eu leur vraie nature jugée devant Lui et en ayant fini avec elle. Cette vérité très consolante, lorsqu'elle a été révélée à leurs âmes, les rend d'autant plus libres de Le connaître mieux et d'adorer Celui qui les a tant aimés. C'est pourquoi en principe chaque chrétien est devenu un adorateur.

Constatons néanmoins le triste fait qu'il y a, en réalité, très peu de chrétiens qui saisissent ce que c'est que le christianisme. En effet, la dernière vérité que les hommes semblent capables d'apprendre est la plus importante de toutes celles qui les concernent eux-mêmes. Ce n'est pas qu'ils n'aient pas certaines notions du christianisme, mais d'intelligence claire et simple de la nouvelle position dans laquelle Christ les a introduits est en général ce que les croyants possèdent le moins.

Supposons que vous visitiez les chrétiens appartenant aux diverses dénominations de ce pays-ci, trouverez-vous dans leurs hymnes de louange, dans leurs cantiques spirituels, la proclamation qu'ils ont une parfaite communion avec Dieu, un repos parfait dans le Seigneur, la jouissance de sa présence par l'Esprit de Dieu, l'attente de Son retour pour les ravir à Lui? Est-ce

là le langage uniforme des chrétiens que vous rencontrez? Je ne crois calomnier aucune congrégation, aucune secte, ni forme de culte comme on les appelle, si je dis que rencontrer de tels principes est tout à fait l'exception et non la règle. La raison en est manifeste. Même les chrétiens sont effrayés de paraître mépriser l'Ancien Testament et la position d'Israël sous la loi. Par conséquent, la plus grande partie d'entre eux — et je ne parle d'aucune dénomination particulière, que vous alliez en France, en Angleterre ou en n'importe quel autre pays — rend culte de la même manière qu'Israël, sans doute avec de grandes différences. Il ne serait pas juste de dire que leur langage ou leurs formes soient exactement les mêmes; mais la question que je pose est celle-ci: y a-t-il simplement chez ce corps d'adorateurs la sainte et heureuse réalisation de la proximité de Dieu, une paix sans nuage, un ciel sans tache, une conscience sans souillure ni crainte? Celui qui répondrait affirmativement devrait avoir une expérience très différente de la mienne, car pour moi le contraire est vrai. Pour la plus grande partie d'entre eux, les prières de vrais enfants de Dieu — et plus ils sont vrais, plus vous pourrez vous en convaincre — dénotent l'anxiété d'hommes pieux dont le sérieux désir est de réveiller les âmes de l'indifférence et des formes par le sentiment de leurs péchés, d'alarmer les hommes du monde par des avertissements, des prières et des supplications et de chercher si possible à les gagner pour Dieu. Est-ce donc cela qui est le culte? Pas le moins du monde. Cela peut être un service d'évangélisation, mais la confusion de choses si complètement différentes, rend d'autant plus nécessaire d'expliquer ce qu'est le culte chrétien, quels sont sa nature et son caractère distinctifs, c'est-à-dire l'expression commune de reconnaissance et d'actions de grâces adressées à Dieu et à l'Agneau avec des cœurs purifiés par la foi, des cœurs qui, par la puissance du Saint Esprit, connaissent le Père et le Fils et peuvent s'approcher de Dieu dans une heureuse confiance en Son amour et dans la jouissance de ce qu'Il est et de ce qu'Il est *pour eux*. Prêcher ou prier à la manière de ceux qui cherchent la conversion des âmes n'est pas le culte. Même l'intercession pour les saints ne l'est pas, à moins qu'elle ne prenne le caractère d'actions de grâces et de bénédictions.

Très souvent des prières peuvent se joindre au culte; toutefois la prière dans sa nature essentielle n'est pas l'action de grâces, mais la présentation à Dieu de nos besoins, jointe au désir qu'Il nous secoure et nous réponde dans Sa grâce. Bien plus encore, il me semble qu'il n'y a rien de moins heureux que de mêler l'enseignement ou la prédication avec des prières en leur donnant le nom de culte. Ces chrétiens arrivent à savoir à peine ce qu'est la prière tout en ignorant absolument le culte. Ce qu'ils lui substituent est souvent la répétition de vérités qui sont tout à fait hors de place. Si nous avons affaire à des individus, leur répéter des vérités pourrait être à sa place; mais si nous pensons parler à Dieu, nous convient-il de l'enseigner Lui? Je n'ai pas besoin de dire comment ceux qui qualifient cet acte-là de culte oublient la présence véritable de Celui auquel ils parlent. Ils pensent à telle ou telle personne. Je veux croire à la sincérité de leur amour et de leurs vœux, mais alors même leur sincérité ne peut jamais couvrir ni excuser un pareil manque de réalité. Ils ne sont nullement sur le terrain du culte chrétien, et c'est là une faute essentielle lorsque le culte est l'objet de la réunion. Je répète donc qu'exprimer à Dieu nos besoins, chose excellente à sa place, n'est pas le culte. De même la «confession des péchés» n'est pas le culte. J'accorde absolument que ceux qui ne confessent pas leurs péchés jour après jour, ne sont pas capables de rendre culte lorsqu'ils se réunissent; s'ils sont consciencieux, le fait de

n'avoir pas confessé leurs péchés à la maison ou d'avoir manqué de vigilance dans le jugement journalier d'eux-mêmes, les conduit à changer le culte en confession de péchés parce que leur conscience n'est pas délivrée de ceux-ci. Ainsi au lieu de nous approcher de Dieu avec joie et d'élever ensemble nos coeurs en adoration devant Lui — au lieu de Lui dire ce que nous découvrons en Lui et combien Il est digne que nous L'aimions — nous ne sommes occupés que de nos manquements journaliers et de notre indignité; et nous passons le temps consacré au culte à nous occuper de nous-mêmes au lieu de nous adresser à Dieu dans la puissance du Saint Esprit pour louer Sa grâce et les richesses insondables de Christ.

Chacun sait qu'il est impossible qu'une âme soit née de Dieu sans qu'elle éprouve le besoin de la prière. Crier à Dieu est toujours nécessaire mais, comme nous l'avons dit, notre sujet est le culte, non la prière. De même pour produire le sentiment du besoin et quelque mesure de confiance en Dieu, il faut qu'il y ait une *conversion*, le Saint Esprit se servant de la Parole pour vivifier l'âme; comme nous le savons, cela est produit habituellement par la prédication de l'Evangile.

Mais si la prière n'est pas le culte, la prédication l'est encore moins et le mélange de ces choses tend à les obscurcir toutes et à détruire en partie la connaissance du vrai culte pour les enfants de Dieu. De là vient que vous trouverez deux partis parmi ceux qui portent le nom de Christ: les simples formalistes qui souvent ont raison à un certain degré et vous diront que ce dont les chrétiens ont le plus besoin, c'est du culte chrétien. C'est pourquoi ils blâment ceux qui s'attachent surtout aux sermons, soit pour réveiller les inconvertis, soit pour instruire les croyants. En effet, mais il ne serait pas de faible importance, avant de commencer le culte, d'être sûrs que nous sommes au milieu de chrétiens.

C'est exactement ce qui conduit une autre classe de gens sur un terrain diamétralement opposé. Ils regardent autour d'eux, ils connaissent plus ou moins le caractère, la vie, l'état moral de la plupart de ceux qui composent la congrégation, et ayant le sentiment très juste que ceux-ci ne sont en général pas nés de Dieu, mais dans un état d'éloignement naturel et de ténèbres devant Lui, ils saisissent avec empressement l'occasion (quoique sous le nom de culte) soit pour fulminer avec la loi contre les pécheurs, soit pour prêcher l'Evangile et gagner les âmes à Dieu. Cela, nous l'avons dit, est parfait à sa place; mais c'est une profonde erreur de l'appeler le culte. N'est-ce pas le tableau de ce qu'on rencontre des deux côtés?

Nous rencontrerons toujours des dangers et des difficultés à moins que nous ne regardions simplement à Christ et que nous nous contentions de suivre sa Parole. Tout devient clair lorsque nous regardons à Lui. L'Ecriture montre que l'Evangile est nécessaire pour apporter Dieu lui-même à l'âme, et plus exactement, pour amener l'âme à Dieu.

Si quelqu'un a trouvé le Seigneur, s'est soumis à la justice de Dieu, et possède le Saint Esprit habitant en lui, il devient un adorateur (comme l'aveugle-né en Jean 9: «Je crois Seigneur! Et il lui rendit hommage»). Mais, bien qu'en principe chaque enfant de Dieu ait la liberté de Lui rendre culte, de fait il y en a beaucoup qui ne sont pas capables de s'élever aussitôt à l'adoration. La raison en est qu'ils ne sont pas dans l'état pratique nécessaire pour jouir du Seigneur. Ils ne sont pas complètement à l'aise en Sa présence, ils seraient effrayés de mourir, ils espèrent aller au

ciel, mais ne possèdent ni le bonheur, ni l'assurance. Bien plus encore, ils pensent qu'il est dangereux d'avoir cette assurance; ils ont été enseignés ainsi par ceux qui sont censés le savoir, et ils les croient religieusement. La grâce de Dieu et le trône de jugement sont pour eux un sujet d'effroi. Si, renversant les choses, ils étaient effrayés de se confier en eux-mêmes, ils auraient raison. S'ils craignaient de s'appuyer sur le fondement habituel de leurs propres mérites, de leur fidélité ou de leur obéissance, ce serait parfait. Mais après avoir regardé à Jésus et à Son grand salut, après avoir entendu la manière dont Dieu parle du Sauveur et dont le Saint Esprit exalte la perfection de la rédemption, se permettre une seule question sur ce sujet n'est pas autre chose que de l'incrédulité devant Dieu.

Supposons maintenant que tout cela a été jugé et que l'âme a reçu en toute simplicité le message de la grâce de Dieu qui apporte le salut. Dans ce cas l'on est devenu capable d'adorer. Désormais l'âme est à l'aise, en liberté et en paix, et prend plaisir à s'approcher de Dieu, non pas seule toutefois, mais en communion avec d'autres. La grâce produit dans l'âme, de nouveaux instincts d'obéissance et la pensée ne lui vient pas d'établir un culte suivant ses propres plans; il lui faut encore écouter le Seigneur qui ne parle pas simplement d'une âme seule, s'approchant ici et là, pour adorer, mais des «vrais adorateurs» et de «ceux qui adorent en Esprit et en Vérité». Le culte chrétien ne suppose pas plus l'isolement que la propre volonté. Sans doute il y a de la liberté dans le culte, mais seulement pour plaire à Dieu; ce n'est pas un culte rendu par l'un d'une manière, par l'autre d'une autre. Celui qui seul révèle le Père, qui seul est avec Lui l'objet de notre culte (comme nous le voyons ailleurs) nous dit comment nous devons adorer. Et si nos coeurs, connaissant le seul vrai Dieu, et Jésus Christ qu'Il a envoyé, désirent réellement L'adorer, sûrement nous voudrions le faire selon Sa volonté. Si nous ne rendons pas culte à Dieu dans un esprit d'obéissance nous perdons nos peines et notre culte devient une source de déshonneur pour Lui, sans parler de la perte que nous faisons nous-mêmes.

Il est manifeste que, si dans l'Ancien Testament il est beaucoup parlé du culte d'Israël, dans le Nouveau Testament nous trouvons le culte des croyants. Le jour de la Pentecôte, après la croix, lorsque les croyants reçurent le don du Saint Esprit, ils ne furent pas laissés où ils étaient; ils commencèrent dès lors à former une compagnie qui est appelée «les leurs» (Actes des Apôtres 4: 23). Que signifie ce mot? Sans aucun doute la compagnie de ceux qui confessaient comme eux le nom du Seigneur Jésus.

Cela ne signifie pas que des incrédules ne puissent pas se glisser au milieu d'eux, mais que personne n'était reçu qui ne fût pas supposé croire en Lui. Je suis d'accord qu'il ne convient pas à un chrétien d'être soupçonneux; mais c'est le devoir de la foi, c'est même l'amour selon la Parole de Dieu et autant que nous pouvons le discerner, de préserver l'assemblée portant le nom de Jésus de ceux qui ne sont pas à Lui — de mettre ces derniers en garde qu'ils ne prennent pas une place à laquelle rien ne peut s'adapter qu'une vie par la puissance de l'Esprit. Quelle misère, qu'il s'agisse de tromper les autres ou de se tromper soi-même, que l'on puisse professer la vie éternelle sur la terre et être après tout condamné à l'enfer! Je ne vois ni souci de l'honneur de Christ, ni amour pour le pécheur dans une telle indifférence, que quelques-uns appellent la

charité et qui n'est en réalité que la répugnance à porter pour l'amour du Seigneur un aveu pénible à la chair et qui blesse et scandalise le monde.

Mais comment reconnaître la nature divine chez les autres? Le seul vrai principe pour un chrétien est l'obéissance. Nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ. Cela constitue la vraie respiration de la nouvelle nature. Cela fut manifesté en perfection dans la personne de Christ et Dieu nous appelle maintenant à marcher comme Il a marché. Je ne nie pas du tout qu'il y ait une distance incommensurable entre la marche de Christ est la nôtre; mais il est certain que nous sommes engagés à marcher dans la même direction. Lui peut nous devancer et Il le fait, mais nous sommes engagés à suivre le même chemin, à contempler le même but, à marcher selon la mesure de nos forces à Sa suite. C'est ce que contient l'expression: être sanctifiés pour l'obéissance de Christ. Dieu nous a donné d'en voir la perfection en Christ, mais Il nous a placés dans le même chemin. Il dit Lui-même: «Suis-moi». Nous devons le faire aussi en ce qui concerne cet objet élevé entre tous: le Culte.

La nouvelle nature a deux et n'a que deux sphères pour s'exercer, l'une en haut et l'autre en bas. Elle se répand en louange et en adoration envers Dieu comme elle se déploie en bonté active envers l'homme. Je parle naturellement de ceux qui sont membres du même corps et seulement de ceux qui possèdent la vie de Christ et le Saint Esprit. Outre leur amour pour toute l'humanité, et plus spécialement pour leurs frères, il n'y a rien qui doive plus que cela caractériser les chrétiens. L'amour qui était en Christ doit être reproduit dans le chrétien. Ce dernier a la même vie et cette vie s'exerce dans ses affections divines par l'Esprit de Dieu. Mais alors, la plus haute sphère où se déploie cet amour n'est pas ici-bas, mais en haut. De là vient que, quelque précieux que puisse être le ministère, même dans sa partie la plus élevée, à savoir: enseigner à l'Assemblée la grâce de Christ et la vérité de Dieu, ou bien annoncer au monde l'évangile de Christ (et ce sont là les différentes parties d'un ministère chrétien) quelque précieux que tout cela puisse être, rien n'égale le culte. Dans le premier cas vous regarder à l'homme ou aux saints; dans le second cas vous êtes devant Dieu, et autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant le culte chrétien est au-dessus du ministère chrétien.

Le culte chrétien est le terrain de la communion des enfants de Dieu. Dieu voulait leur donner la meilleure place, et le véritable objet du ministère chrétien est de sortir les âmes de ce monde méchant, par la grâce de Dieu et par la vérité qui leur est communiquée et de les placer dans la sainte liberté et la joie de la communion avec Dieu. Il est évident par conséquent que le ministère chrétien ne s'arrête pas, pour ainsi dire, à l'entrée de l'édifice entre le peuple de Dieu et son Dieu et Père. Le ministère indique la porte, plus que cela, il introduit dans la maison; mais lorsque la porte est atteinte, le ministre se perd dans la foule de ceux qui entrent. S'il agit autrement, il cesse d'être un ministre chrétien et fait simplement partie d'un clergé qui est un ministère pour la chair et pour le monde; ministère qui a pour conséquence sinon pour but d'exagérer et d'exalter le moi. Or ce résultat n'est jamais Christ.

Voici donc ce que le Seigneur nous présente — Dieu tel que Christ le connaît. Dieu se manifestant de deux manières. En premier lieu comme Père; non pas Dieu comme tel dans sa majesté abstraite, ni l'Eternel qui gouverne les peuples et reste ainsi caché dans les nuées et

derrière un voile, de manière à ne pouvoir être intimement connu, mais seulement approché de loin et dans l'obscurité. Il en a été ainsi au temps du judaïsme, mais un changement était proche ainsi que Jésus l'annonce à la Samaritaine. Le christianisme est l'ineffable amour de Dieu descendant en Christ pour chercher des adorateurs qui deviennent par grâce Ses enfants, non seulement venant les sortir de leur misère, mais les appeler aussitôt à Lui, comme à un Père. Car il n'est pas question ici d'une ascension graduelle, d'une sorte de purification progressive, soit sur la terre, soit dans le ciel, soit dans quelque invisible séjour des morts. Le christianisme est si précieux parce qu'il vient du ciel et rencontre les âmes sur la terre, les mettant en relation avec le ciel, pendant qu'elles sont encore ici-bas. C'est là le christianisme et tout ce qui supprime cette vérité ne l'est pas. Privé de ses privilèges, il peut contenir quelques éléments de vérité. Les âmes qui connaissent Christ et qui L'aiment en possèdent toujours quelque mesure. On rencontre des chrétiens qui prêchent beaucoup de choses mauvaises avec une très petite mesure de l'Évangile; et pourtant cela ne nous réjouit-il pas qu'ils prêchent Christ et que Dieu se serve d'eux, même s'il y a de tristes lacunes dans leur service. Quelle bonté de Sa part qu'Il ne limite pas ses bénédictions à ceux qui prêchent la plénitude de Christ, que Sa grâce accompagne toutes sortes de prédications et de prédicateurs, même ceux qui sont le plus mêlés avec le monde! On rencontre néanmoins chez eux quelque chose de Christ, aussi Dieu peut s'en servir et le fait. En sommes-nous jaloux? N'êtes-vous pas heureux que Dieu sauve des âmes dans l'église catholique ou n'importe ailleurs?

Ce n'est pas que nous estimions bien que des personnes se joignent indifféremment aux diverses réunions religieuses. Je pense, au contraire, que si l'on connaît et possède la vérité on doit lui être fidèle. Ne craignez jamais de donner une approbation franche et résolue à ce que vous savez être la vérité. Nous respectons l'homme qui se tient inflexiblement à ce qu'il accepte comme divin; seulement ayez soin en tout premier lieu que ce soit divin — que ce soit la vérité et la volonté de Dieu. Je le répète, celui qui se vante de ne jamais abandonner un principe doit s'assurer qu'il l'a reçu de Dieu; qu'il le possède par enseignement divin. Et qu'est-ce qui témoigne qu'il l'a reçu de Dieu? Lorsqu'un homme possède la vérité, il ne craint pas de la considérer toujours de nouveau. Il ne va pas comme Balaam s'enquérir au sujet de sa propre volonté, quand Dieu lui a donné une réponse simple. Mais je dis qu'un homme qui a la vérité peut supporter d'être passé au crible et examiné, parce qu'il est parfaitement certain que cette vérité révélée de Dieu est l'objet de sa foi. Et cependant il n'est pas capable de répondre aux objections de chacun. Il cherchera à estimer modérément les difficultés des autres, mais, alors même qu'il ne pourrait les résoudre, cela ne diminuerait pas sa conviction de la vérité. Je puis avoir une parfaite certitude que je suis vivant, mais si quelqu'un me demandait d'expliquer comment je sais que je suis vivant, je pourrais avoir quelque difficulté à donner des raisons convenables pour convaincre mon interlocuteur; mais cela n'empêche pas ce fait d'être certain, et moi-même d'en être convaincu. Dans sa conscience celui qui soulève l'objection sait cependant parfaitement bien qu'il dit une folie. Il sait que raisonner à l'encontre de la vérité en accumulant des sophismes, n'a pas de sens. Assurément, mes chers amis, dans les choses de Dieu nous ne pouvons nous permettre un tel esprit: mais nous devons toujours traiter les contradictions à la vérité comme un péché. En même temps si vous avez la certitude de posséder la vérité de Dieu vous pouvez et devez user de

patience envers les autres: et vous agirez sagement en évitant de les attaquer. Cela ne peut qu'exciter l'animosité des autres. Dieu, qui vous a amenés à Lui et a fait de vous un adorateur, en a agi de même envers tous ses enfants en sorte que ce qui est selon Dieu pour un chrétien doit l'être pour tous. Si votre oeil est simple, vous ne craignez pas la lumière de Dieu. Vous prendrez plaisir à consulter la Parole de Dieu pour voir si en cela vous la suivez — si réellement, selon la description que le Seigneur fait d'un vrai adorateur, vous adorez le Père en Esprit et en vérité.

De ces observations il résulte évidemment que le premier trait d'un adorateur est non seulement d'être réellement un enfant de Dieu, mais d'en *avoir conscience*. Celui qui, tout en étant un vrai enfant de Dieu, en doute (et beaucoup sont dans ce cas) ne peut pratiquement adorer Dieu tant qu'il est dans cet état. Ce qu'il lui faut, c'est de comprendre mieux la vérité, ou plutôt de connaître mieux l'Évangile. Il peut être un croyant, mais il est loin d'être au clair; il ne connaît nullement la liberté chrétienne. Supposons que dans cet état il prenne sa place au milieu des adorateurs; il s'associe à des expressions qui sont tout à fait au-dessus de sa propre expérience, qui dépassent sa foi: il serait par conséquent en danger de paraître plus ou moins hypocrite lorsqu'il dit au Seigneur combien il se réjouit en Lui et en Son salut, alors qu'il ne s'en réjouit point; qu'il n'a pas de doutes, alors qu'il en a; qu'il chante avec une grande joie que toutes ses craintes ont pris fin, alors qu'il est plongé dans l'anxiété. Il est évident qu'une telle condition n'est en rien d'accord avec la simplicité et la vérité qui doivent caractériser les chrétiens. Il est dû, selon l'Écriture, à la gloire de Dieu que l'Assemblée de Dieu et le culte de l'Assemblée soient plus brillants que la lumière du soleil; aussi vrais que peut les réaliser la rédemption connue et reçue dans une bonne conscience, et unie à la puissance de l'Esprit de Dieu dans le cœur du croyant. Je dis donc que tant qu'un homme est dans une condition aussi malheureuse, la sagesse lui suggérera de ne pas s'approcher de la table du Seigneur qui est le grand centre du culte chrétien. De même l'amour ne l'appellera pas non plus à participer à ce repas qui est nécessairement l'expression de la paix parfaite, du repos dans le Seigneur Jésus, de la jouissance de Sa grâce, de l'attente de Son retour.

Que faut-il faire pour les âmes qui sont dans un tel état? C'est là que vient l'enseignement chrétien et l'instruction donnée par le Seigneur. Après tout, sans aller plus loin, on la trouve lorsque l'Évangile est annoncé dans sa plénitude. Je ne parle pas ici de vérités plus ou moins cachées, mais de ce que la conscience de chaque chrétien doit reconnaître comme étant la vérité puisque cela est tiré de la Parole de Dieu.

D'où vient alors que beaucoup de chrétiens ne goûtent pas le plein témoignage de la grâce dans la rédemption? C'est qu'ils préfèrent l'obscur crépuscule du judaïsme et la vague incertitude dans laquelle il laisse l'âme. La raison morale en est évidente; lorsque les hommes sont enveloppés de brouillard, ils peuvent céder aux attraits de l'homme naturel et jouir des plaisirs terrestres sans remords. Comprenez-moi bien. Je crois que l'intention de Dieu est que ses enfants soient parfaitement heureux et marchent en liberté. Mais cette liberté est l'affranchissement du péché pour servir le Seigneur. C'est une jouissance toujours croissante pour le cœur de faire la

volonté de Dieu, en s'attachant à Lui, en apprenant à connaître plus parfaitement Sa volonté et en renonçant à soi-même pour glorifier le Seigneur Jésus.

Nous savons que le diable essaye de nous présenter chaque vérité comme un sujet obscur ou comme un effort pénible. Il n'en est pas ainsi: sous la loi régnaient l'obscurité, la condamnation et la mort, mais l'Évangile nous révèle une vie qui jouit de la liberté et de la lumière dans la présence de Dieu. C'est précisément là que les hommes se trompent. Ils ne peuvent concevoir l'obéissance chrétienne que comme l'obéissance à des commandements contraires à nos désirs. Je n'hésite pas à dire que telle n'est jamais l'obéissance d'un chrétien, comme ce ne fut jamais celle, de Christ; et Christ décide toujours de ce qui est la vérité pour un chrétien. Lorsqu'un croyant a reçu Christ, la nouvelle vie qu'il possède trouve son plaisir à faire la volonté de Dieu, et est profondément affligée toutes les fois qu'elle oublie ou agit contrairement à sa Parole.

C'est ici qu'apparaît le rapport de cette nouvelle vie avec le culte. Nous savons, hélas! qu'un chrétien peut glisser dans le mal, et de là par conséquent provient le besoin de se juger soi-même; or si le jugement de soi-même n'a pas lieu, le niveau du culte étant abaissé, ce dernier devient une formalité sans réalité. Si nous vivons par l'Esprit, notre marche doit être en rapport avec cette vérité, sinon nous cesserons bientôt de rendre culte. Ainsi au lieu d'être une assemblée de croyants qui jouissent librement et pleinement de la grâce de Dieu, nous vivons dans les gémissements, les soupirs et les regrets, ce qui peut être nécessaire et juste pour chacun en particulier, quelquefois, même aussi pour toute l'Assemblée, mais cette humiliation est la triste substitution d'un autre service à celui du culte chrétien.

Ayant pour objet de parler du culte, j'insiste sur ce point-ci: tous ceux d'entre vous, enfants de Dieu, qui ne cherchez pas à prendre la place de vrais adorateurs adorant le Père, place qui vous est donnée par la Parole du Seigneur, vous perdez votre temps sur la terre; vous oubliez vos plus doux privilèges. Je ne vous donne aucun conseil, je ne vous dis pas où aller, ni que faire, ni avec qui vous associer, mais seulement ceci: consultez à ce sujet la Parole de Dieu pour vous-mêmes. Si vous en craignez le contact, si vous ne voulez pas suivre ses directions, c'est parce que vous avez mauvaise conscience. Rappelez-vous pourquoi vous êtes mis à part. N'estimez rien autant que la gloire de Christ, ne cherchez aucune autre autorité que celle de la volonté révélée de Dieu.

J'insiste aussi sur ceci, chers amis: si vous mêlez chrétiens et non chrétiens, gens du monde et croyants, il ne peut pas y avoir pour vous de culte chrétien; depuis que le Seigneur en a défini la nature, il n'y a jamais eu ni ne peut y avoir de culte chrétien là où existe un tel mélange. Le résultat pratique n'est pas que les gens du monde seront élevés jusqu'au niveau et à la puissance du culte en Esprit et en vérité, mais que les chrétiens devront descendre jusqu'au niveau des gens du monde. C'est-à-dire que, vous abandonnez tous vos propres privilèges; et pour quoi? et d'après quelle autorité? Il n'y a pas de chose plus terrible que de mettre un tel langage, le langage de la communion chrétienne, sur les lèvres d'hommes éloignés de Dieu. Chez le plus grand nombre, même chez ceux qui sont appelés évangéliques, le culte est pratiquement aussi bien qu'en principe, à peine connu. Ceux qui ont les formes extérieures le maintiennent

nominalement, mais à un niveau terrestre et presque entièrement sans réalité; c'est pour la plus grande partie une sorte de mouvement galvanique inconscient, communiqué parmi les morts; chose fatale pour l'homme et profane aux yeux de Dieu.

En effet, c'est la vie divine et la rédemption qui doivent être à la base du culte; et l'Esprit de Dieu est la puissance qui dirige ce dernier. Il est adressé d'une part à notre Dieu et Père au nom du Seigneur Jésus; il est offert d'autre part sur le principe de l'unité du corps de Christ. Il est essentiellement au-dessus de la mesquinerie des sectes et il faudrait que son vrai caractère meure et disparaisse avant qu'il soit destiné à exprimer des vues particulières. Lorsque Dieu forma Son Assemblée sur la terre, il n'était nullement question de faire un exposé humain de doctrines ou un code de préceptes; il ne doit pas non plus en être ainsi aujourd'hui. L'Assemblée de Dieu est la meilleure école de doctrine, car pratiquement nous y apprenons nous-mêmes et d'autres avec nous, comme nulle part ailleurs; mais c'est l'oeuvre de Dieu que l'on n'apprend pas avant d'être entré dans le sanctuaire. De nos jours les hommes apportent constamment leurs propres idées dans l'Assemblée au lieu de former leurs jugements d'après l'enseignement de l'Esprit de Dieu dans ce lieu de lumière et de vérité. Je maintiens qu'en agissant ainsi, vous ne pourrez jamais avoir raison; et par conséquent, loin d'attacher une valeur quelconque aux prescriptions de ceux qui vous instruisent, je vous supplie de ne penser qu'à Christ, avant de venir chercher pour le culte la communion de ceux qui Lui appartiennent.

Un grand nombre, ne voyant pas cela, s'adonnent à des théories avant de prendre leur place d'adorateurs. Mais c'est en vain. Ils sont toujours en danger de faire fausse route dans les détails les plus importants. Il n'est jamais sage de bâtir des théories indépendantes des faits de l'Écriture; et nul ne peut douter de ce que ces faits enseignent. Soyez certains de ne jamais avoir une vraie *intelligence* tant que vous n'avez pas pris la place d'une vraie *obéissance*. Toute vraie intelligence, quand il s'agit des choses divines, vient de la foi et ne peut être séparée de notre état moral. Le résultat de l'obéissance et le fruit du jugement de soi-même par la Parole de Dieu, c'est qu'on ne s'imagine pas pouvoir juger des choses de Dieu par soi-même. C'est ce que font les gens qui voudraient être intelligents avant de recevoir et de n'être quelque chose que par Jésus Christ. C'est là ce que je crois être le vrai chemin pour nous tous. Le Seigneur commence par humilier les âmes et les élève ensuite; ceux qui s'abaissent ont cette précieuse promesse. Le vrai chemin est Christ; ne venez pas avec des vues et des jugements déjà tout prêts, mais contentez-vous seulement de cette vérité: Dieu en grâce m'a rencontré au milieu de ma folie et de mes péchés, et Il m'a donné Christ. Après l'amour qu'Il m'a montré dans la rédemption, il n'y a rien que je ne désire apprendre d'un tel Dieu, et il n'y a rien que Son amour ne veuille me révéler. Ainsi la grâce nous fait désirer non seulement de recevoir, mais aussi d'être actif pour Son nom.

Disons maintenant un mot sur l'objet du culte. Vous trouverez dans l'Écriture que le Dieu et Père du Seigneur Jésus y a habituellement la première place. Par exemple dans ce chapitre 4 de l'évangile de Jean, Il est Celui que le Seigneur Jésus met en avant. Mais il ne faut pas en conclure que le Fils de Dieu ne soit pas un objet de culte comme le Père. La raison pour laquelle le Fils ne pouvait pas être mis en avant en Jean 4 est manifeste: c'était le Fils lui-même qui parlait et,

comme Il venait pour glorifier le Père, il était naturel et nécessaire qu'Il ne traitât pas de Sa propre gloire. Le Saint Esprit ne parla pas non plus de sa propre gloire lorsqu'il fut envoyé du ciel à la Pentecôte pour glorifier Christ. Prenons le premier chapitre des Actes, après que Christ fut monté au ciel. Les disciples ayant à désigner un apôtre à la place de Judas ont aussitôt recours — non pas au Père, mais au Seigneur. Et lorsque Etienne se met à genoux, au moment de mourir, il demande au *Seigneur*, non au Père, de recevoir son esprit. De même lorsqu'une bénédiction spéciale est demandée dans la Parole pour les saints, que ce soit l'Assemblée ou les individus, elle est toujours demandée à Dieu le Père et au Seigneur Jésus Christ.

Le culte qui ne s'adresse qu'au Père n'est pas complet. Nous voyons dans l'Ecriture que ce ne sont pas seulement les anges qui rendent hommage au Seigneur Jésus, mais que les saints glorifiés louent le Seigneur Dieu et l'Agneau. Nous avons dans l'Apocalypse une révélation approfondie du culte que nous devons rendre lorsque nous sommes ainsi dans la présence de Dieu: les chapitres 4 et 5 l'expliquent clairement en nous décrivant cette scène céleste; le premier de tous à recevoir l'hommage est Dieu comme tel, le Seigneur Dieu Tout Puissant. Le chapitre 4 parle de voies terrestres et de jugements, et le Seigneur Dieu Tout Puissant dont l'univers entier est le domaine, est ainsi adoré. Mais dans le chapitre 5, il y a progrès. Les anciens adressent leur cantique de louange en premier lieu et très spécialement à l'Agneau: «Tu es digne de prendre le livre»; et cela dans la présence même de Dieu le Père. Il est dit ailleurs: «Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage»; mais tous les anciens, tous les rachetés l'adorent aussi; ceux qui ont la connaissance la plus élevée de Sa pensée l'adorent personnellement: «Tu es digne de prendre le livre». C'est assurément l'affirmation la plus complète. Il ne sert à rien de dire que tout ceci est une scène future. Pourquoi nous est-elle révélée maintenant? quel est le but de Dieu en révélant ce qui doit arriver, sinon d'agir maintenant sur nos âmes? Ce n'est pas simplement pour nous informer de quelque chose qui arrivera bientôt, mais pour donner à nos cœurs une communion actuelle de pensée avec Lui et nous peindre ainsi le tableau du culte qui convient aux saints, c'est-à-dire d'un culte pleinement céleste. Je pense et j'ai confiance que tous mes lecteurs comprendront clairement que le culte de l'Agneau, du Seigneur Jésus, de Celui qui pour nous est mort et ressuscité, est aussi conforme à l'Ecriture que le culte du Père.

Pour notre bénédiction actuelle, il est évident que la conscience de posséder le Saint Esprit et l'assurance directe qu'il nous conduit, maintenant que nous connaissons le Père et le Fils, sont d'une importance vitale. Je dirai encore quelques mots sur ce sujet. Comment des chrétiens qui se réunissent, sauront-ils de quelle manière il leur faut rendre culte? Je vous demande ceci: Ne savez-vous pas que le Saint Esprit a été envoyé ici-bas dans le but exprès de diriger les enfants de Dieu? Certainement s'il les conduit dans leur service et leur marche, il ne prend pas un moindre intérêt et une place moins active dans leur culte. De là vient que dans 1 Corinthiens 14, lorsque l'Assemblée des enfants de Dieu se réunit, vous trouvez la bénédiction et la louange aussi bien que la prière. Ce n'est pas seulement l'exercice des dons dans le ministère ou le chant. Les éléments variés du culte sont tous introduits. Car qu'est-ce qui peut être plus précieux que de recevoir la bénédiction et de rendre la louange? C'est pourquoi l'Esprit de Dieu est aussi bien la

puissance pratique dans l'Assemblée que dans les individus. La volonté de l'homme est la misère même. L'Esprit seul peut nous conduire dans le droit chemin. Par conséquent, tandis que le service pour répondre aux besoins a sa place, il y a des temps où l'Esprit dispose nos coeurs au culte. Dieu, comme tel, peut être devant nos yeux. C'est tout à fait juste et vrai, comme cela plus que tout autre objet peut être exactement à propos. En une occasion le Père peut être davantage devant nos coeurs, en un autre moment, l'Agneau, le Seigneur Jésus Christ.

Je ne crois pas que ces choses puissent être le moins du monde établies par l'esprit de l'homme, ni qu'il puisse y avoir des règles quelconques à ce sujet; mais le discernement spirituel entretenu aussi bien que formé par la Parole de Dieu sentira et possédera ce qu'il faut pour le moment convenable. C'est sans doute très difficile; mais l'Assemblée de Dieu n'est pas censée nous décharger de difficultés, mais elle est exercée dans ce qui serait entièrement impossible à la nature humaine. Abandonnez ce principe et vous faites simplement de l'Assemblée un terrain pour l'exercice de la chair et du monde. Vous dégradez et ruinez le culte de Dieu du moment qu'il n'est pas soutenu par la puissance divine qui seule en est capable, et par l'Esprit divin auquel seul nous avons le besoin de nous confier.

Quelle bénédiction pour les croyants s'ils sont réellement fidèles au Seigneur, d'occuper la place où Lui les veut, de travailler selon l'amour de Son coeur, de s'associer à un culte qui ne demande rien d'autre que la présence du Seigneur et la puissance de l'Esprit de Dieu. Il est clair par conséquent qu'un incrédule, ou un croyant non encore affranchi de la loi, apporterait dans un tel culte un élément de trouble et de désordre. Mais alors, s'il y a de la spiritualité dans une assemblée, le mal sera découvert et supprimé en temps voulu, sans qu'il y faille de la hâte. Vous connaissez la patience du Seigneur qui sait comment manifester pour Sa gloire toutes choses au moment convenable. Il ne faut en aucun cas, avons-nous dit, de la hâte; mais toujours l'exercice de la dépendance et la confiance en Dieu: La grâce et l'amour gardent et garderont les coeurs des enfants de Dieu.

Puisse-t-Il nous accorder de tenir ferme, de chercher à Le connaître mieux, et de prendre la place la plus élevée qui puisse appartenir aux chrétiens sur la terre — la place d'adorateurs qui, s'ils se réjouissent de rendre culte au Père qui les a appelés et s'est révélé Lui-même en Christ, *doivent* adorer Dieu, selon les exigences de Sa sainteté, en Esprit et en vérité!

Quelques pensées sur le culte (Darby J.N. & Koechlin M.)

ME 1930 page 300

J.N. Darby

Le vrai Culte n'est que le retour vers Dieu, du coeur rempli du sentiment profond de ce qui lui a été communiqué d'en haut.

C'est l'honneur et l'adoration rendus à Dieu en vertu de ce qu'Il est, et de ce qu'Il est pour ceux qui rendent culte.

C'est là l'occupation du ciel. Beau et précieux privilège pour nous sur la terre, s'il nous est donné d'en jouir!

Tout ce que Dieu est, a été manifesté dans ce qu'il est pour nous et nous pouvons jouir de Lui, comme notre part, selon son amour infini en Christ. Parfaits en Christ, unis à lui, objets du même amour, dans la présence de Dieu, dont l'amour et la sainteté sont manifestés sans voile et sont la joie infinie de nos coeurs, enfants chéris du Père, avec Christ, le premier-né, nous adorons ensemble, selon la force, les affections et l'énergie que nous inspire l'Esprit qui nous a été donné, le Dieu de majesté dont la présence est le soutien, au lieu d'être l'épouvante de nos âmes, le Dieu d'amour qui a voulu nous amener là pour nous rendre parfaitement heureux en Lui, et pour jouir lui-même de notre bonheur parfait, étant plus heureux que nous-mêmes de notre propre bonheur, le Dieu dont cependant nous connaissons l'amour en aimant.

Quelle joie de pouvoir ainsi adorer Dieu! Quelle source de joie que Celui qu'on adore! Combien est grand le bonheur de se trouver en sa présence sans nuage et sans crainte, étant la justice de Dieu en Christ! Quelle joie de pouvoir exprimer sa reconnaissance, de lui rendre des actions de grâces qu'on sait lui être agréables!

La perfection de tout ceci ne sera atteinte que dans le ciel, et le culte chrétien est la réalisation, ici-bas, en faiblesse sans doute, de ce qui fera notre éternel bonheur et notre vie là-haut.

Aussi ce culte, étant rendu par l'Esprit, est rendu dans l'unité de tout le Corps. On peut n'être que deux ou trois; mais celui qui est le centre et le lien de tous ses membres s'y trouve, et son esprit vous lie nécessairement et en amour à tous les autres membres de son corps qui est un.

Les adorations se lient nécessairement à la croix. Le Dieu que nous adorons y a été glorifié; c'est là que nous avons appris ce qu'Il est. Oh! qu'un tel Culte devrait être précieux pour nos âmes et solennel en même temps! De quelle manière ne devrions-nous pas vivre pour être en état de le rendre! Avec quelle ardeur ne devrions-nous pas rechercher la présence du Saint Esprit pour pouvoir le rendre convenablement! Cependant le culte devrait être très simple, car de vraies affections sont toujours simples; sérieux en même temps, car de tels intérêts rendent sérieux. Avec quelles profondes affections et quelle reconnaissance nous pensons aussi au Sauveur dans un pareil moment, où nous pouvons par lui, nous tenir en la présence de Dieu, dans l'avant-goût de notre bonheur éternel, et où nous nous rappelons tout son amour pour nous.

J.N. Darby

M. Koechlin

Quand la Parole nous exhorte à avoir un même sentiment, n'est-ce pas tout particulièrement dans le Culte que cette unité de sentiment doit se manifester? «Etant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose» (Philippiens 2: 2). L'anéantissement du Seigneur Jésus, sa mort, sa gloire. Précieux sont les moments où, dans le rassemblement des saints, un frère peut exprimer à haute voix ce qu'il y a dans le coeur de tous et le faire en parfait accord avec eux. Il n'est point nécessaire qu'il y ait beaucoup de paroles. Il y a aussi des moments où toute bouche

se ferme; les mots manquent pour exprimer ce que le coeur ressent. L'âme recueillie se prosterne en pensant à la grandeur, à la puissance, à l'amour de son Dieu, de son Père, au don inexprimable de son Fils, à la croix; et elle adore dans le silence profond de ce recueillement.

Quel contraste entre un tel silence et celui où l'on attend avec inquiétude qu'un frère ouvre la bouche pour indiquer un cantique ou faire une méditation!

Dans la scène d'adoration qu'il a été donné à l'apôtre de contempler, à travers une porte ouverte dans le ciel, il voit le trône, sa splendeur et celle de Celui qui est assis dessus et ce qui l'entoure; mais lorsque l'Agneau paraît, l'Agneau qui a été immolé, on ne voit plus que Lui, on ne pense qu'à Lui. Les animaux et les anciens tombent sur leurs faces, ils l'entourent, ils l'adorent avec des harpes et avec des coupes d'or pleines de parfums, ils chantent; puis des myriades de myriades et des milliers de milliers d'anges proclament sa dignité et les quatre animaux disent Amen. Il semble que rien ne manque plus à cette scène. Mais les anciens continuent d'adorer, ils se prosternent sur leurs faces. Il n'est plus question de paroles, ni de chant; il est dit simplement qu'ils rendent hommage.

M. Koechlin

Culte - 1 Corinthiens 10 v.16-18 & 11 v.23-27 (Rossier H.)

ME 1932 page 86

Notes recueillies à une méditation

A mesure que nous avançons dans le chemin et que nous approchons du moment où tout sera parfait, la fête qui nous rassemble le premier jour de la semaine et qui va devenir une fête perpétuelle gagne, je n'en doute pas, nos coeurs à tous, et acquiert un prix de plus en plus inestimable, jusqu'au moment où nous en jouirons d'une manière parfaite.

Je me souviens de ma jeunesse, où, pendant bien des années j'ai pris ce repas avec les enfants de Dieu réunis au nom du Seigneur, en considérant cet acte comme un commandement du Seigneur.

Je le voyais comme un devoir, et, pourtant, ce n'est nullement un commandement, c'est une invitation. Je n'éprouvais alors aucune jouissance, et c'est peut-être le cas de plusieurs jeunes âmes... Chers amis, est-ce que nous estimons cette fête comme elle devrait l'être? Comme un mémorial? Le Seigneur a dit: «Faites ceci en mémoire de moi». Voilà la part la plus intime qui est placée devant nous: un *mémorial*. Pourquoi nous asseyons-nous à cette table? Pour faire un repas présidé par le Seigneur Jésus lui-même. C'est une scène d'intimité où il est question de jouissance. Nous y venons pour nous nourrir de ce corps qui a été donné pour nous. Il s'agit

d'entrer dans une connaissance intime avec cet amour qui a porté Christ à se donner Lui-même tout entier sans rien garder pour Lui, ne pensant qu'à nous.

Il y a là une communion intime avec Lui; et encore, il y a là une communion les uns avec les autres. Tous sont conviés avec la même pensée, avec la même jouissance; combien cela est propre à nous remplir de repos et de force! Quand nous avons célébré ce mémorial, nous pouvons continuer la route avec une énergie nouvelle.

Voilà ce qui est avant tout notre bonheur, notre jouissance: nous nourrir de Lui, nous entretenir de cet amour sans limite que nous ne sonderons que dans l'éternité!

Une autre chose — et ma pensée va spécialement aux jeunes — ce repas, que nous faisons chaque premier jour de la semaine, est une proclamation, un témoignage. Il y a deux voix qui retentissent, l'une s'adressant au monde, l'autre montant vers le ciel.

C'est une grande chose que ce témoignage. Vous ne trouvez pas un endroit dans ce monde où il y ait un témoignage rendu dans le silence; le nôtre, chaque premier jour de la semaine, n'a pas besoin de parole qui s'exprime par des mots, mais c'est un témoignage devant le monde.

Chers amis, il faut beaucoup penser à cela. Ce n'est pas la jouissance la plus élevée, sans doute, mais ce témoignage est d'une immense importance pour ce monde. La chose la plus élevée, c'est la voix qui monte vers le ciel, en adoration et en louanges. Je me souviens de la parole d'un cher frère, maintenant auprès du Seigneur: Ne voyez-vous pas, me disait-il, que la Cène est un cantique?

La Cène est l'expression de l'adoration. Nous ne dirions pas un mot que la coupe que nous prenons dans nos mains serait l'adoration elle-même présentée devant Dieu. Plus nous nous occupons de cette fête qui nous est préparée, plus nous voyons des trésors en jaillir pour nos coeurs, et plus nous comprenons ce qu'elle est pour ceux qui la connaissent. Elle se répétera durant toute l'éternité; nous la célébrerons autour de l'Agneau, dans sa grandeur et dans sa perfection.

Le culte en esprit et en vérité - Jean 4 v.1-30 (Rossier H.)

ME 1932 page 174

Notes recueillies à une méditation

Il nous paraît étrange que le Seigneur choisisse cette pauvre femme pécheresse, méprisée, cette femme dont la vie entière parlait contre elle, pour lui révéler les choses les plus élevées que la Bible nous ait jamais fait connaître: le don de Dieu. Le Seigneur sort, pour ainsi dire, cette femme de toutes ses préoccupations terrestres, de son entourage, de son milieu de péché, pour l'introduire, où? Dans le ciel.

Cette femme montre toute son ignorance, tout son endurcissement de coeur quant aux choses de Dieu, et c'est cette pauvre créature, qui comprend à peine ce qu'est le péché, qui est

introduite dans le ciel, dans la présence même de Dieu, avec la faculté de pouvoir comprendre avec intelligence ce que le Seigneur lui révèle. Dieu se manifeste à elle comme le Père, en sorte qu'il n'y a absolument aucune séparation entre cette pauvre femme pécheresse et le Dieu Saint.

Cette créature misérable a la faculté de s'approcher du Dieu Saint, elle est introduite devant Lui comme son enfant. Le Seigneur lui parle du Père, elle peut Le connaître comme tel, et l'adorer, elle, cette pécheresse! elle peut adorer le Dieu Saint en *esprit et en vérité*.

La voilà rendue capable de s'approcher de Dieu, non pas avec un esprit de femme pécheresse, mais avec l'esprit de Dieu, et de le faire avec un caractère parfait, le caractère même du Dieu Souverain.

Tout cela est révélé à cette pauvre, misérable femme. Valons-nous mieux qu'elle? Certes, non! cette femme avait des qualités, elle avait besoin d'affection — il nous est dit qu'elle avait eu quatre maris — donc elle avait besoin de s'attacher à quelqu'un, et elle possédait des qualités beaucoup plus réelles que beaucoup d'entre nous. Et bien, c'est à cette, femme qui ne pouvait s'appuyer sur rien, c'est à nous qui ne pouvons pas non plus nous appuyer sur quoi que ce soit, que ces révélations sont faites.

Nous sommes tout d'un coup retirés de toutes nos préoccupations terrestres. Dieu a soin de nous absolument de tout l'entourage humain, et Il nous transporte en un instant devant Lui, ayant le caractère et la vie que Lui-même possède, avec l'Esprit qui est son Esprit, de sorte que nous pouvons nous adresser à Lui en pleine connaissance: Il m'est révélé dans la Personne de Christ. Nous voyons dans un homme l'ensemble des perfections divines sur lesquelles nous pouvons nous appuyer et nous sommes reçus de Dieu avec une pleine et entière satisfaction. Dieu dit: «je suis absolument satisfait». Il voit en nous des adorateurs qui viennent l'adorer en Esprit et en vérité.

«Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en Vérité... Le Père en cherche de tels qui l'adorent».

Il nous a cherchés comme Il avait cherché la femme Samaritaine. Réalisons-nous cela, réalisons-nous ce que c'est que le culte du premier jour de la semaine où nous sommes appelés à adorer le Père en Esprit et en vérité?

Cette femme, si ignorante, ne connaissait pas le don de Dieu comme nous avons appris à le connaître. Mais, quand elle s'est trouvée placée en face de la perfection divine, elle n'a pas eu la moindre pensée de doute sur la grandeur des bénédictions qui lui étaient offertes. Que fait-elle? elle devient évangéliste. Elle laisse sa cruche, elle abandonne aussitôt ses occupations pour aller annoncer la bonne nouvelle. Elle veut amener d'autres âmes à cette fontaine d'eau vive qui vient de la rafraîchir, elle veut que d'autres apprennent à connaître l'homme parfait qu'elle a devant elle.

Nous avons le privilège de connaître ce don de Dieu. Sortons de nos préoccupations d'ici-bas, sortons de l'entourage de ce monde, ne soyons occupés que d'une seule chose, d'une seule Personne, cette Personne bénie du Seigneur Jésus, afin que par Lui nous soyons rendus capables d'adorer le Père, et de l'adorer comme Il veut que les siens adorent: *en esprit et en vérité*.

Le culte chrétien et la libéralité (Longe E.)

ME 1934 page 205

Le plus précieux des privilèges dont jouissent les enfants de Dieu qui gardent sa Parole en attendant la venue du Seigneur est, sans contredit, celui de se réunir en assemblée pour rendre culte autour de la Table du Seigneur le premier jour de la semaine.

Leurs pensées sont alors concentrées sur la Personne adorable du Seigneur Jésus qui a promis sa présence au milieu de «deux ou trois assemblés en son Nom» (Matthieu 18: 20). Ayant devant leurs yeux le mémorial de Ses souffrances et de Sa mort, leurs coeurs s'exhalent en sacrifices de louanges et envers leur Dieu et Père qui leur a donné un tel Sauveur, sur lequel Il a fait tomber leurs iniquités, et qu'Il «a soumis à la souffrance» (Esaïe 53: 6-10), et envers le Seigneur Jésus lui-même qui s'est livré volontairement en sacrifice pour rendre possible l'accomplissement des pensées du Père à leur égard.

C'est une bénédiction inappréciable pour les fidèles, au milieu de la ruine actuelle de l'église professante, de pouvoir réaliser la présence personnelle du Seigneur dans le rassemblement et d'adorer «le Père en esprit et en vérité» (Jean 4: 23, 24), dans la jouissance de l'amour de leur Dieu et Père, et de celui que le Seigneur Jésus a manifesté dans Son oeuvre.

Le caractère du culte différera selon que la Personne adorable du Seigneur Jésus sera plus présente à leurs coeurs, ou que l'amour du Père remplira davantage leurs esprits. Le Saint Esprit qui en est la puissance peut seul diriger en cela les vrais adorateurs.

Réunis ainsi autour du Seigneur, ils anticipent ensemble le moment où ils se trouveront dans la gloire pour contempler autour du trône l'Agneau qui a été immolé et entonner dans la perfection le cantique nouveau (Apocalypse 5).

Le Seigneur Jésus lui-même désire voir les siens se grouper ainsi autour de Lui. Il les invite d'une manière touchante à répondre au désir de Son coeur en participant au mémorial de Sa mort (1 Corinthiens 11: 23-25). Il a institué ce mémorial «la nuit qu'il fut livré», au moment où Il prenait avec ses disciples le souper de la Pâque qui rappelait l'ancienne délivrance du peuple d'Israël du pays d'Egypte. Il savait que l'Agneau de Pâques qui avait été immolé n'était que la figure du sacrifice de Lui-même, et, dans ce moment suprême, Il dirigea les pensées de ses disciples sur «Sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem» (Luc 9: 31; 22: 14-20).

La cène du Seigneur remplace donc la Pâque pour les saints de l'économie actuelle; aussi nous trouvons dans le Nouveau Testament que les disciples se réunissaient pour rompre le pain «le premier jour de la semaine» (Actes des Apôtres 20: 7) sur le terrain tout nouveau de la résurrection, «en sorte que nous, désormais, nous ne connaissons personne selon la chair... si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création: les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles» (2 Corinthiens 5: 16, 17). C'est comme «ressuscités avec le Christ» (Colossiens 3: 1), que les saints ont encore le privilège aujourd'hui de venir rencontrer le Seigneur autour de Sa table le premier jour de la semaine. Il se trouve alors «au milieu de l'assemblée» pour conduire Lui-même les louanges de ceux qu'«Il n'a pas honte d'appeler frères». C'est ce qu'Il

a exprimé par cette parole: «J'annoncerai ton nom à mes frères; *au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges*» (Hébreux 2: 11, 12; Psaumes 22: 20). C'est. alors qu'ils peuvent réaliser qu'ils sont une famille d'adorateurs, «une sainte sacrificature pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2: 5). Celui qui a dit: «Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai» (Psaumes 81: 10) met Lui-même dans la bouche de ses rachetés les louanges qu'ils ont à offrir à leur Dieu et Père.

Lorsque les rachetés sont ainsi réunis en assemblée, comme membres du corps de Christ, pour rendre culte sous la direction du Saint Esprit, l'occasion peut être offerte à l'exercice d'un don, soit pour produire la louange dans leurs coeurs, soit en vue de l'édification du corps, mais ce n'est pas là le but de cette réunion.

«Le culte est aussi parfait sans l'exercice d'aucun don, et même en soi il l'est davantage. Si la manière dont les dons s'exercent habituellement a pour effet de fausser le caractère de la réunion et de la priver de celui du culte, on y perd toujours. Car, si l'Esprit de Dieu qui agit, trouve bon d'exhorter et d'enseigner à toute occasion les membres du corps, il reste toujours vrai que pouvoir adorer Dieu sans avoir besoin d'être exhorté, est un état plus excellent; on est dans ce cas plus simplement et plus entièrement avec Dieu, en jouissant par grâce de Lui-même».

Ce n'est qu'exceptionnellement et souvent à cause de l'état de l'assemblée qu'il est parfois nécessaire d'adresser quelques exhortations dans la réunion pour le culte. A part ces exceptions, la réunion d'assemblée autour de la table du Seigneur est, avant tout, une réunion d'adoration et envers notre Dieu et Père, et envers le Seigneur Jésus, le Fils éternel du Père.

Sous la loi, c'était une obligation de faire la Pâque à l'Eternel au temps fixé. Nous lisons: «Mais l'homme qui est pur et qui n'est pas en voyage, qui s'abstient de faire la Pâque, *cette âme sera retranchée de ses peuples*; car il n'a pas présenté l'offrande de l'Eternel au temps fixé: *cet homme portera son péché*». Et encore: «Vous prendrez garde à me présenter, au temps fixé, *mon offrande, mon pain, pour mes sacrifices par feu, qui me sont une odeur agréable*» (Nombres 9: 2, 13; 28: 2). Aujourd'hui les croyants ne sont plus sous la loi, mais le Seigneur est-Il moins sensible à l'indifférence des siens qui ne répondent pas au désir de son coeur? Serait-ce un péché moins grand que pour les Israélites que de s'abstenir, sans raison valable, de se réunir avec les saints le premier jour de la semaine autour de la table du Seigneur? «Pécherions-nous parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce?» (Romains 6: 15; comp. Hébreux 10: 25). N'est-ce pas aussi une grande perte pour un racheté lorsqu'il est empêché de participer à la cène? Ne sera-t-il pas amené, en pareil cas, à dire avec le Psalmiste «O Dieu!... mon âme a soif de toi, dans une terre aride et altérée, sans eau, pour voir ta force et ta gloire, comme je t'ai contemplé dans le lieu saint»? Et: «Combien sont aimables tes demeures, ô Eternel des armées! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Eternel... tes autels, ô Eternel des armées!... Car un jour dans tes parvis vaut mieux que mille...» (Psaumes 63: 1, 2; 84: 1-3, 10).

A ce privilège de nous réunir pour rendre culte le premier jour de la semaine, la Parole en lie un autre: celui de faire part de nos biens. Nous lisons, en effet, en Hébreux 13: 15, 16: «Offrons

donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. Mais *n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens*, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices». Ces deux genres d'offrandes: l'offrande de la louange, et l'offrande de nos biens, sont liés ensemble, et «*Dieu prend plaisir à de tels sacrifices*».

Nous trouvons la même chose en Deutéronome 26. L'adorateur, arrivé au bon pays que l'Eternel lui avait donné en héritage, devait venir se prosterner devant Lui avec une corbeille des premiers fruits de ce pays. Il rappelait son origine primitive, et aussi comment l'Eternel l'avait délivré de l'esclavage de l'Egypte. Il venait se réjouir dans la présence de l'Eternel de tout le bien qu'il lui avait fait en l'amenant dans le pays de la promesse. C'est cela que nous trouvons dans les onze premiers versets qui correspondent au verset 15 d'Hébreux 13. Ensuite viennent les versets 12 à 15, qui se lient au verset 16 d'Hébreux 13, et où il était ordonné à l'Israélite d'apporter la dîme de sa récolte. Ces dîmes étaient réparties entre les Lévites et ceux qui en avaient besoin (Deutéronome 14: 28, 29; 26: 12-15; Néhémie 10: 37, 38).

«L'adorateur s'adressait directement à Dieu, en lui rendant le culte qui lui était dû, le fruit d'un coeur heureux dans sa bonté. Ainsi, l'esprit de grâce et d'amour était répandu au dedans de lui. Il jouissait de tout en simplicité et avec allégresse; il en faisait aussi jouir les autres, rendant heureux avec lui les désolés et l'étranger (Deutéronome 26: 11-13). Pur dans ses voies, gardant soigneusement sans profanation la sainteté de Dieu et ce qui lui était consacré, il pouvait invoquer de coeur la bénédiction en faveur de tout le peuple de son Dieu, et demander qu'elle reposât sur l'ensemble des choses, au milieu desquelles l'Eternel l'avait placé. C'était le souvenir du lien existant entre Dieu et son peuple».

La collecte qui se fait au moment du culte correspond donc aux dîmes que l'adorateur Israélite devait apporter à l'Eternel. Sans doute, là, sous le régime de la loi, chacun devait apporter *ses dîmes, la dixième partie de tout son revenu*. Dans l'économie actuelle il n'y a plus de règle établie quant à l'exercice de la libéralité, mais nous trouvons un principe important en 1 Corinthiens 16 verset 2: «Que chaque premier jour de la semaine chacun de vous mette à part chez lui, accumulant selon qu'il aura prospéré». Chacun doit donc être exercé «chaque premier jour de la semaine» au sujet de ce qu'il pourra donner «aux offrandes de Dieu» (comp. 2 Corinthiens 8: 12; Luc 21: 4). Souvenons-nous que l'obéissance aux principes scripturaires est toujours agréable au Seigneur et est le chemin de la bénédiction (Jean 14: 23; 2 Corinthiens 9: 6, 7; comp. Malachie 3: 10).

Lors de la décadence du résidu remonté de la captivité, le service des dîmes avait été négligé et l'Eternel dut adresser des reproches au peuple: «Vous me frustrez... dans les dîmes et dans les offrandes élevées... Apportez toutes les dîmes à la maison du trésor, *afin qu'il y ait de la nourriture dans ma maison*» (Malachie 3: 8-10). Ce passage montre aussi que les dîmes étaient employées pour les besoins du peuple de Dieu. Il en est de même de la collecte liée au culte chrétien: elle doit servir à l'oeuvre du Seigneur et aux besoins des saints.

Outre les dîmes apportées à l'Eternel par l'adorateur Israélite, il y avait aussi en certaines occasions des «offrandes volontaires», mais celles-ci n'étaient pas confondues avec les dîmes et étaient employées à un tout autre usage. Lorsqu'il s'est agi de construire le tabernacle au désert,

L'Eternel fit appel à «tout homme qui avait un esprit libéral» (Exode 35: 5, 21, 22, 29). Plus tard, lors de la construction du temple de Jérusalem, David d'abord, puis tous les chefs, offrirent *volontairement* ce qui était nécessaire pour les matériaux (2 Chroniques 28; 29). Enfin, lorsqu'il fut question de réparer «les brèches de la maison» au temps du roi Joas, il ordonna que «tout l'argent des choses saintes... l'argent de tout homme qui passe par le dénombrement, l'argent des âmes selon l'estimation de chacun, tout argent qu'il monte au coeur de chacun d'apporter dans la maison de l'Eternel, que les sacrificateurs le prennent... et qu'ils réparent les brèches de la maison, partout où il se trouvera des brèches» (2 Rois 12: 4, 5). Selon le commandement du roi, «Jéhoïada, le sacrificateur, prit un coffre et fit un trou dans son couvercle, et le mit à côté de l'autel, à droite quand on entre dans la maison de l'Eternel; et les sacrificateurs qui gardaient le seuil mettaient là tout l'argent qui était apporté à la maison de l'Eternel» (verset 9; comp. 2 Chroniques 24: 8, 9).

Dans ces diverses occasions, comme nous l'avons remarqué, il n'était pas question des dîmes apportées par l'adorateur, mais l'Eternel se souvenait de ceux qui agissaient avec un «esprit libéral» dans les affaires de sa maison. Sa bénédiction reposait sur eux, tandis que le contraire eut lieu lorsque, après le retour de la captivité, les Juifs lambrissaient leurs maisons et négligeaient la maison de l'Eternel qui était dévastée (lire à cet égard Aggée 1: 4-11; 2: 11-19). Aujourd'hui les rachetés du Seigneur forment un peuple *céleste* et les bénédictions répandues sur eux ne sont pas toutes des bénédictions *terrestres*, mais il est toujours vrai que «Dieu aime celui qui donne joyeusement» (2 Corinthiens 9: 7); et le Seigneur Jésus «lui-même a dit: Il est plus heureux de donner que de recevoir» (Actes des Apôtres 20: 35).

Le silence dans les réunions au début du culte (G.F.)

ME 1935 page 57

Nous entendons parfois des plaintes au sujet des longs silences au début du culte dans les assemblées. Ces silences semblent à quelques-uns une perte de temps ou un manque de courage à prendre la parole. Puissent les lignes suivantes servir d'instruction et être en bénédiction aux frères et soeurs que l'impatience fait murmurer.

Les plaintes mentionnées ont leur source dans la fausse interprétation de ce moment de silence. Les regards des plaignants sont dirigés sur les frères et non sur le Seigneur. En conséquence ils jugent à faux et perdent la bénédiction du silence.

Quand nous nous trouvons réunis pour le culte, sous la direction du Saint Esprit, il n'est pas possible d'en savoir le cours à l'avance. La réunion commence lorsque l'on est réuni, qu'il y ait ou non quelque chose de perceptible pour l'oreille. C'est toujours une sérieuse responsabilité pour un frère de rompre le silence par la proposition d'un cantique, une prière ou la lecture d'une portion de la Parole. La première pensée exposée alors sous l'influence de l'Esprit, sera la directive pour tout le cours du culte. De plus, cette pensée doit répondre à ce qui remplit le coeur de tous les frères et soeurs présents, parce qu'elle est la clef de ce qui doit être présenté à Dieu

en cette heure. On voit combien il est important que le Saint Esprit ait la direction du culte, quand tout ce qui suit la pensée du début doit rester en relation intime avec elle. Et il en sera ainsi, sous l'action de l'Esprit.

Nous devrions nous efforcer de garder l'unité de l'Esprit aussi bien dans les actions de grâces, que dans tout ce qui est présenté à Dieu. Cette relation des expressions successives du culte entre elles est souvent négligée ou oubliée.

Nous trouvons le principe de cette unité de liaison dans les Psaumes de louanges, donnés à Israël pour l'adoration. La pensée dominante qui en donne l'accent, la direction, est généralement exprimée dans le premier verset et trouve son développement dans les versets suivants sous différentes formes. David choisit un psaume qu'il remit à Asaph et à ses frères pour régler le chant de louange envers Dieu. C'est notre David, Christ, qui entonne la louange dans l'Assemblée. Il dirigera nos actions de grâces, par son Esprit, si nous nous attendons à Lui. Et un petit instant de silence, réalisant l'expression de notre dépendance de Lui, ne sera pas de perte de temps. Puissent les adorateurs n'être occupés que de la contemplation du Seigneur. Il n'y a pas de perte dans l'écoulement de ce parfum-là! Cet ordre de choses ne se trouve-t-il pas aussi dans l'adoration céleste? (Apocalypse 5). La plus haute expression du culte y est précédée d'un silence. L'apôtre pleurait parce que personne n'était trouvé digne d'ouvrir le livre scellé. A ses larmes, succède la contemplation de l'Agneau qu'il voit «au milieu du trône, comme immolé». Tous les regards sont fixés sur l'Agneau et ses perfections. La majesté, la gloire de sa Personne absorbent l'attention de tous les habitants du ciel. Un même sentiment de sainte réserve remplit tous les coeurs. La foule immense se prosterne devant l'Agneau, et adore. Alors éclatent les sons mélodieux du cantique nouveau qui rompent le silence du ciel. Les milliers et les milliers de rachetés représentés par les vingt-quatre anciens entonnent le chant à la louange de l'Agneau. Des myriades d'anges se joignent au concert d'adoration, disant à haute voix: «Digne est l'Agneau!» La louange s'étend plus loin et la création tout entière s'unit pour célébrer la gloire de l'Agneau. Nous ne voyons ni au ciel, ni sur la terre une préparation ou un plan préconçu. L'adoration jaillit spontanément dans une harmonieuse unité. La gloire de l'Agneau rayonne partout, et c'est pourquoi la création tout entière est unie dans le chant à la louange de l'Agneau, de sa beauté, de ses perfections.

Tout est parfait dans la gloire céleste. Si nous ne pouvons ici-bas reproduire cette scène, nous pouvons cependant y reconnaître l'ordre et la manière dont il faut présenter la louange. La foi s'efforce de réaliser ces choses. Confiants en la grâce du Seigneur, nous pouvons nous attendre à Lui, et si nous restons dans la dépendance de l'Esprit, nous ne ferons rien «à la hâte» dans le sanctuaire.

Si notre regard est dirigé sur Christ, et ses perfections, nous ne nous apercevrons pas même qu'il y a un moment de silence. Aucune impression de fatigue et d'impatience ne s'éveillera en nous, alors même que notre oreille restera inoccupée. La contemplation du Seigneur est une chose si précieuse pour nous que le silence ne nous semble pas une perte de temps. Il est pour nos coeurs une préparation à la parole de la bouche: «Mon coeur s'est échauffé au dedans de moi; dans ma méditation le feu s'est allumé, j'ai parlé de ma langue» (Psaumes 39: 3). Les fleuves

d'eau vive ne peuvent couler que lorsque le Saint Esprit dirige et pousse à agir. Un frère qui rompt sciemment ce silence arrête l'action du Saint Esprit et commet une faute. La crainte que le silence puisse fatiguer l'assemblée ne doit pas le pousser à parler, fût-il encore aussi bien doué.

Chers frères, reconnaissons-le, c'est la chair qui s'agite et s'impatiente pendant les pauses. C'est la chair qui s'étonne de ne pas voir tel et tel frère prendre la parole. C'est la chair qui pousse l'un ou l'autre à lire tel ou tel passage ou à indiquer un cantique connu ou encore à tourner les feuilles uniquement pour remplir le temps. Il est contraire à l'Esprit Saint d'être agité et impatient pendant le culte devant Dieu. Quand ces manifestations s'accroissent, le désordre se met dans la maison de Dieu, qui est «l'Assemblée du Dieu vivant». Cinq mots inspirés par l'Esprit contribuent à glorifier Dieu, tandis que tout ce qui vient de la chair le déshonore. Si les adorateurs demeurent sous la dépendance du Saint Esprit, il se trouvera un temps pour le silence et un temps pour parler.

Il existe évidemment aussi un silence dû à la paresse et à l'engourdissement, duquel le Seigneur veuille nous préserver. Ce silence-là annonce une disposition qui n'est pas spirituelle... Mais craignons d'interrompre volontairement, au début du culte, un silence inspiré par le Saint Esprit.

Méditation dans une réunion de culte (Rossier H)

Ephésiens 3 v.14; Colossiens 2 v.6

ME 1935 page 349

Dans la vie chrétienne ici-bas, les moments passés en la présence de notre Père et du Seigneur Jésus, sont délicieux; rien n'est comparable au culte, dans le sanctuaire, rien n'est plus élevé, si grande que soit notre faiblesse. Mais ensuite, quand nous avons à redescendre, le faisons-nous avec une provision de bénédictions telles que notre marche s'en ressente? Colossiens 2: 6 nous dit: «Marchez en lui, enracinés et édifiés en lui, et affermis dans la foi».

Nous avons été en Christ devant Dieu dans le sentiment de notre pleine acceptation en Lui, nous tenant là, les coeurs mis au large, sans conscience de péché. Que rapportons-nous? «Marchez comme vous avez été édifiés». Que vos voies, vos pensées, votre vie pratique ne soient pas séparés du Christ. Il a été ici-bas, Il est descendu dans ces ténèbres. Dans quelle puissance y a-t-Il marché? Dans celle du sanctuaire; quoique Fils de l'homme, il était Fils du Dieu dans le ciel. Faisons comme Lui.

Nous allons sortir de cette présence, nous allons nous relever après avoir été prosternés devant Celui qui est au milieu du trône. Que sera notre marche? Dieu nous accorde ce culte pour nous faire réaliser notre jouissance. Le Seigneur a porté sa gloire dans son humiliation, il a porté le reflet de la gloire de son Dieu dont il avait joui de toute éternité. Portons le reflet de la gloire du Christ le Seigneur, l'envoyé de Dieu, Jésus le Sauveur qui a acquis tous les droits sur nous pendant que nous sommes dans ce monde; traversons-le dans une absolue dépendance, ne nous

dérobant pas un instant à Son autorité. Profitons de ces moments bénis du culte pour faire provision de la connaissance, de la jouissance de notre Dieu; que nous portions en descendant du sanctuaire le reflet de sa lumière; qu'elle nous suive, nous accompagne, éclaire nos pensées, nos paroles; que nous soyons représentants de Christ, reproduisant le caractère du Bien aimé.

Les bénédictions dans le culte (Rossier H.)

ME 1936 page 314

Psaume 84 - Notes recueillies dans une méditation

Je pense en lisant ce psaume à ce qu'un de nos anciens et vénérés frères me disait un jour: «Dans cette riche Parole, où toute la pensée de Dieu nous est révélée, il suffirait de deux ou trois chapitres, de deux ou trois psaumes, pour donner un aliment à nos âmes, et nous pourrions toujours y revenir avec une fraîcheur nouvelle, sans jamais épuiser le sujet que le Seigneur place devant nous.» Et il ajoutait: «A mesure que j'avance dans le chemin, je m'arrête toujours plus à quelques passages, à quelques chapitres ou à quelques versets, parce qu'ils contiennent tout l'ensemble des vérités de la Parole et les résumés souvent en quelques mots.»

Quand nous ne nous arrêterions qu'aux Psaumes, nous trouverions cette pensée bien justifiée. En effet, il y a quelques psaumes qui dominent tous les autres, parce qu'ils nous présentent en quelques mots tout l'ensemble des vérités qui sont capables de remplir nos cœurs de bonheur, de joie et de force.

Je n'ai qu'à vous citer pour cela le Psaumes 22. Si je veux savoir ce que c'est que les souffrances de mon Sauveur, je n'ai pas besoin d'autre chose que de ce psaume-là. J'y trouve aussi toutes les bénédictions de Sa résurrection, à commencer par la jouissance de la Présence du Seigneur dans le culte, où l'âme se prosterne devant Lui, et éprouve les faveurs auxquelles Sa mort et Sa résurrection nous ont donné accès.

En passant au Psaumes 23 je trouve six courts versets, six, pas davantage, dans lesquels se développe toute la vie chrétienne, qui s'allonge aussi longtemps que Dieu veut me laisser sur la terre. De jour en jour, l'âme fait des expériences nouvelles, toutes plus heureuses et plus bénies les unes que les autres. Que ce soit le lieu du péché, ou l'ombre de la mort, ou des ennemis, que je doive rencontrer, je puis porter à travers toutes ces choses un bonheur inaltérable. Quoiqu'il en soit, mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour de longs jours, c'est-à-dire pour la durée de mes jours.

J'ouvre la Parole au psaume suivant: quelle merveille! les deux psaumes précédents ne m'avaient pas parlé de *la gloire!* Voilà les portes de la gloire qui élèvent leurs linteaux pour donner place au cortège divin, le Seigneur en tête, et nous avec Lui dans cette gloire, et pour l'éternité!

Je prends comme exemple ces trois psaumes qui nous sont familiers et dans lesquels nous avons l'oeuvre de Christ, les bénédictions du témoignage et celles de la gloire.

En lisant ce Psaumes 84, nous trouvons ce même sujet, en d'autres termes, sous d'autres aspects, mais le même sujet qui est capable de remplir nos coeurs.

Toutes sortes de difficultés se trouvent sur le chemin: il y a une vallée de Baca, une vallée de pleurs pour le croyant, mais où est le malheur? Il n'existe pas; l'âme est remplie de certitude, de paix, de force, l'âme regarde en avant, vers le moment où la route de Baca aura pris fin; elle réalise déjà cette immense bénédiction: paraître dans la pleine lumière de notre Dieu qui est appelé un Soleil, la lumière même qui émane de Lui sur tout objet ici-bas... et l'âme paraîtra dans cette lumière. Est-ce qu'il n'y a pas de crainte? Est-ce que Le rencontrer dans cette lumière ne sera pas une douleur nouvelle? Mais non, ce sera un bonheur infini, et pourquoi? Parce qu'en la présence de la lumière divine, nous avons Quelqu'un pour soutenir cette lumière, nous ne sommes rien, mais: Vois, ô Dieu! et regarde la face de ton Oint! C'est Lui qui rencontre la lumière dans la présence de son Dieu, c'est Lui qui nous remplace, qui nous donne cette place bénie et glorieuse dont nous jouirons à toujours.

Et en attendant ce moment, — nous avons souvent relu les premiers versets de ce psaume qu'est-ce que nous possédons? Nous avons ce dont nous jouissons dans le culte; notre part est d'entrer dans les demeures de l'Eternel des armées, et de voir là un autel qui est érigé, pour l'éternité: l'autel du sacrifice, où nous reviendrons continuellement, portant nos yeux, non pas sur un Christ mort, mais sur un Christ vivant, qui a été mort, et qui est ressuscité!

C'est la contemplation de ce Christ vivant qui fait que nos âmes jouissent déjà d'avance comme nous le faisons dans le culte, de cette présence de notre Dieu, de notre Sauveur. Il faudra peut être, après ce moment où nous sommes réunis, que nous reprenions la course encore un petit moment, peut-être dans la vallée de Baca, cette vallée de larmes, changée en fontaine d'eaux rafraîchissantes pour nous. Nous pouvons la traverser le coeur rempli du bonheur de Lui appartenir, d'être à Lui pour toujours, et de nous savoir entre les mains de Celui qui nous conduira sûrement jusqu'au bout; et quand il s'agira d'entrer dans la pleine lumière de la présence de Dieu, Il nous couvrira de Son ombre de sorte que la gloire de Dieu ne verra en nous que la lumière de Christ.

Culte et méditations (Gibert L.)

ME 1937 page 33

Le culte, rendu à Dieu le Père par l'Assemblée réunie autour du Seigneur Jésus, et conduite par le Saint Esprit, est le privilège précieux que définit 1 Pierre 2: 5: «vous êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ». Il est la fonction élevée des fils de Lévi, mettant «l'encens sous les narines de Dieu et l'holocauste sur son autel» (Deutéronome 33: 10). Il est l'anticipation du service éternel de la louange et de l'adoration, avec la commémoration des souffrances et de la mort du Seigneur, dans le mémorial de ses merveilles (Psaumes 111: 4). Il est la réponse donnée par Ses rachetés à l'invitation qu'Il leur adresse: «Magnifiez l'Eternel avec moi, et exaltons ensemble son nom»

(Psaumes 34: 3; conf. Psaumes 40: 2, 3), pour que ce qu'Il exprime Lui-même à son Dieu et Père soit une vivante réalité: «J'annoncerai ton Nom à mes frères; au milieu de l'Assemblée, je chanterai tes louanges» (Hébreux 2: 12).

Le culte donc s'exprime dans le sanctuaire. Pour rendre culte à

*Celui dont le coeur nous aime,
Dieu plein de grâce et d'amour,
Nous entrons dans le ciel même
Pour l'adorer en son jour!*

N'a-t-Il pas dit: «Vous prendrez garde à me présenter au temps fixé, mon offrande, mon pain, pour mes sacrifices par feu qui me sont une odeur agréable?» (Nombres 28: 1, 2). Le matin du premier jour de la semaine, — le temps fixé! — ceux qu'Il a arrachés à la puissance de la mort, trophées de la victoire qu'affirme le tombeau vide, — les bienheureux qu'Il a choisis et qu'Il fait approcher, — peuple qu'Il a formé pour Lui-même afin qu'ils racontent sa louange, — s'assemblent autour de leur Seigneur et Sauveur Jésus Christ, présent au milieu d'eux selon sa promesse, et par Lui, font monter vers Dieu le tribut de leurs adorations. Le besoin de leurs coeur est de Le bénir. Mais que Lui offriraient-ils, sinon ce qui vient de Lui? (1 Chroniques 29: 14). Et qu'agrèerait-Il d'eux, sinon le parfum répandu du beau Nom de Jésus?

Le moment central du culte est l'instant solennel où le pain rompu, la coupe versée, parlent à tous les coeurs de la vie offerte et du sang répandu, dans une mort subie en amour et obéissance. Alors, la sainte Victime est vue, liée aux cornes de l'autel, quand le feu — qu'on ne saurait laisser s'éteindre (Lévitique 6: 6) puisque l'oeuvre de la croix sera rappelée et exaltée éternellement, — consume l'holocauste, offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur (Ephésiens 5: 2). Nos mains rompent le pain «qui est pour nous», et prennent de Sa main la coupe qu'Il nous tend en répétant: «Buvez-en tous, ceci est mon sang». Sur la terre où Il a souffert, nous annonçons Sa mort. Mais c'est en haut que les yeux de la foi sont dirigés, c'est dans le ciel même que nous trouvons Jésus, couronné de gloire et d'honneur. Pleine liberté nous est accordée pour entrer dans les lieux saints, à la suite de Christ; Il y est entré une fois pour toutes, ayant obtenu une rédemption éternelle (Hébreux 9: 12). Et l'Esprit nous y convie: «Approchons-nous...»

«Le lieu de notre sanctuaire est un trône de gloire» (Jérémie 17: 12). Dans ce lieu béni, glorieux, et là seulement, nous pouvons répondre à l'exhortation: «vous prendrez garde à me présenter, au temps fixé, mon offrande, mon pain, pour mes sacrifices faits par feu». Serions-nous occupés là de *nos* privilèges, de *notre* bonheur, penserions-nous à la faveur de *notre* service, quand Dieu dit: *Mon* pain, *mon* offrande, *mes* sacrifices?

*Le parfum de notre louange
N'est-il pas l'amour de Jésus?*

Les coeurs qui Lui appartiennent, dans sa précieuse communion, le présentent lui-même à Dieu, seul capable d'apprécier l'excellence de sa Personne adorable et les perfections de son oeuvre éternelle. Même la mort qu'Il endure pour eux est pour le coeur du Père un nouveau

motif de l'aimer ([Jean 10: 17](#)). L'âme est admise à contempler, prosternée, les dilections ineffables que Dieu le Père trouve en son Fils bien-aimé: *tout* son plaisir!

Mais l'hymne qui suit la cène, comme Jésus lui-même la chanta avec ses disciples la nuit qu'il fut livré, mettrait-elle le point final à ces instants précieux? Faut-il que nous descendions aussitôt de la montagne, et abandonnions le sanctuaire? Ne convient-il pas, au contraire, que nous prolongions, durant toute l'heure bénie du culte, le service dans le sanctuaire?

Le ministère de la Parole est sans prix pour nos âmes, et les dons reçus du Seigneur lui-même sont une précieuse faveur; mais ils doivent toujours s'exercer avec discernement pour nous maintenir dans l'atmosphère du sanctuaire, afin que nous ne cessions pas de parler à Dieu, pour écouter l'homme.

En est-il ainsi, quand le sujet proposé à la méditation de l'Assemblée détourne les coeurs de Jésus lui-même, pour les occuper de *leurs* bénédictions, de *leurs* privilèges, de *leurs* devoirs? Ce qui, en d'autres moments, tendrait à l'édification, devient à cette heure le moyen de détourner de Jésus les yeux de la foi. Le courant du culte, sous la direction bénie de l'Esprit Saint qui a fixé les pensées et les affections sur Lui, en sorte que l'adoration monte à Dieu par Lui, dès lors est arrêté. L'Assemblée se trouvait là-haut, prosternée devant son trône, elle redescend au pied de la montagne où l'on a contemplé sa gloire et entendu la voix du Père nous disant tout ce qu'est, pour son coeur, son Fils bien-aimé. Répétons-le; même en présentant la Parole de Dieu, l'exercice hors de propos d'un don reçu de Lui, peut avoir cet attristant résultat: nous faire sortir du sanctuaire.

Une hymne indiquée mal à propos, une expression impropre, peuvent aussi, il est vrai, pour un moment faire dévier le courant du culte. Mais notre Directeur, l'Esprit Saint, peut le ramener vers son objet.

Hors du sanctuaire, c'est l'atmosphère «d'en bas» que l'âme recommence à respirer, après les félicités de la maison du Père savourées en anticipation autour de Jésus dont l'amour remplissait les coeurs. Les pensées sont détournées de Lui. Il faut faire effort pour suivre les développements, peut-être les longueurs d'un sujet excellent en soi, mais qui n'est pas «la parole dite en son temps». L'exhortation la plus persuasive, l'enseignement le plus orthodoxe, en perdent leur sens et leur valeur. Qu'il eût mieux valu, en vérité, clore le culte par l'hymne de la cène, ou par la prière qu'on se sent pressé de faire monter vers Dieu, avant de sortir du sanctuaire pour retourner dans un monde où il faudra cheminer quelques instants encore!

Frères, prenons ces choses à coeur! Que la réunion d'assemblée pour le culte garde jusqu'au bout son caractère élevé! La Parole est-elle lue? — (et nous éprouvons souvent, grâces à Dieu, qu'elle est employée par l'Esprit Saint pour nous diriger et nous conduire dans l'exercice de notre service de sacrificeurs) — mais que les portions merveilleuses où Jésus nous est proposé soient seules soumises à notre méditation, et toujours dans le courant du culte, saisi facilement par tous les coeurs qui ont Jésus seul pour objet en ces précieux instants. Alors, nous ne sortirons pas prématurément du sanctuaire. Si l'on ne peut guère concevoir le culte sans la Parole, toujours opportune et nécessaire pour stimuler les coeurs et donner le thème de la louange avec les

expressions convenables, du moins que le culte n'aie pas à souffrir d'un exposé de cette Parole, inopportun et dès lors déplacé.

A l'offrande de Dieu, à son pain, à son sacrifice, nos âmes auront leur part, dans une heureuse et paisible communion avec Lui, selon les expressions du cantique:

*Tes enfants, sous ton doux regard,
O Dieu, réunis à ta table...*

Mais de ces bénédictions ineffables, nous jouirons dans le sanctuaire. Et le culte gardera, en une progression heureuse, son caractère et son orientation bénie. Alors, vraiment et entièrement, Dieu en sera l'objet, Christ la substance, et le Saint Esprit la puissance.

Faux culte - Lévitique 10 v.1-11 (Mackintosh C.H.)

ME 1939 page 101

En méditant les ordonnances de la loi mosaïque, une chose frappe particulièrement l'esprit, c'est la manière remarquable dont Dieu se défend jalousement contre l'approche de l'homme comme tel. Il est bon pour nous de réfléchir à cela. Nous sommes en grand danger d'admettre dans nos esprits, en pensant à Dieu, un élément de familiarité profane dont Satan peut se servir d'une manière très pernicieuse.

C'est un principe fondamental que, dans la proportion où Dieu sera exalté et révérendé dans nos pensées, notre marche sera en accord avec ce qu'Il aime et ce qu'Il ordonne; en d'autres termes, il y a un rapport important entre notre estimation de Dieu et notre conduite morale. Si nos pensées à l'égard de Dieu sont peu élevées, le niveau de notre marche chrétienne le sera également; si elles sont élevées, le résultat en subira la conséquence. Ainsi lorsque les Israélites, au pied du mont Horeb, «changèrent leur gloire en la figure d'un boeuf qui mange l'herbe», les paroles de l'Eternel furent: «Ton peuple, que tu as fait monter du pays d'Egypte, *s'est corrompu*». Remarquez ces mots: «s'est corrompu». Pouvait-il en être autrement lorsqu'ils abaissaient leurs pensées au sujet de la dignité et de la majesté de Dieu au point d'imaginer, pour un moment, qu'Il était semblable à «un boeuf qui mange l'herbe»? Nous trouvons un enseignement similaire dans le premier chapitre de l'épître aux Romains. L'apôtre nous y montre que la raison de toutes les abominations des nations païennes devait être cherchée dans le fait que «ayant connu Dieu, ils ne le glorifièrent point *comme Dieu*», ainsi eux aussi «se corrompirent». C'est un principe possédant une grande influence pratique. Si nous entreprenons d'abaisser Dieu, nous *devons* nécessairement abaisser notre niveau spirituel; et ceci nous fournit la clef pour interpréter toute religion. Il y a un lien étroit entre le caractère du dieu d'une religion quelconque et le caractère de ses adeptes, et l'Eternel rappelait constamment à *Son* peuple que sa conduite devait être la conséquence de ce que *Lui-même* était. «Je suis l'Eternel qui vous ai fait monter du pays d'Egypte, afin que je sois votre Dieu; et vous serez saints, car je suis saint.» Et la parole qui nous est

adressée est exactement semblable: «Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur».

Ce principe nous emmène, me semble-t-il, bien au-dessus de toute opinion simplement systématique au sujet de la vérité; ce n'est pas du tout une question de simple doctrine. Non; cela nous fait pénétrer dans les profonds replis de l'âme, pour peser, sous le regard perçant et jaloux du *Dieu trois fois saint*, l'estimation que, comme individus, nous nous formons de *Lui*, journallement et heure après heure. J'ai l'impression que nous ne pouvons impunément refuser d'appliquer sérieusement notre esprit à cette importante vérité; nous trouverons qu'elle renferme le principal motif de la faiblesse de notre marche et de notre lamentable torpeur. Dieu n'est pas exalté dans nos pensées; // n'a pas la première place dans nos affections; le moi, le monde, notre famille, nos occupations journalières, ont, chez la plupart d'entre nous, détrôné Dieu de la place qui lui appartient dans nos affections et privé de l'hommage de nos cœurs Celui qui est mort pour nous sauver. Si tel est le cas, pouvons-nous nous attendre à prospérer? Non certes; le cultivateur qui, durant le printemps, consacre son temps et ses pensées à autre chose que son travail, attendra en vain une abondante récolte; il «moissonnera le tourbillon», comme c'est le cas pour beaucoup à présent.

Les premiers versets de notre chapitre fournissent une illustration vraiment terrifiante de la justice inflexible et de la brûlante jalousie de Dieu; ils résonnent à nos oreilles comme une voix de tonnerre: «Je suis un Dieu jaloux». Nadab et Abihu, hier encore, se tenaient devant l'Eternel, revêtus de leurs vêtements de gloire, lavés dans le sang, approchés de Dieu, comme ses sacrificateurs, ayant passé par toutes les solennelles cérémonies les établissant dans leur office sacerdotal. Oui, tout cela leur est arrivé hier, et aujourd'hui ils sont consumés par le feu de l'Eternel et on les voit tomber de leur position élevée — exemple pour les hommes et pour les anges de ce fait que, plus grand est le privilège, plus grande est la responsabilité, et plus grand aussi le jugement si l'on manque à cette responsabilité.

Quel était donc leur péché, demanderons-nous? Était-ce un meurtre? Avaient-ils souillé de sang humain les rideaux du tabernacle? Ou s'agissait-il de quelque autre péché abominable qui fait frémir d'horreur notre sens moral? Non; c'était un péché qu'une multitude de chrétiens professants commettent contre Dieu dans les temps actuels — c'était *un faux culte!* «Les fils d'Aaron, Nadab et Abihu, prirent chacun leur encensoir, et y mirent du feu, et placèrent de l'encens dessus, et présentèrent devant l'Eternel un feu étranger, ce qu'il ne leur avait pas commandé.» «*Un feu étranger.*» Tel était leur péché. Nous voyons ici des hommes apparemment engagés à faire des préparatifs pour le culte de Dieu; voici le feu, l'encens, l'encensoir, et le sacrificateur; et remarquez qu'ils n'étaient pas de faux sacrificateurs, mais les vrais fils d'Aaron, membres d'une famille réellement mise à part pour exercer la sacrificature, vêtus des robes divinement désignées pour les sacrificateurs; et néanmoins ils sont frappés à mort, et par qui? par Celui que nous appelons notre Dieu et Père! Combien c'est terriblement solennel! Oui, et cette circonstance devient d'autant plus solennelle pour nous, lorsque nous nous rappelons que le feu qui consuma ces faux adorateurs venait du propitiatoire. Ce n'est pas du sommet du mont Sinaï que vint le feu, mais «de devant l'Eternel» qui siégeait «entre les chérubins», au-dessus du

propitiatoire. On ne se moque pas de Dieu. Même du trône de grâce sortira du feu pour consumer ceux qui s'en approchent, d'une autre manière que celle qui est ordonnée de Dieu. «Ils moururent devant l'Eternel.» Terrible déclaration! «Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom? car seul tu es saint; car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi; parce que tes faits justes ont été manifestés» (Apocalypse 15: 4).

Enquérons-nous donc de ce qu'était ce «feu étranger» qui attira sur ces sacrificateurs un si terrible jugement; et, afin de le comprendre plus clairement, il est nécessaire que nous dirigions pour un moment notre attention sur le *vrai* culte et les éléments qui le composaient, tels qu'ils sont décrits dans le 15^e chapitre de ce livre. Nous trouvons les éléments du vrai culte exposés dans les paroles suivantes «Il prendra plein un encensoir de charbons de feu, de dessus l'autel qui est devant l'Eternel, et plein ses paumes d'encens de drogues odoriférantes pulvérisées, et il les apportera au-dedans du voile; et il mettra l'encens sur le feu, devant l'Eternel, pour que la nuée de l'encens couvre le propitiatoire qui est sur le témoignage, afin qu'il ne meure pas» (Lévitique 16: 12, 13). Nous voyons ici que les éléments composant le vrai culte étaient au nombre de deux: *un feu pur et de l'encens pur*. Il fallait un *feu vivant* pris sur l'autel de Dieu, où il était perpétuellement nourri par le sacrifice ordonné de Dieu lui-même. La doctrine de ce fait apparaît très clairement. Sur l'autel de Dieu on voit jour et nuit brûler un feu, exprimant, pour la foi, la sainteté absolue de la nature divine se nourrissant du sacrifice de Christ.

En outre, l'encens devait être *pur*, car «vous ne brûlerez pas d'encens étranger» (Exode 30: 9); c'est-à-dire il devait être tel que Dieu pût y trouver son plaisir et conforme à ce qu'Il avait ordonné, non selon nos propres pensées; car ce n'était que de l'encens *pur* qui était propre à nourrir le feu pur pris de l'autel. Ainsi notre culte, pour être pur, doit posséder ces deux qualités: *Christ* doit en constituer l'élément, et *l'Esprit* seul doit en alimenter la flamme. Voilà le vrai culte. Lorsque nos âmes sont vraiment heureuses dans la contemplation de Christ et de son oeuvre expiatoire, conduites dans cette contemplation par le Saint Esprit, *alors seulement* nous sommes capables d'adorer «en esprit et en vérité». «Dans ma méditation le feu s'est allumé» (Psaumes 39: 3). Lorsque l'objet de notre méditation est la personne de Jésus, notre encensoir envoie vers le propitiatoire un nuage d'encens acceptable. «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité».

Or le faux culte est l'inverse de tout ceci. Il est composé d'éléments variés, pensées charnelles, sentiments naturels, entretenus par des choses extérieures, cérémonial imposant, rites qui affectent les sens, lumière atténuée, belle musique, pompe, etc. Tels sont les éléments d'un culte faux, opposés au simple culte dans le sanctuaire intérieur, «le charbon ardent et l'encens pur». Et, en regardant ce qui se passe dans la chrétienté actuelle, ne voyons-nous pas de nombreux autels sur lesquels fument un feu impur et un encens impur? Ne voyons-nous pas les matériaux les plus profanes consumés dans plus d'un encensoir, et leur fumée montant vers Dieu plutôt comme une insulte que comme une odeur agréable? Il est utile que nous examinions bien l'état de nos coeurs, afin de ne pas être entraînés dans le même mal, car nous pouvons être assurés qu'aucun de ceux qui se moquent ainsi de Dieu n'échappera à son châtement.

Remarquons maintenant l'effet produit sur Aaron par ces événements. «Et Moïse dit à Aaron: C'est là ce que l'Eternel prononça en disant: Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi, et devant tout le peuple je serai glorifié. *Et Aaron se tut.*» Aaron reconnaissait la main de l'Eternel dans la scène solennelle qui venait de se passer *et il se taisait*; pas un murmure ne lui échappa; «*C'est l'Eternel*», et «Il sera sanctifié en ceux qui s'approchent de lui». «Dieu est extrêmement redoutable dans l'assemblée des saints, et terrible au milieu de tous ceux qui l'entourent.» Il y a quelque chose d'inexprimablement grand et terrible dans cette scène; Aaron se tenant devant l'Eternel dans un silence solennel, ses deux fils vivants d'un côté, ses deux fils morts de l'autre. Quel exemple de la justice inflexible de Dieu! Les corps de ces deux hommes étaient, semble-t-il, consumés par le feu, mais leurs vêtements sacerdotaux étaient intacts, car Moïse dit à leurs cousins de s'approcher et de les emporter; «et ils les emportèrent *dans leurs tuniques* hors du camp». Nous apprenons ici une leçon solennelle: nous pouvons, par désobéissance, nous réduire à une condition telle qu'il ne reste rien que la forme extérieure, représentée par les «tuniques» des fils d'Aaron. Si quelqu'un avait regardé sous ces tuniques, il n'aurait vu que les corps brûlés de deux sacrificateurs! La substance, la réalité avait disparu; il ne restait rien que le vêtement extérieur: telle est «la forme de la piété sans la puissance», «le nom de vivre alors qu'on est mort».

Que le Seigneur nous donne de veiller très sérieusement, car nous connaissons peu nos terribles capacités de faire le mal, jusqu'à ce que nous soyons amenés dans des circonstances où elles se développent! Nous pouvons garder l'apparence extérieure de sacrificateurs, la phraséologie du culte, être au courant de ce qui orne la maison de Dieu, et être cependant dépourvus de piété réelle et de puissance. Oh! lecteur, que notre culte soit *pur*, que nos cœurs soient simples quant à leur objet, ayons l'encens et le feu *purs*, et souvenons-nous toujours que «Dieu est extrêmement redoutable dans l'assemblée des saints». Je ferai observer ici qu'en considérant Aaron et ses deux fils se tenant auprès des corps morts, nous sommes amenés à nous souvenir du dernier chapitre d'Esaië, chapitre très solennel: «Ils sortiront, et verront les cadavres des hommes qui se sont rebellés contre moi; car leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra pas, et ils seront en horreur à toute chair».

Mais nous sommes appelés à considérer maintenant le plus beau principe de vérité de tout ce passage. «Et Moïse dit à Aaron, et à Eléazar et à Ithamar, ses fils: Ne découvrez pas vos têtes et ne déchirez pas vos vêtements, afin que vous ne mouriez pas, et qu'il n'y ait pas de la colère contre toute l'assemblée; mais vos frères, toute la maison d'Israël, pleureront l'embrasement que l'Eternel a allumé. Et ne sortez pas de l'entrée de la tente d'assignation, de peur que vous ne mouriez, car *l'huile de l'onction de l'Eternel est sur vous*. Et ils firent selon la parole de Moïse.» Lorsque quelqu'un entre dans l'office de sacrificateur, il est amené hors de la région où s'exerce l'influence de la nature et il ne doit plus céder à ses exigences. Nous en voyons un exemple en Aaron. Les liens naturels avaient été brisés violemment. Un vide avait été fait dans ses affections; cependant il ne devait en rien être influencé par ce qui s'était passé devant lui; et pourquoi? «L'huile de l'onction de l'Eternel était sur lui». Assurément il y a là pour nous une leçon pratique. Pourquoi la nature a-t-elle un tel pouvoir sur nous? Pourquoi les circonstances et les relations terrestres ont-elles sur nous une pareille influence? Pourquoi sommes-nous tellement affectés

par les choses qui se passent autour de nous, les vicissitudes de cette scène terrestre? Pourquoi les simples droits de la nature et ses liens agissent-ils sur nous d'une manière si exagérée? Parce que nous ne *demeurons* pas comme nous le devrions *dans le tabernacle*, avec «l'huile de l'onction de l'Eternel sur nous». Voilà la vraie cause de toute notre faiblesse: nous ne réalisons pas notre position de sacrificateurs, notre dignité, nos privilèges de sacrificateurs. De là vient que nous sommes tellement entraînés par les choses présentes et tirés à bas de notre haute position de «rois et sacrificateurs pour notre Dieu».

Puissions-nous être réveillés par ce passage, ce solennel passage de la Parole, afin que nous recherchions toujours davantage la sainte élévation d'esprit exprimée dans ces mots: «Ne découvrez pas vos têtes». Puissions-nous entrer plus profondément dans la pensée de Dieu à l'égard des choses présentes et de notre propre position en rapport avec elles! Que Dieu nous l'accorde pour l'amour de son Fils!

Le culte partie intégrante de la vie du croyant (Grobéty P.)

ME 1943 page 64

On est frappé, en parcourant les pages de la Parole de Dieu, de voir quelle grande place y prend le culte. Nous le trouvons déjà sous une forme rudimentaire, pour ainsi dire, dans l'offrande d'Abel et dans les holocaustes qu'offrit Noé après le déluge. Plus tard, Dieu donne des ordres à Moïse relativement aux offrandes qu'Il désirait recevoir de la part de son peuple. Ces sacrifices ne pouvaient lui être présentés qu'à de certaines conditions que ceux qui les offraient devaient remplir. Or, l'une de ces conditions consistait dans la pureté et la sainteté — relatives, sans doute, du sacrificateur. Pour nous faire bien comprendre sa pensée et ses exigences quant au culte et à l'adoration, Dieu nous parle au moyen d'images, et, en particulier, par le tabernacle dans le désert.

Les sacrificateurs, types des adorateurs, devaient faire fumer l'encens des drogues odoriférantes sur l'autel d'or qui se trouvait dans le lieu saint — le lieu du culte. Ils ne pouvaient pénétrer dans la présence de Dieu qu'à une condition: celle de se laver les mains et les pieds à la cuve d'airain, «afin qu'ils ne meurent pas» (Exode 30: 20). (Il ne s'agit pas, ici, du lavage initial et de la purification par le sang qui avaient déjà eu lieu). Ils devaient procéder à ce lavage même avant de s'approcher de l'autel pour le service et pour faire fumer le sacrifice fait par feu à l'Eternel. Ces choses ont été écrites, comme nous le savons, pour notre instruction, et il en ressort clairement que Dieu, par leur moyen, pose ici, entr'autres, les bases du culte, comme aussi les conditions que nous avons à remplir pour pouvoir lui offrir notre adoration.

Les types que nous avons devant les yeux présentent deux points importants: 1° la pureté ou sainteté de position obtenue au moyen du lavage initial fait une fois pour toutes (Exode 29), 2° la pureté ou sainteté pratique qui s'obtenait par le lavage, répété sans cesse, des mains et des pieds (Exode 30: 17-21).

Le lavage initial correspond, nous le savons, au sacrifice de Christ par lequel le croyant a été purifié et est devenu un saint (1 Corinthiens 3: 17). Voilà la position! Par le lavage des mains et des pieds — lavage qui devait se répéter chaque jour, probablement même plusieurs fois par jour, Dieu veut nous faire comprendre que nous ne pouvons nous approcher du lieu très-saint, le siège de son habitation, qu'en pratiquant la sainteté: «...purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu» (2 Corinthiens 7: 1).

La cuve d'airain se trouvait sur le chemin conduisant au lieu saint. Il était impossible d'y pénétrer sans passer à côté d'elle et sans s'y laver les mains et les pieds. Il y a là pour nous, qui désirons si souvent rendre culte, une instruction de la plus haute importance.

D'après l'image du tabernacle que nous avons sous les yeux, le culte ne peut être rendu à Dieu que dans le sanctuaire. Là, rien d'impur ni de souillé ne peut pénétrer. Que faire alors? car nous manquons tous si facilement! Eh bien, «purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit». C'est là notre devoir, mais aussi notre privilège; — devoir, car la présence de Dieu exige la sainteté pratique; privilège, puisque ce jugement de nous-mêmes nous ouvre la porte du sanctuaire.

Quand pénétrons-nous dans ce lieu saint pour y rendre culte? Le dimanche matin, répondra-t-on. Oui, mais est-ce seulement en ce jour-là? Voyons ce que dit Hébreux 13: 15: «Offrons donc, par Lui, *sans cesse* à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son Nom». Ce passage nous parle, avant tout, du culte individuel que chaque croyant a le privilège d'offrir à Dieu, et cela, sans cesse. Le premier jour de la semaine, nous apportons un culte collectif. Dans l'un comme dans l'autre cas, la cuve d'airain se trouve sur notre chemin, et nous ne pouvons entrer dans le sanctuaire qu'à la condition de nous laver les mains et les pieds, soit de «nous purifier nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit» .

La possibilité de rendre culte le dimanche matin dépend de notre marche pendant la semaine qui précède ce jour. S'il n'y a pas eu un jugement constant de soi-même, c'est-à-dire la purification selon notre passage de 2 Corinthiens 7: 1, comment pourrions-nous entrer dans la présence de Dieu? L'image du lieu saint et de la cuve d'airain nous en montre l'impossibilité absolue; «ils laveront leurs mains et leurs pieds afin qu'ils ne meurent pas». Le fait de chanter des cantiques d'adoration et de rompre le pain ne peut rien changer à la chose; il faut le jugement de soi-même et la pratique de la sainteté, — la présence de Dieu l'exige.

Mais si, par contre, Christ a été l'objet de nos affections pendant la semaine; si, pour pouvoir jouir de Lui, demeurer en Lui et dans son amour, nous avons pratiqué la sainteté et le jugement de nous-mêmes, nous aurons le désir de Lui apporter nos actions de grâces, et d'offrir à Dieu par Lui notre sacrifice de louanges. C'est là le culte! Et notre culte du premier jour de la semaine sera en accord avec les louanges que nous avons offertes à Dieu pendant la semaine. Le culte est donc une partie intégrante de la vie du croyant.

Le jugement de soi-même que nous pratiquons *pour pouvoir rendre culte* ne doit pas être considéré comme un exercice pénible; ce serait, alors, ce que l'on nomme du légalisme.

Christ est la mesure. Plus Il est devenu précieux à nos coeurs, plus aussi nous éprouverons le besoin de vivre dans la sainteté et le jugement de nous-mêmes, afin de pouvoir demeurer davantage en Lui et jouir de sa Personne plus abondamment. Ainsi cet exercice deviendra pour nous une nécessité précieuse, et nous bénirons Dieu d'avoir placé la cuve d'airain sur le chemin qui conduit au sanctuaire.

Culte et adorateurs - Quelques mots d'instruction et d'avertissement

Wetherby H.F. ME 1950 page 237

Pour adorer, il faut des adorateurs. Que celui qui désire s'approcher de Dieu dans le but de Lui rendre culte doive posséder la liberté du chrétien, c'est là une vérité première. S'il n'y a pas cette qualification morale chez celui qui désire être un adorateur, il lui sera impossible de rendre culte.

Aussi longtemps que l'âme a quelque doute au sujet de l'amour de Dieu le Père ou qu'elle ne connaît pas son acceptation dans le Bien-aimé, l'état d'esprit qui découle de la possession de la liberté chrétienne fait défaut, et par suite la capacité morale pour adorer. Aucune organisation ecclésiastique ne peut remédier à cela; et le fait de se réunir avec ceux qui s'assemblent au nom du Seigneur ne peut pas non plus communiquer cette capacité.

Ce n'est pas notre but d'exposer ce que Dieu a offert à notre foi au sujet de son Fils, ni le moyen par lequel l'âme entre dans cette liberté; nous admettons que nous avons déjà cette liberté et que nous occupons la position morale d'adorateurs, en tant que cela concerne l'assurance de notre foi dans l'oeuvre de Christ pour nous et dans ce que Dieu est pour nous. Cela étant, il y a deux choses nécessaires pour rendre culte. D'abord que nous soyons en communion avec Dieu — individuellement ou collectivement — car s'il en est autrement, le Saint Esprit est entravé dans nos âmes, et l'adoration ne peut s'élever de nos coeurs. Deuxièmement, que si nous voulons rendre culte à Dieu collectivement, en accord et en communion avec d'autres enfants de Dieu, nous ayons Sa pensée sur ce qu'est réellement le culte chrétien.

Il est important au point de vue pratique de distinguer entre le culte rendu à Dieu par un chrétien, et le culte chrétien. Des milliers de chers enfants de Dieu jouissent de leur acceptation dans le Bien-aimé, et de l'amour de Dieu, leur Père, et rendent culte, vraiment et sincèrement, d'une manière privée et individuelle; et pourtant de beaucoup d'entre eux on peut dire qu'ils ignorent presque, sinon, tout à fait, ce qu'est le culte chrétien collectif. Et la simple idée d'un culte rendu par une réunion d'enfants de Dieu n'est rien moins que commune dans les esprits de chrétiens en général. D'autre part, ceux qui en possèdent une idée juste ne font que rarement l'expérience de sa réalité pratique. En fait, le culte chrétien collectif est chose rare sur cette terre.

Pénétrer dans un «lieu de culte» ne forme pas un homme pour être un adorateur, et nous ne sommes pas rendus propres pour le culte par le fait que nous assistons à «une réunion de

culte». Nous pouvons aller à notre «réunion de culte», comme beaucoup de nos amis croyants vont, hélas! trop souvent à leurs églises ou à leurs chapelles, avec des âmes insensibles aux pensées de Dieu notre Père au sujet de notre culte, et à l'amour de Christ notre Sauveur, et cela n'est plus alors qu'une routine religieuse. Dans les temps sérieux où nous sommes, nous ne pouvons pas fermer les yeux au fait que, comme il y a dans les églises et les chapelles un résidu de saints droits de coeur qui désirent comme individus rendre culte à Dieu, de même il y a parmi nous ceux qui soupirent après des temps d'adoration collective. Si nous admettons ce fait — et c'est un fait —, nous admettons aussi que tous ceux qui peuvent se réunir pour le culte à un moment donné, ne rendent pas nécessairement un vrai culte quand ils se réunissent ainsi.

On peut juger de l'attitude des âmes au sujet de la réunion de culte du dimanche, par la manière dont elles envisagent le caractère d'une telle réunion. Il est bon que chacun de nous se pose la question: dans quel but nous rendons-nous à la table du Seigneur? Qu'est-ce que nous en attendons? Ce n'est pas exagérer que de dire que beaucoup vont au culte avec pas grand'chose de plus qu'une vague idée de passer un «heureux moment», ou d'entendre quelque «bonne parole», quelque chose qui leur fera du bien, et il est possible qu'ils y aillent avec la notion qu'en ce faisant ils maintiennent un témoignage. D'une manière générale on trouvera que nos réunions sont en rapport étroit avec ce que nous en attendons.

Prenons par exemple un croyant qui vient au culte avec l'idée dominante qu'il aura une «heureuse réunion», si certains frères qu'il espère devoir être présents, sont eux-mêmes dans un état d'âme «heureux», ou qu'il ne l'aura pas si d'autres, qu'il n'estime pas spirituels, devaient prendre de l'action. Le cas n'est pas rare. Un tel croyant ne vient pas au culte dans le but d'adorer, mais il y va, comme il irait à une église ou une chapelle, pour dépendre du ministère. Et si c'est le cas du plus grand nombre de ceux qui forment une réunion donnée, il est évident qu'on ne peut s'attendre à ce qu'ils soient là comme des adorateurs.

Certes, telle est la grâce de Dieu que souvent Il amène, et parfois d'une manière inattendue, tous les coeurs à adorer. Malgré tout, quand des croyants faisant partie d'une réunion de culte n'ont comme objets que ceux dont nous avons parlé, ils ne viennent pas là pour adorer. Il y a d'autres pensées dans leurs esprits. Pour eux c'est: «quel est le «don» qui agira?» Nous admettons bien qu'ils s'attendent à un ministère dans l'Esprit, mais la question n'est pas pour eux: «Qu'offrirons-nous à Dieu dans l'Esprit?» Il n'est pas nécessaire que pour offrir à Dieu nous ouvrons chacun la bouche: d'autres peuvent parler et exprimer les désirs de nos coeurs. C'est un seul Esprit qui est avec nous.

Si nous analysons un peu ces choses que nous nous attendons à trouver au culte, nous nous apercevrons qu'elles proviennent d'une vraie sécheresse de coeur. Si nous allons à une réunion de culte dans le but d'être «remplis», nous y allons à vide, par conséquent pas comme des adorateurs. L'adorateur est un donneur: «Ce qui vient de ta main, nous te le donnons». Il donne à son Dieu ce que son Dieu lui a richement donné. Nous ne devons pas nous étonner que des coeurs ternes produisent des réunions ternes, ou que des vases vides aient besoin d'être remplis. Mais si chacun de nous apportait dans son coeur quelque chose de Christ aux réunions de culte, nous nous présenterions devant Dieu très différents, moralement parlant, de ce qui est souvent

le cas. Pensez à ce que serait une assemblée de saints réunis au nom du Seigneur Jésus, si chacun d'eux n'avait même qu'une petite étincelle de l'excellence de Christ, brûlant dans son coeur! Combien l'Esprit de Dieu se réjouirait de souffler en eux et de remplir la réunion de parfums de bonne odeur s'élevant jusqu'au Père!

Si l'âme trouve ses délices en Celui qui est l'objet du plaisir du Père, cette âme se trouvera dans la position d'adorateur. Il est certes bon de se réjouir en ce que le Seigneur a fait pour nous, mais il est encore meilleur d'être rendus tellement libres par Lui que nous ne soyons devant Dieu occupés que de Lui-même. Les affections et les désirs étant occupés de Christ, l'adoration montera du fond du coeur; que ce soit en particulier ou en public. En fait, le culte en commun ne sera que peu de chose si l'adoration individuelle fait défaut. Un coeur plein de Christ et de l'amour du Père s'exprime à Dieu sans effort. Mais il nous faut insister sur le fait que le coeur ne peut déborder que s'il est fixé sur l'objet de l'amour du Père, sur son Fils bien-aimé.

Il est vraiment désolant de faire partie d'un groupe de croyants de tout âge, connaissant tous leur acceptation dans le Bien-aimé, sachant que Dieu est leur Père, et qui restent assis comme des muets autour du précieux mémorial de la mort de leur bien-aimé Sauveur. Nous lisons en 1 Corinthiens 11: 10: «à cause des anges»; que doivent penser ces êtres saints d'un tel spectacle? Pourtant il vaut encore mieux être comme les muets que de parler comme les fous! Des moments de silence que Dieu le Saint Esprit remplit, en apportant aux coeurs de ceux qui sont rassemblés pour rendre culte davantage de Christ et du Père, sont infiniment précieux; si ce n'est pas le cas, ils ne sont que l'expression de la tiédeur de nos coeurs. Le silence est-il produit par le Saint Esprit, ou bien parce que nous ne trouvons pas nos délices en Christ et dans le Père?

Nous admettons tous que la réunion de prières est pour la prière, la réunion d'étude pour l'instruction, et que la seule réunion de la semaine consacrée au culte parmi nous est celle qui est spécialement désignée pour cela. Nous espérons, au sujet de cette réunion, que nous ne venons pas à la table du Seigneur pour obtenir quelque chose pour nos propres besoins personnels, ou bien que nous y allons comme à une réunion de prières, pour adresser à Dieu nos supplications et Lui exposer nos besoins. Nous n'allons pas au culte pour recevoir ou pour demander, mais pour donner; c'est-à-dire que nous sommes des adoreurs.

Quoiqu'il en soit, beaucoup ont fait une expérience de ce genre, pendant l'heure ou l'heure et demie passée autour de la table du Seigneur. D'abord une courte réunion de prières serait sans doute nécessaire pour que les assistants soient amenés moralement en condition d'adorer. Car bien que tous ceux qui sont présents puissent savoir ce qu'est la liberté chrétienne, pourtant pour adorer il doit y avoir la jouissance consciente de Christ et de l'amour du Père. Cette prière au début de la réunion est pour ainsi dire la mise d'accord des instruments, nécessaire bien souvent, car comme nous l'avons dit, le Seigneur exige de la réalité, et jusqu'à ce que l'instrument soit accordé, il ne peut y avoir de mélodie.

Ainsi si nos coeurs ne sont pas bien tendus, comme les cordes d'un instrument de musique, l'adoration devra attendre jusqu'à ce qu'ils soient accordés. Alors l'adoration suivra, parce qu'il y aura communion avec Dieu. Hélas! pas pour bien longtemps, mais quelle bénédiction inexprimable, si ce n'est même que pour un petit quart d'heure et quelquefois seulement peut-

être dans une année! De tels moments ne sont pas communs, mais pourquoi ne le sont-ils pas? Ne regrettons-nous pas, avec affliction, de n'être pas tous et chacun plus souvent remplis de l'Esprit dans les occasions où nous nous rassemblons expressément pour le culte?

Quand le moment de l'adoration est passé, on s'attend généralement à recevoir «notre» part, soit l'édification. Et parfois certains semblent vraiment désappointés si le prédicateur qu'ils aiment n'est pas là, et s'ils n'ont pas ainsi reçu une «parole» pour leur «propre» âme. Ainsi l'heure si courte autour de la table du Seigneur s'envole.

Quant à la préparation de la réunion, par la confession ou la prière, elle devrait être sans conteste effectuée à la maison ou bien à ces moments où nous nous réunissons pour exposer à Dieu nos besoins et notre marche. Mais il faut de la réalité. C'est mentir que d'essayer d'adorer avec des expressions sublimes et des hymnes magnifiques quand l'âme est en bas état.

Quant à l'édification dans ces réunions, le Chef de l'Eglise est le Seigneur, et Il donnera la parole nécessaire. Jamais Il n'oublie l'état de nos âmes. Si notre objet est Christ, Il ne manquera pas de fournir les paroles qui nous édifieront. Mais c'est une chose sérieuse d'aller à la table du Seigneur pour être édifiés plutôt que pour adorer. C'est en pratique en revenir au ministère de forme, c'est mettre la chair avant Christ; mais il est plus que probable que ceux qui agissent ou pensent ainsi ne saisissent pas ce qui convient à la table du Seigneur.

Si l'on s'attend à être nourri le dimanche matin, c'est naturellement que l'on a le sentiment que la nourriture est nécessaire. C'est très sérieux, dans une réunion d'enfants de Dieu qui se réunissent ouvertement pour rendre culte, et qui, comme sous les yeux de Dieu, professent ostensiblement être guidés par l'Esprit, d'apporter un sujet tout préparé pour prêcher, même sous le prétexte que l'instruction est nécessaire.

C'est très bien de dire que l'assemblée a besoin d'instruction et qu'elle a reçu ce qui a été dit. Mais croyons-nous que l'Esprit de Dieu est réellement et vraiment avec nous? Il nous faut en appeler à nos âmes au sujet de cette question solennelle, non pas pour y répondre doctrinalement, car chacun donnerait facilement une réponse affirmative, mais pratiquement. Reconnaissons-nous pratiquement la présence du Saint Esprit? Si nous comptons entièrement sur le Seigneur pour diriger par l'Esprit les pensées de son peuple, et pour employer qui Il veut pour les exprimer par l'Esprit, on verrait un grand changement dans beaucoup de réunions. Ne devrions-nous pas soupirer après une bénédiction découlant librement de la présence d'un Esprit non attristé? Combien de puissance divine perdons-nous en exprimant nos propres pensées, quand nous sommes réunis en reconnaissant qu'il nous faut être conduits par l'Esprit sous la direction du Seigneur Jésus Christ!

En prononçant une parole d'instruction ou comme nous disons, une méditation, celui qui parle apporte de la part du Seigneur un message aux croyants réunis pour l'entendre. Cela peut s'adresser à leurs esprits en les instruisant dans la doctrine, ou à leurs affections en les réveillant; cela peut s'adresser à leurs consciences pour qu'ils marchent d'une manière digne de Dieu; mais c'est ce que le docteur a à dire en sa qualité de serviteur du Seigneur. Il est envoyé par son Maître, et est responsable envers Lui.

Mais dans le culte, l'individualité du docteur se fond dans l'assemblée dont il fait partie, et, dans la présence de son Seigneur, il n'est là que comme adorateur et non pas dans le but d'enseigner. Il ne faut pas oublier que tous sont un lorsqu'ils se réunissent autour de la table du Seigneur, et si l'assemblée réunie ainsi devait s'attendre au docteur, ou si ce dernier devait prétendre à une place pour lui-même à cette occasion, il y aurait un démenti pratique à l'unité de l'assemblée dans son caractère d'adoration, et au fait que le Seigneur dirige par son Esprit comme Il le veut. On s'apercevra que quand la pensée de l'assemblée est tournée vers les dons, chacun de ceux qui sont là perdent presque entièrement le sens de leur responsabilité, que le culte devient très faible, et que le sentiment de la présence de Dieu le Saint Esprit s'efface.

Il est facile de voir que si individuellement nous perdons de vue le caractère d'adoration de l'assemblée réunie autour de la table du Seigneur, nous tomberons graduellement dans un état qui ressemble beaucoup à celui de certaines dénominations. L'enseignement peut être très différent, mais en esprit les saints viendront prendre part à la cène et écouter un sermon.

Il est tout à fait vrai que celui qui enseigne peut avoir autour de lui un plus grand auditoire le dimanche matin qu'à d'autres occasions, puisque tous ceux qui le peuvent se réunissent pour rompre le pain, et il peut alors penser que les brebis ont grand besoin de nourriture, et que la plus grande partie d'entre elles n'ont pas d'autre occasion d'en trouver.

Mais nous devons de nouveau demander: dans quel but allons-nous à la table du Seigneur? Nous y allons pour rompre le pain en souvenir de Lui-même dans sa mort: c'est un moment spécialement consacré à Lui et à son Père. Le souvenir de ses souffrances devrait tellement nous remplir de Lui-même que l'adoration la plus élevée et la plus sainte devrait déborder de nos coeurs. Hélas! n'est-il pas vrai que parfois il est nécessaire de nous réveiller à la réalité de sa mort et de ses souffrances? «Vous n'avez pu veiller une heure avec moi?» paroles qu'Il a adressées à ses disciples endormis de tristesse, que nous pouvons appliquer à nous-mêmes. Si Christ remplissait vraiment nos coeurs, nous n'aurions qu'un désir: celui de n'employer le temps passé à sa table que pour Lui et avec Lui. Il n'y a pas de musique sur la terre plus douce que ces affections harmonieusement accordées qui expriment le bonheur des saints de Dieu dans la mort du Seigneur. Que le désir d'édification doctrinale ne prenne pas dans nos coeurs la place du ministère de la personne de Christ.

Nous pouvons être bien certains que si un croyant est un adorateur, il ne négligera pas les réunions consacrées à l'édification ou à la prière. On entend souvent dire que ce sont ceux qui ont le plus besoin d'être enseignés, qui viennent le plus rarement recevoir l'instruction. C'est bien vrai et cela montre l'état de l'âme. Mais si le Seigneur a dans nos coeurs la place qui Lui revient, si ces coeurs sont libérés de leurs propres besoins, de sorte qu'ils trouvent leur plaisir à louer et à adorer le Seigneur et son Père, alors ils rechercheront la prière et l'édification. Que ce soit en particulier, quand nous sommes seuls avec Dieu, ou en public quand nous nous trouvons réunis avec son peuple, la question de savoir si nous sommes ou ne sommes pas des adoreurs est la pierre de touche de l'état de nos âmes.

La réunion à Troas (Actes des Apôtres 20: 7) où les disciples se réunirent pour rompre le pain, et où Paul fit un long discours, dura extrêmement longtemps, mais Paul était un apôtre.

Nos réunions ne sont pas longues, si parfois elles traînent en longueur; et il n'y a plus d'apôtres. Ce qu'il nous faut ardemment désirer, c'est davantage de Christ au moment consacré à Dieu le Père et au Seigneur Jésus pour l'adoration.

Nous savons qu'il existe des gens dont la profession est d'écrire des sermons, et qui en font leur gagne-pain! Et il y a un mal qui se répand, c'est de prêcher des sermons «de rechange». Mais nous qui reconnaissons la direction de l'Esprit et nous tenons sur ce terrain-là, nous pouvons en arriver à quelque chose qui ressemble un peu à cette négation de la présence de l'Esprit de Dieu avec son peuple. Prononcer, dans une assemblée réunie au nom de Christ et professant être guidée par le Saint Esprit, une «parole» empruntée, sans même en indiquer la source, à un périodique, ou à tel écrit d'un docteur, est un mal sérieux. Ce n'est pas le culte; ce n'est même pas la manne fraîche de la cueillette du matin; c'est au plus débiter le pain sec obtenu de quelqu'un d'autre.

S'il y avait dans les assemblées plus de sentiment de ce qu'est le culte, il y aurait aussi des perceptions spirituelles qui enlèveraient le goût d'une pareille nourriture. Un sermon qui provient d'un effort de mémoire et non pas de ce qui a été fait nôtre vraiment et individuellement par l'Esprit produit de la sécheresse. S'il y avait la conviction sincère que le Seigneur par l'Esprit donne à qui il Lui plaît de parler à son peuple réuni autour de sa table, il serait absolument impossible de venir à la réunion avec un sermon arrangé d'avance, qu'il soit le fait de celui qui parle, ou ait été emprunté ailleurs.

C'est une preuve manifeste d'une diminution de la foi en l'action de l'Esprit de Dieu dans une assemblée, quand des hommes osent apporter leurs propres pensées et les préparer d'avance pour les prononcer à la table. Certes, ce qui a rempli la pensée de quelqu'un pour lui-même ou pour les autres, peut être justement exprimé le dimanche matin; mais si telles ou telles choses sont dans sa pensée, il doit être doublement soucieux et assuré sans hésitation que le Seigneur désire qu'il les exprime.

On voit souvent qu'un sujet préparé d'avance est introduit pendant la réunion, sans avoir aucun rapport avec le courant de pensées que l'Esprit de Dieu fait passer dans l'assemblée, qu'il interrompt l'adoration et y met fin, portant ainsi sa propre condamnation. Ou bien (osons-nous le dire?) l'habitude corrompt peu à peu l'esprit de ceux qui composent l'assemblée, de façon que l'action de Dieu le Saint Esprit dans l'assemblée s'efface de nos perceptions.

Parfois nous percevons un mouvement dans l'assemblée qui, bien que non exprimé par des paroles, indique clairement que le culte est terminé: un moment d'attente se produit pour que la méditation puisse être prononcée. Et parfois quelque personne agitée fait passer la bourse pour les pauvres, et nos esprits affligés se rappellent les paroles du Maître: «Vous avez les pauvres toujours avec vous, mais moi vous ne m'avez pas toujours». L'occupation avec le Seigneur dont le résultat est l'adoration fait manifestement défaut.

Il est nécessaire pour l'adoration que nous soyons venus à Christ, que nous nous soyons nourris de Lui, et que nos coeurs étant ainsi remplis, nos affections en découlent par son Esprit. Nous ne pouvons pas imiter l'adoration, sinon à notre péril. Dieu veut de la réalité. Il vaut mieux,

même si nous sentons qu'il y a peu d'adoration, prendre la vraie place si basse soit-elle. Et en vérité si nous sommes devant Dieu, nous ne pouvons faire autrement que d'être honnêtes. Il ne suffit pas d'être sur le bon terrain; il nous faut aussi être dans un bon état sur ce terrain.

C'est pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, le fait qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas d'adoration à la réunion de culte est une pierre de touche importante non seulement de l'état individuel de l'âme, mais de celui de l'assemblée. Une assemblée où l'Esprit de Dieu n'est pas entravé, est un instrument extrêmement sensible. Elle aura une même pensée — la pensée de l'Esprit — et percevra ce qui n'est pas en accord avec cette pensée. Elle sentira que quelque chose ne va pas, s'il y a quelque mal, bien que ce mal soit caché. Le Seigneur envoie souvent une parole d'exhortation à de telles occasions, mais l'exhortation n'est pas l'adoration, bien que, comme l'édification, elle doive y conduire édification en déployant les pensées de Dieu exhortation en amenant les âmes à l'état qu'il faut devant Dieu.

On remarque souvent que quelques-uns de ceux qui entourent habituellement la table du Seigneur, considèrent l'adoration comme un état du coeur que le ministère produit en eux. Le ministère touche non seulement l'esprit, mais aussi le coeur et la conscience. En l'écoutant nous percevons qu'il produit un effet en nous; sans doute quand il est d'un ordre très élevé, il conduit à nous occuper du Père et du Fils; c'est un ministère qui conduit à l'adoration.

Mais d'une manière générale, le ministère est le service pour les saints, pour Christ aussi dans le sens qu'il sert son peuple. Le ministère de Jean Baptiste était très élevé et de nature à produire l'adoration, quand il prononçait ces simples mots: «Voici l'agneau de Dieu». L'effet qu'ils produisirent sur les disciples fut tel qu'ils en oublièrent Jean et suivirent Jésus. Ils s'attachèrent à Lui et demeurèrent avec Lui. Si nous demeurons avec Lui nous ne pourrions pas ne pas être des adorateurs; il serait impossible d'être si près de Lui sans que nos coeurs débordent de son amour. Mais nous sommes plus près du Seigneur que ceux qui demeurèrent avec Lui ce jour-là, car nous sommes en Lui qui est à la droite de Dieu. Il y a un défaut dans nos coeurs, si nous ne trouvons pas nos délices en Lui.

Mais laissant ce ministère élevé et pensant à l'état d'âme de beaucoup de croyants, nous trouvons qu'il y en a qui n'estiment pas autant un moment occupé exclusivement par l'adoration qu'un autre consacré à l'édification. Prenons par exemple des âmes qui ne jouissent pas pleinement de la liberté chrétienne; elles préféreront ce qui les conduira vers cette liberté, même si ce n'est qu'une simple parole d'évangélisation, à l'épanchement du coeur vers Christ ou le Père.

Cette édification les rencontre à leur niveau, tandis que l'adoration est dans une région où elles ne se trouvent pas. La présence de tels croyants dans les assemblées affecte nécessairement le caractère de la réunion, car Dieu le Saint Esprit agit au milieu de nous selon la réalité, et les forts doivent porter les infirmités des faibles.

En outre, si les âmes de ceux qui sont présents, qui connaissent la liberté chrétienne, ne sont pas en communion avec Dieu et n'en jouissent pas consciemment, un tel état d'âme crée un obstacle à l'adoration. Ces âmes font avant tout grand cas du ministère qui a pour effet d'en appeler à leurs coeurs et à leurs consciences et de produire le jugement de soi-même. Nous

savons combien souvent, dans une réunion, le coeur est heureux de s'apercevoir que quelque action intérieure enlève l'obstacle qui empêchait la communion. Mais cette action de la Parole, en purifiant l'âme, n'est pas l'adoration, quoique, ainsi purifiée, l'âme se trouve en meilleure condition morale pour adorer. Mais cette purification ne suffit pas; pour adorer il faut être en communion avec Dieu. Nous avons besoin d'être remplis de l'Esprit.

Rappelons-nous que le Père cherche de vrais adorateurs; des hommes qui ne soient pas occupés du lieu d'adoration (Jean 4), mais qui soient remplis de Christ. Tandis que tant de chrétiens sont absorbés par le «lieu», — «cette montagne», ou cette ville «Jérusalem», — tandis que d'autres sont pour ainsi dire flétris par l'intellectualisme, puissent nos âmes être entièrement occupées de Christ Lui-même, et tellement déborder de l'amour du Père que nous puissions être, en esprit et en vérité, des adorateurs.

Nous ajouterons quelques mots encore au sujet du respect ou de la révérence qui accompagne nécessairement l'esprit de vraie adoration. Si nous saisissons dans la puissance de l'Esprit que nous sommes introduits dans la proximité de Dieu et que le lieu de notre culte est le lieu très saint, nos âmes seront certainement remplies de révérence et de sainte crainte. La Bible ne parle nulle part de lieux de culte sacrés pour les chrétiens; mais quelque humble que soit le local, là où deux ou trois sont réunis au nom du Seigneur, Il est là au milieu d'eux; les disciples qui sont assemblés ainsi se trouvent donc dans le lieu le plus saint qu'il y ait sur toute la terre: dans sa présence.

Certes, quand le mémorial de la mort du Seigneur est placé sur sa table, nous avons devant nous ce qui doit dominer nos âmes. Nous jouissons de la liberté chrétienne, mais c'est une sainte liberté et cela ne doit pas être un prétexte à licence en pensée, en parole ou en action.

La tenue même du peuple de Dieu, lorsqu'il se trouve dans la présence du Seigneur souligne la réalité de leur conviction qu'Il est au milieu d'eux et que c'est le Saint Esprit qui dirige leurs pensées; et aussi le fait d'être ponctuels, car si nous croyons que le Seigneur lui-même est présent quand la réunion commence, nous n'oserions pas prendre l'habitude fâcheuse et irrévérente d'être en retard. Ce sont là peut-être des points secondaires, et si notre respect n'est qu'extérieur et ne s'exprime que par la ponctualité et la tenue, il n'a que peu de valeur; mais s'il est sincère, ces petites choses ne seront pas négligées.

La table du Seigneur est le lieu le plus saint qu'il y ait sur la terre; si nous le réalisons, nous refuserons nécessairement de la mettre en relation avec quoi que ce soit de profane ou d'irrespectueux.

Le culte (Fuzier P.)

ME 1951 page 85

Contenu :

- [1. Son importance — Qui peut adorer? — En quoi consiste la préparation du culte?](#)
- [2. Autel d'or — Feu étranger](#)
- [3. Huile pour l'onction sainte — Encens des drogues odoriférantes](#)
- [4. «En quoi avons-nous méprisé ton nom?»](#)

1. Son importance — Qui peut adorer? — En quoi consiste la préparation du culte?

Dans ce monde, un double service nous échoit. Regardons autour de nous: témoins de Dieu vis-à-vis de ceux qui nous entourent, nous avons un ministère à exercer à l'égard des croyants comme aussi des incroyants. Elevons nos regards en haut: constitués des adorateurs pour notre Dieu et Père, il nous appartient d'accomplir ce service. L'une et l'autre de ces deux fonctions ont une extrême importance. D'une façon générale, dans la chrétienté, l'on donne la prééminence à la première, tandis que la seconde n'est guère comprise: on insistera beaucoup, par exemple, sur le service qui nous incombe à l'égard de ceux avec lesquels nous sommes mis en contact et qui ne sont pas sauvés; certains considéreront même le devoir de les avertir comme le seul auquel le chrétien ait à faire face et l'on sacrifiera tout à l'évangélisation, les différentes réunions, dans plusieurs dénominations chrétiennes, n'ayant en fait d'autre but que d'adresser un appel aux âmes inconverties. Or, ce service, quelque précieux et utile qu'il soit, n'est pas l'unique service des rachetés. Dieu a voulu, avant tout, faire de nous des adorateurs. Et s'il était possible d'établir un classement des services qui nous sont confiés, il conviendrait de mettre l'adoration en tout premier lieu, car elle s'adresse directement à Dieu. Dieu lui-même est l'objet de notre culte, tandis qu'un service s'adressant aux hommes — croyants ou inconvertis — bien qu'il soit accompli pour Dieu, a cependant comme objet direct les personnes à l'égard desquelles il est exercé. *Autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant le culte est au-dessus du ministère!* En toutes choses, Dieu doit avoir la première place; nous comprenons donc que le culte soit le service primordial qu'aient à remplir les croyants.

D'un autre côté, notre témoignage au milieu des hommes de ce monde prendra fin; tous les services que nous sommes appelés à exercer, vis-à-vis des croyants aussi bien que des incroyants, cesseront, tandis que l'adoration n'aura jamais de fin. Commencée sur la terre, dans la faiblesse, elle sera présentée à Dieu le Père et à l'Agneau, en perfection, pendant l'éternité!

Autrefois, Dieu avait un peuple sur la terre, au milieu duquel Il demeurait, Israël — un peuple de guerriers au sein duquel se trouvait une tribu de serviteurs (les Lévites) et une famille d'adorateurs (la famille d'Aaron). C'était la famille d'Aaron qui était chargée d'exercer la sacrificature dans le lieu saint, image du culte que nous sommes appelés à rendre aujourd'hui où nous sommes «édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2: 5). Pour combattre comme guerriers, pour servir comme ouvriers du Seigneur, il est nécessaire que Christ soit le seul Objet de nos

affections et que nous réalisons ce qu'est l'adoration dans le sanctuaire. Le sacrificateur doit garder son coeur avec soin, a-t-on dit, sinon le lévite faillira et le guerrier sera défait. Cela fait encore ressortir l'importance de notre service d'adorateurs. Ce n'est que dans la mesure où nous le réaliserons fidèlement que nous pourrons servir tout autour de nous, selon la pensée de Dieu, soit dans le monde, soit dans l'Assemblée, et livrer les combats auxquels nous sommes appelés.

Quels sont ceux qui peuvent adorer? Ceux auxquels l'apôtre Pierre écrit qu'ils sont «édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ», les vrais croyants: ils ont été «élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ» (1 Pierre 2: 5; 1: 2) — ils possèdent la vie divine parce qu'ils ont cru «que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu» et «en croyant», ils ont «la vie par son nom» (Jean 20: 31). Ils se sont ainsi approchés du Seigneur «comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu»; et possédant la même vie que la sienne, «comme des pierres vivantes», ils sont constitués, après qu'ils ont reçu le Saint Esprit, «une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2: 4, 5).

Au temps de la loi de Moïse, pour aller à l'autel d'or (où est célébré le véritable culte) il fallait d'abord passer à l'autel d'airain, figure de la croix de Christ où la question du péché a été réglée et où a pris fin l'histoire de l'homme dans la chair. Par conséquent, seuls les vrais croyants peuvent adorer dans le lieu saint (où se trouvait l'autel d'or). Pour présenter le culte que Dieu attend de nous, l'homme dans la chair est mis de côté, il a été crucifié avec Christ! Des personnes inconverties peuvent assister au culte rendu par les enfants de Dieu, mais ne peuvent y prendre part et il n'est pas possible, selon Dieu, de les y associer. Si «ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu» (Romains 8: 8), encore moins peuvent-ils l'adorer! — Les enfants de Dieu qui rendent culte ne peuvent le faire que par la puissance du Saint Esprit mettant en exercice les activités du nouvel homme; ce qui est de la chair dans le croyant — le vieil homme — ne peut rien présenter que Dieu puisse accepter: Dieu ne peut rien recevoir qui vienne de l'homme comme tel puisqu'il ne donne qu'une seule place à l'homme naturel, la mort!

C'est par le Saint Esprit que le croyant adore: «nous... rendons culte par l'Esprit de Dieu» (Philippiens 3: 3). Un homme qui se débat dans les angoisses que Romains 7 nous dépeint — bien qu'il s'agisse de quelqu'un qui possède la vie de Dieu — n'est pas en état d'adorer. C'est seulement lorsqu'il a connu la délivrance (7: 24), lorsque le Saint Esprit, habitant en lui, met en activité le nouvel homme, qu'il est rendu capable de le faire. Il jouit alors de sa relation avec Dieu comme Père (8: 15) ce qui est indispensable pour être en état de rendre culte, car c'est *le Père* qui cherche des adorateurs (Jean 4: 23).

Nous avons dit que, sous l'ancienne économie, le culte était offert à l'autel d'or, dans le lieu saint. Dans ce lieu, tout était d'or (le chandelier) ou recouvert d'or (la table des pains de proposition et l'autel de l'encens): en figure, on n'y voyait que la justice et l'excellence de la personne de Christ. Le chapitre 25 du livre de l'Exode ne nous parle que de deux ustensiles du lieu saint: la table et le chandelier; il n'y est rien dit de l'autel d'or. Pour qu'il pût être question de

cet autel, il fallait d'abord que l'autel d'airain eût été introduit (chapitre 27): là, nos péchés ont été réduits en cendres et «Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (Romains 8: 3). Il fallait ensuite que la sacrificature eût été instituée (chapitres 28 et 29): il n'y a pas de culte sans adorateurs et il ne peut pas y avoir d'adorateurs si la question du péché n'a pas été réglée. Les sacrificateurs nous sont présentés, dans ces deux chapitres de l'Exode, comme unis à Christ (Lui, pur et sans tache, a pu être oint sans qu'il y eût préalablement effusion de sang), lavés d'eau, aspergés de sang et oints d'huile: ils sont ainsi rendus capables de remplir leur service à l'autel d'or — en figure, les adorateurs peuvent offrir un culte selon Dieu et à Dieu, dans la puissance du Saint Esprit.

Exode 30, qui nous occupe de l'autel d'or, nous parle aussi de la cuve d'airain. Elle était placée entre les deux autels, après l'autel d'airain et avant l'autel d'or. Les sacrificateurs devaient s'y laver les mains (image de nos oeuvres) et les pieds (qui se rapportent à notre marche) avant d'entrer dans le lieu saint, «afin qu'ils ne meurent pas» (versets 17-21). Combien donc était grave, pour les sacrificateurs, le fait de venir à l'autel d'or sans avoir procédé à ce lavage à la cuve d'airain! C'était pour eux la mort. Que veulent dire ces choses pour ce qui nous concerne.? Pour être constitués sacrificateurs, nous avons d'abord été lavés d'eau; c'est le lavage initial qui n'a pas à être renouvelé: «les coeurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure», nous pouvons nous approcher, ayant «une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair...» (Hébreux 10: 19-22). Tandis que le premier tabernacle avait encore sa place, le chemin des lieux saints n'avait pas encore été manifesté; mais Christ est venu, «souverain sacrificateur des biens à venir» et «avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle». Il «n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu». De sorte que, si les sacrifices lévitiques ne pouvaient jamais «rendre parfaits ceux qui s'approchent», Christ, «par une seule offrande... a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». C'est ainsi que nous pouvons être exhortés à nous approcher puisque nous avons maintenant «une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints» (Hébreux 9: 8, 9, 11, 12, 24; 10: 1, 14, 19-22).

Mais dans, notre marche, nous contractons de la souillure et rien de souillé ne peut avoir accès dans le saint lieu où tout est d'or, ou recouvert d'or! Il faut donc que la souillure soit ôtée; c'est là le but de ce que nous présente en type le lavage des mains et des pieds à la cuve d'airain.

Notre culte est souvent empreint d'une grande faiblesse: que de fois nous arrive-t-il de ne pas atteindre l'autel d'or! Si nous nous arrêtons à l'autel d'airain — nous limitant ainsi à remercier Dieu de nous avoir donné son Fils pour nous délivrer de la puissance de Satan et régler la question de nos péchés — c'est parce que nous savons peu ce qu'est le lavage à la cuve d'airain. Souvenons-nous qu'elle était placée entre l'autel d'airain et l'autel d'or! Nous perdons de vue le véritable caractère du culte lorsque nous ne dépassons pas l'autel d'airain; nous avons alors tendance à ramener tout à nous-mêmes: nous pensons à *notre* état misérable, à l'oeuvre de la

croix pour *nous* en délivrer, à *nos* privilèges et à *nos* bénédictions — nous rendons grâce à Dieu parce que Christ est mort pour *nos* péchés, ressuscité pour *notre* justification et parce qu'Il a fait de pauvres pécheurs perdus de vrais adorateurs... Et nous pensons que c'est là le vrai culte! Nous ne parlons pas de ce que l'on appelle un «culte» dans la chrétienté où on désigne par ce terme toute réunion, quelle qu'elle soit, au cours de laquelle on écouterait peut-être un sermon ou une leçon de morale! Nous parlons de ce que l'on croit être un culte parce que l'on a remercié Dieu d'avoir frappé son Fils à notre place à la croix du Calvaire et de nous avoir ainsi donné une part avec Lui dès maintenant et pour l'éternité. Nous ne voulons certes pas dire qu'il ne convienne pas de le faire! Certes, pour exalter la grâce de Dieu, magnifier son amour, louer Celui qui a accompli une oeuvre aussi merveilleuse, il convient de rappeler l'état dans lequel nous étions et de dire ce que Christ a fait pour nous et de nous. Et n'oublions pas que sur l'autel d'airain brûlait l'holocauste, sacrifice de bonne odeur, type de Christ s'offrant dans sa perfection. Il faut cependant aller plus loin... Il faut aller jusqu'à l'autel d'or pour rendre à Dieu le vrai culte qu'Il attend de nous. Mais on ne peut atteindre l'autel d'or sans passer à la cuve d'airain!

Si même nous savons ce que représente la cuve d'airain, comprenons-nous bien comment nous devons y effectuer le lavage de nos mains et de nos pieds? C'est une remarque parfois entendue: je ne voudrais pas venir au culte sans avoir procédé au jugement nécessaire, typifié par la cuve d'airain; et le samedi soir ou le dimanche matin, je ne manque pas de le faire. La pensée est bonne, mais au fond, c'est mal comprendre le lavage à la cuve d'airain! Pouvons-nous, à la fin de la semaine, nous rappeler tout ce qui doit être ôté pour que nous puissions venir à l'autel d'or? Ce que nous avons pu faire en désobéissance à Dieu, nos mauvaises pensées, tout cela est-il présent à notre esprit le samedi soir ou le dimanche matin? Hélas! nous oublions si rapidement, surtout quand il s'agit de nos manquements... Que de choses non jugées alors, qui sont un obstacle à la célébration du culte! Ce n'est même pas chaque soir qu'il convient d'aller à la cuve d'airain, c'est de façon constante, sans retard, si nous nous sommes laissé aller à une pensée ou à un acte qui ne peuvent supporter la lumière de Dieu, et, par conséquent, nous privent de la jouissance de la communion avec Lui. «Mourir», dans versets 20 et 21 d'Exode 30, c'est pour nous aujourd'hui, perdre la jouissance de la communion avec le Seigneur. Si nous savions mieux ce qu'est la cuve d'airain et si nous y lavions nos mains et nos pieds chaque fois que nous avons contracté quelque souillure, nous jouirions d'une vraie communion avec le Seigneur et nous serions rendus capables d'aller jusqu'à l'autel d'or pour offrir à Dieu le culte qui Lui est dû. Quelle joie pour nos coeurs, quelle gloire pour Lui!

C'est ainsi que l'on «prépare» chaque jour le culte que nous avons à rendre tout spécialement le premier jour de la semaine, lorsque nous sommes réunis en assemblée pour cela. (N'oublions pas, en effet, que si nous sommes exhortés à louer Dieu sans cesse — cf. Hébreux 13: 15 — le vrai culte offert à l'autel d'or est l'acte collectif de l'assemblée). Mais dans cette «préparation», il n'y a pas que la cuve d'airain, il y a également les corbeilles à remplir! Les deux choses sont liées: si nous savons pratiquement ce qu'est la cuve d'airain, nous remplissons nos corbeilles; dans le cas contraire, nous viendrons dans le rassemblement, le dimanche matin, avec des corbeilles vides ou à peu près, et nous ne dépasserons pas l'autel d'airain!

Pour remplir sa corbeille (Deutéronome 26), il faut d'abord être «entré dans le pays»: c'est dans le ciel que déjà, en Christ, nous sommes entrés, «bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» car «Dieu... nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Ephésiens 1: 3; 2: 4-6). Il faut ensuite «posséder le pays»: par la foi, jouir du ciel comme de ce qui nous appartient; il est notre héritage et nous en avons reçu les arrhes, savoir le Saint Esprit qui nous occupe de Christ dans le lieu où Il est maintenant (Ephésiens 1: 14). Enfin, il est nécessaire d'habiter le pays: non pas nous trouver dans le ciel quelques instants, de loin en loin, mais y demeurer constamment; chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu — penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre (Colossiens 3: 1, 2). Ces trois conditions remplies, nous pourrions prendre «des prémices de tous les fruits»: c'est tout ce que nous aurons vu, connu et reçu de Lui en étant occupés et nourris de sa Personne! L'Israélite devait alors mettre ces fruits dans une corbeille et venir au lieu que Dieu avait choisi pour y faire habiter son Nom: ayant préparé non pas un discours, mais nos coeurs afin qu'ils soient disposés à la louange, nous nous rendrons «là où deux ou trois sont assemblés en son nom» et nous présenterons nos corbeilles, remplies des fruits recueillis. C'est le sacrificateur qui prend la corbeille et la pose devant l'autel de l'Eternel: nous avons «un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu» (Hébreux 10: 21) et c'est par Lui que nous pouvons offrir à Dieu un sacrifice de louanges, «le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Hébreux 13: 15). Comme autrefois Aaron portait «l'iniquité des choses saintes que les fils d'Israël avaient sanctifiées» (Exode 28: 38), Christ «grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu» purifie nos louanges — tellement marquées d'imperfections — afin que Dieu puisse les agréer. N'est-Il pas aussi Celui qui entonne la louange dans l'Assemblée (Psaumes 22: 22), de telle sorte qu'Il nous associe à Lui dans l'adoration qui s'élève vers le Père?

Combien peu nous savons réaliser cette «préparation» du culte! Et, dans une large mesure, c'est parce que, pratiquement, nous savons très mal ce qu'est le lavage à la cuve d'airain. Comment nous étonner alors de voir nos corbeilles aussi peu remplies? Comment nous étonner de notre faiblesse quand nous sommes réunis pour adorer?

Signalons encore un point qui se rattache à la «préparation» du culte. Si un frère a péché contre un autre et si la chose n'a pas été réglée, l'assemblée ne pourra rendre culte comme il convient, le Saint Esprit, contristé, ne pouvant agir librement. Que faut-il faire dans un cas semblable? Ce que la Parole nous enseigne: «Si ton frère pêche contre toi, va, reprends le, entre toi et lui seul; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère...» (Matthieu 18: 15). — Et si un frère sait qu'un autre «a quelque chose contre lui», il doit également aller régler la difficulté avant de venir offrir son don à l'autel (Matthieu 5: 23, 24). — Il va sans dire que ces enseignements nous sont donnés pour des cas susceptibles de troubler la communion à la Table du Seigneur. N'y aurait-il pas un danger certain à vouloir obtenir une pleine et parfaite identité de vues sur tous les points et à en faire une question de communion à la Table du Seigneur? Certes ce serait très beau si tous les frères et soeurs avaient une même pensée (la pensée de Dieu) sur tous les sujets et il en serait ainsi si nous demeurions constamment dans la dépendance de l'Esprit, ne nous laissant enseigner et diriger que par lui — si nous écoutions «ce que l'Esprit dit aux assemblées». Comme nous sommes loin de le réaliser! Ne perdons pas de vue qu'en raison de l'infirmité qui nous caractérise

les uns et les autres, notre frère peut avoir une appréciation différente de la nôtre sur bien des points desquels nous ne pouvons faire une question de communion à la Table du Seigneur. — Sans aucun doute, plus il y aura de communion avec Dieu et entre les adorateurs, plus le niveau du culte sera élevé, car le Saint Esprit pourra agir avec plus de puissance s'il y a plus de communion (c'est en effet la preuve qu'il y a une plus grande dépendance de l'Esprit). Nous pouvons désirer qu'il y ait la plus large communion possible; elle ne peut être réalisée à un haut degré que dans la mesure où les frères et les soeurs, prenant «la nourriture solide» des «hommes faits», possèdent le discernement spirituel qui en découle. Il serait vain de vouloir produire l'effet sans agir sur la cause: «avançons vers l'état d'hommes faits» (Hébreux 5: 12-14; 6: 1). Nous aurons alors «les sens exercés à discerner le bien et le mal»; rejetant résolument le mal et faisant le bien, nous jouirons d'une profonde et réelle communion avec Dieu. Habitant le pays, n'oubliant pas le lavage à la cuve d'airain, nous serons en état de rendre culte selon la pensée de Dieu, faisant fumer l'encens sur l'autel!

2. Autel d'or — Feu étranger

C'est à l'autel d'or que l'on offre à Dieu le culte qu'Il attend de ceux pour lesquels Il a donné son Fils. Cet autel était de bois de sittim recouvert d'or (Christ, Homme et Dieu tout à la fois). Le sacrificateur ne voyait dans l'autel — comme aussi d'ailleurs dans le lieu saint — que l'or (l'excellence du Saint Fils de Dieu, ses gloires et sa justice) et Dieu ne voyait que l'or! Tel est le caractère du vrai culte: Christ, seul Objet et du coeur de Dieu et du coeur des rachetés! Sur cet autel, il fallait faire fumer l'encens, tandis que les lampes étaient «arrangées» et «allumées» (Exode 30: 7, 8). Ce sont les lampes dont il est parlé au chapitre 25 de ce livre de l'Exode (verset 37). Les lampes symbolisent la manifestation de ce que Dieu est et cela ne peut être réalisé que par la puissance du Saint Esprit; en Christ, homme parfait sur la terre, la vie de Dieu a été pleinement manifestée, Dieu a été vu en Lui. De la même façon, Il doit l'être maintenant en chaque croyant comme aussi dans l'Eglise. (Les sept assemblées d'Asie — Apocalypse 2 et 3 — qui retracent symboliquement l'histoire de l'Eglise responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur, sont comparées à «sept lampes d'or» — Apocalypse 1: 12, 13, 20). Christ, le chandelier (Exode 25: 31-36) est la lumière du monde, nous sommes lumière dans le Seigneur. Pour que l'encens puisse être brûlé sur l'autel, il faut que les lampes soient allumées et pour qu'elles puissent être allumées, il faut les arranger. Ces lampes, alimentées par l'huile (figure du Saint Esprit), ne peuvent donner parfois qu'une très faible lumière, parce qu'il y a des cendres. Pour que la lumière brille, les cendres doivent tomber d'elles-mêmes: c'est, en figure, le résultat du jugement de nous-mêmes auquel nous amène le Saint Esprit. Chaque fois que cela est nécessaire, le Saint Esprit est un Esprit de répréhension qui agit pour nous faire juger tout ce qui est de la chair en nous; si nous le laissons remplir ce service, les cendres tomberont d'elles-mêmes. Mais, rien ne doit souiller le saint lieu: elles tombent dans des vases à cendres, recouverts d'or pur. N'arrive-t-il pas cependant, hélas! que nous opposions notre propre volonté à l'action de l'Esprit, lorsque cet hôte divin veut remplir le service dont nous venons de parler? Il faut alors les mouchettes (Exode 25: 38). Dieu se sert des mouchettes pour ôter les cendres; Il nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté (Hébreux 12: 10). Nous

pouvons ainsi faire briller la lumière de Christ dans ce monde. Les lampes allumées et arrangées — et combien est nécessaire à cet égard le service de notre grand souverain sacrificateur, dont Aaron est un type —, nous sommes rendus capables de faire fumer l'encens sur l'autel d'or.

Cet encens était consumé sur l'autel sous l'action du feu et c'était le feu de Dieu qui devait le faire brûler. Pris sur l'autel d'airain, ce feu a été allumé du ciel (Lévitique 9: 24). Faire brûler l'encens avec un autre feu que celui-là, c'est se servir d'un feu étranger et cela, Dieu ne peut pas l'accepter. Le chapitre 10 du Lévitique nous donne bien des enseignements à cet égard.

Dans les sept premiers chapitres de ce livre, il est question des sacrifices qui devaient être offerts selon la loi et qui étaient une figure du sacrifice parfait du vrai Agneau de Dieu; les divers sacrifices de l'ancienne économie font ressortir les différents aspects du sacrifice de Christ. Puis, dans les chapitres 8 et 9, nous avons la sacrificature. Une expression est répétée tout au long de ces deux chapitres: «c'est ici ce que l'Eternel a commandé de faire» ou encore, sous d'autres formes, par exemple: «comme l'Eternel l'avait commandé à Moïse» (8: 4, 5, 13, 17, 21, 29, 31, 34, 35, 36; 9: 5, 6, 7, 10, 21). Comme en toutes choses, dans l'exercice de la sacrificature tout doit être fait en parfaite obéissance à la Parole. S'il en est ainsi, la gloire divine nous apparaîtra: «Et Moïse dit: C'est ici ce que l'Eternel a commandé; faites-le, et la gloire de l'Eternel vous apparaîtra» (Lévitique 9: 6). Tandis qu'au contraire, faire «ce qu'Il ne leur avait pas commandé» entraîne l'exercice du gouvernement de Dieu (Lévitique 10: 1). Quel contraste saisissant!

Au verset 6 du chapitre 8, nous voyons Aaron et ses fils lavés avec de l'eau, c'est-à-dire: Christ et l'Eglise, considérés dans les pensées et conseils de Dieu de toute éternité, sanctifiés. Pour la réalisation de ces conseils, nous avons ensuite: au verset 7, Aaron vêtu des saints vêtements: Christ envoyé dans le monde — au verset 12, l'huile de l'onction versée sur la tête d'Aaron pour le sanctifier: Christ oint de l'Esprit saint et de puissance — dans les versets 14-29, la présentation et l'acceptation du sacrifice; là il est question de l'efficace du sang qui devait être mis sur le lobe de l'oreille droite (écouter), le pouce de la main droite (servir) et le gros orteil du pied droit (marcher) d'Aaron et de ses fils — dans les versets 30-36, l'onction des fils d'Aaron considérés comme identifiés avec lui. Pour que cette onction pût être faite, il fallait que le sang eût été répandu, tandis que l'onction d'Aaron seul (verset 12) ne nécessitait pas l'aspersion préalable du sang. Nourris de Christ (verset 31) et cachés avec Lui, les croyants attendent le huitième jour où Il sera manifesté en gloire et eux avec Lui. C'est dans le chapitre 9 qu'il est parlé de ce huitième jour, type du jour millénaire; nous voyons là, en figure, le peuple d'Israël amené à la pleine jouissance de l'expiation accomplie. Moïse et Aaron (en type: Christ, Roi et Sacrificateur) sortent de la tente d'assignation et bénissent le peuple. Et la gloire de l'Eternel apparut à tout le peuple, comme Moïse l'avait annoncé (verset 6 et 23). Le feu du ciel consume l'holocauste sur l'autel! Le peuple pousse des cris de joie et se prosterne... Quelle scène ce dut être!

Mais voilà tout aussitôt un changement complet! L'Eternel avait donné des enseignements à son peuple concernant les sacrifices et l'exercice de la sacrificature; sa parole avait eu de l'autorité sur tous les coeurs et, dans l'obéissance à cette parole, la sacrificature avait été exercée de telle façon que la gloire de l'Eternel était apparue à tous les yeux. Et immédiatement après, il

est question d'une scène de jugement! Quelle faute avaient donc commis les sacrificateurs? Ils avaient présenté «devant l'Eternel un feu étranger, *ce qu'il ne leur avait pas commandé*» (10: 1). Ils n'étaient pas de faux sacrificateurs; ils étaient bien des fils d'Aaron et remplissaient les fonctions auxquelles ils avaient été appelés, mais ils s'écartaient de ce que l'Eternel avait commandé! Combien cela devrait nous rendre attentifs et nous conduire à mieux réaliser ce que Dieu attend de nous dans l'exercice du culte!

Le véritable culte doit être célébré avec de l'encens pur et un feu pur. Le feu descendu du ciel avait consumé le sacrifice à l'autel d'airain et c'était là que le sacrificateur devait prendre le feu pour faire brûler l'encens à l'autel d'or (Lévitique 9: 24; 16: 12). A l'autel d'airain, en figure, le vieil homme a été mis à mort, ayant été crucifié avec Christ: «nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort» (Romains 6: 5). Dans le culte, ce qui est de l'homme naturel ne peut donc avoir aucune place; tout ce qui vient de l'homme dans la chair est un «feu étranger». Si le feu est pris à l'autel d'airain, il n'est pas question de l'homme dans la chair puisque c'est précisément là que son histoire a pris fin dans la mort. Le croyant ne peut donc adorer que dans la puissance du Saint Esprit: ce qui est *de Dieu* en lui — le nouvel homme — peut présenter à *Dieu*, par l'Esprit *de Dieu* la personne excellente du Saint Fils *de Dieu*. C'est le caractère du vrai culte!

Une action qui n'est pas exercée dans la dépendance du Saint Esprit est un «feu étranger», car ce qui ne vient pas de l'Esprit ne peut provenir que de la chair. Indiquer un cantique mal à propos, sans être conduit en cela par le Saint Esprit, lire une portion de la Parole de Dieu, si précieuse soit-elle, alors qu'il est manifeste qu'elle est bien loin du courant de pensées dans lequel l'Esprit dirige l'assemblée, tout cela n'est-il pas un «feu étranger»? Certes, nous avons une entière liberté pour entrer dans les lieux saints, mais avec quelle crainte devons-nous le faire et y demeurer! Et quel exercice pour prendre une action quelconque, pour rester dans la dépendance du Saint Esprit, pour éviter de faire brûler l'encens avec un «feu étranger»? Toute action déplacée dans le culte contriste le Saint Esprit et peut même l'éteindre tout à fait; elle pèse sur l'assemblée dans la mesure où il y a de la spiritualité, et quelle tristesse elle peut produire dans les coeurs quand l'assemblée, qui adorait sur la montagne, présentant à Dieu ce qui Lui est dû, se trouve empêchée de poursuivre l'exercice d'une fonction aussi élevée!

Les chapitres 8 et 9 du livre du Lévitique, tableau de tout ce qui est fait par la sacrificature en obéissance à ce que Dieu a commandé, se terminent par la description de la scène au cours de laquelle la gloire de l'Eternel apparut à tout le peuple, le feu sortant de devant l'Eternel pour consumer le sacrifice sur l'autel. Au début du chapitre 10, le feu sort de devant l'Eternel, mais, cette fois, c'est pour dévorer Nadab et Abihu, les deux fils d'Aaron qui avaient pris un feu étranger pour faire fumer l'encens, «ce qu'il ne leur avait pas commandé». Nous ne sommes sans doute plus sous l'économie mosaïque et Dieu n'envoie plus le feu du ciel pour dévorer des sacrificateurs qui offrent de l'encens avec un feu étranger. Mais cependant nous avons là un enseignement qui nous montre quelle autorité devrait avoir sur chacun de nous ce qui a été commandé et quelle offense à Dieu est la présentation d'un culte qui n'est que le produit de l'activité de l'homme naturel et qui, en fait, n'est pas le culte! Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Dieu peut intervenir

dans son gouvernement, même dans l'économie actuelle: 1 Corinthiens 11: 30 ne laisse aucun doute à cet égard.

En présence d'un tel jugement de Dieu, «Aaron se tut». Quelle épreuve pour lui et comme chef de famille et comme chef de la sacrificature! Il est là, deux de ses fils dévorés par le feu du ciel — Nadab et Abihu — et deux autres à ses côtés, étreints par la même douleur — Eléazar et Ithamar. Mais il n'ouvre pas la bouche! Ni plainte, ni murmure! C'est une entière soumission à la volonté de Dieu. «Je suis resté muet, je n'ai pas ouvert la bouche, car c'est toi qui l'as fait» (Psaumes 39: 9). Et les corps de ses deux fils, consumés par le feu du ciel, sont emportés «dans leurs tuniques»: les corps dévorés, mais les vêtements de la sacrificature intacts, c'était bien la preuve que Nadab et Abihu avaient été atteints par un jugement de Dieu. Il ne restait donc plus qu'une forme extérieure sans aucune réalité. N'est-ce pas, hélas! Ce qui caractérise tant de soi-disant cultes dans la chrétienté, aujourd'hui? Et n'est-ce pas un danger à l'égard duquel nous avons à veiller? Ne risquons-nous pas de n'observer qu'une forme extérieure, sans qu'il y ait aucune réalité dans notre culte?

Les versets 8 à 11 de ce chapitre rappellent l'enseignement donné par l'Eternel à Aaron: «Vous ne boirez point de vin ni de boisson forte, toi et tes fils avec toi, quand vous entrerez dans la tente d'assignation, afin que vous ne mouriez pas. C'est un statut perpétuel, en vos générations afin que vous discerniez entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur...». Le vin est un excitant pour la chair et cette excitation de la chair peut ressembler, à certains égards, dans ses effets extérieurs, aux manifestations provenant de l'action du Saint Esprit (cf. Actes des Apôtres 2: 4, 13). C'est pourquoi il nous est dit: «Et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution; mais soyez remplis de l'Esprit...» (Ephésiens 5: 18). En d'autres termes: ne donnez aucun aliment ou excitant à la chair; qu'il n'y ait en vous d'autre action que celle du Saint Esprit, afin que seules soient en exercice les affections du nouvel homme.

3. Huile pour l'onction sainte — Encens des drogues odoriférantes

Dans le vrai culte, il convient de présenter avec un feu pur, un encens pur — c'est-à-dire: présenter, par la seule puissance du Saint Esprit, l'excellence de la personne de Christ. A la fin du chapitre 30 du Livre de l'Exode, qui nous parle de l'autel d'or et de la cuve d'airain, il est question de l'huile pour l'onction sainte et de l'encens des drogues odoriférantes. L'huile pour l'onction sainte est une figure du Saint Esprit qui rend témoignage à tous les adorateurs d'un Christ qui a souffert. Elle était composée de quatre substances différentes: la myrrhe, le cinnamome aromatique, le roseau aromatique et la casse. La «myrrhe franche» nous parle des souffrances de Christ. Elle s'écoule par des blessures faites à l'arbre à myrrhe. C'est l'un des parfums qui furent apportés à Celui qui venait dans ce monde, petit enfant dans la crèche de Bethléhem, pour souffrir et mourir sur une croix, — c'est encore l'un des parfums qui entraient dans la composition de la mixtion préparée par Nicodème, lorsqu'allait être placé dans le sépulcre neuf le corps de Celui qui venait d'endurer les souffrances ignominieuses du Calvaire et de donner sa vie pour le salut des coupables et pour la gloire de Dieu! (Matthieu 2: 11; Jean 19: 39). C'est encore l'un des parfums qui embaumera, dans le jour de sa gloire, quand sera réalisé ce qu'écrit le Psalmiste:

«Tous tes vêtements sont myrrhe, aloès, et casse, quand tu sors des palais d'ivoire d'où ils t'ont réjoui» (Psaumes 45: 8). — Le cinnamome aromatique provient du cinnamome qui est aussi appelé l'arbre odorant; toujours vert, il répand une odeur agréable: image de Christ, homme parfait sur la terre, duquel se dégageait sans cesse un parfum de bonne odeur pour son Dieu. — Le roseau symbolise la faiblesse humaine: c'est dans la faiblesse que Christ a cheminé ici-bas. Il était là, vrai homme, rencontrant la contradiction des pécheurs contre Lui-même, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, connaissant la faim et la soif; Il était là, vrai homme, dans le jardin de Gethsémané, dans l'angoisse du combat, «et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant» (Luc 22: 39-44). Quel parfum pour Dieu! Le parfum du roseau aromatique... Le cinnamome aromatique et le roseau aromatique sont en quelque sorte inséparables (deux cent cinquante sicles de chacun d'eux — cinq cents sicles de myrrhe franche et de casse): les perfections de Christ comme homme lui faisaient rencontrer l'opposition du monde et c'est alors que, traversant une telle scène dans la faiblesse qui le caractérisait comme homme, montait devant Dieu le parfum du roseau aromatique. — La casse est le fruit d'un grand et bel arbre. Ce parfum nous parle de la grandeur de Christ. Comme Il sera grand dans le jour où les paroles du Psalmiste seront réalisées (Psaumes 45: 8). Mais aussi comme Il fût grand dans son abaissement! Toutes les scènes des Evangiles nous dépeignent cette grandeur de l'homme Christ Jésus, Dieu manifesté en chair!

Tout cela, c'est ce dont le Saint Esprit veut sans cesse remplir nos coeurs et, particulièrement, quand nous sommes réunis pour adorer dans le sanctuaire. Il veut nous occuper de Christ dans tout ce que typifient la myrrhe franche, le cinnamome aromatique, le roseau aromatique et la casse, afin que nos coeurs puissent rendre le culte que Dieu attend de nous, faisant monter devant Lui le parfum d'agréable odeur.

Quand il est question de l'encens des drogues odoriférantes (verset 34) nous commençons à nous occuper des parfums qui ne se flairent que dans les cieux! Ces parfums sont au nombre de quatre: le stacte, la coquille odorante, le galbanum et l'encens pur. C'est une terre sainte sur laquelle on ne peut avancer qu'avec des pieds déchaussés... Un encens «consacré à l'Eternel» que Lui seul peut flairer! «Quiconque en fera de semblable pour le flairer, sera retranché de ses peuples» (verset 37, 38).

Dans le stacte, nous avons, en figure, ce qu'il y a de plus caché aux yeux des hommes dans les souffrances de Christ. Qui peut comprendre, si ce n'est Dieu seul, ce que Christ a dû souffrir comme homme ici-bas, le juste parmi les injustes, la lumière au milieu des ténèbres — ce qu'a été pour Lui le combat solitaire qu'Il a livré en Gethsémané? Qui peut mesurer la profondeur de ses souffrances sur la croix, de la troisième heure à la sixième heure de la part des hommes et, ensuite, de la sixième heure à la neuvième heure quand Il fut abandonné de Dieu,? Seul Dieu peut sonder un tel abîme de douleurs et quel parfum montait vers Lui tandis qu'Il considérait son Fils bien-aimé traversant de telles souffrances! — La coquille odorante, parfum provenant d'un coquillage que l'on trouve au fond des mers, nous parle de Celui qui a dû dire, par l'Esprit prophétique: «... les eaux me sont entrées jusque dans l'âme. Je suis enfoncé dans une boue profonde, et il n'y a pas où prendre pied; je suis entré dans la profondeur des eaux, et le courant me submerge». — «Un abîme appelle un autre abîme à la voix de tes cataractes; toutes tes

vagues et tes flots ont passé sur moi». — «Tu m'as jeté dans l'abîme, dans le coeur des mers, et le courant m'a entouré; toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi. Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme, l'abîme m'a entouré, les algues ont enveloppé ma tête» (Psaumes 69: 1, 2; 42: 7; Jonas 2: 4, 6). Dieu pouvait considérer au sein des abîmes Celui qui était «son compagnon», le «Fils de son amour», la joie et les délices de son coeur de toute éternité et un parfum d'agréable odeur montait vers Lui! — Le galbanum qui a une odeur désagréable et une saveur âcre se mélange avantageusement avec d'autres parfums: Christ est «une odeur de mort pour la mort» (le nom de Jésus est comme une odeur désagréable pour l'incrédule; il ne veut pas en entendre parler!), mais il est aussi «une odeur de vie pour la vie» (cf. 2 Corinthiens 2: 15, 16). — Enfin, la quatrième des substances qui entraient dans la composition de l'encens des drogues odoriférantes était l'encens pur. L'encens nous présente, en figure, la bonne odeur de Christ pour Dieu, l'excellence de sa personne, son intercession et ses perfections. Sur l'offrande de gâteau (tout ce que Jésus était dans sa perfection comme homme ici-bas) il fallait mettre de l'encens (Lévitique 2: 1, 2, 16); il fallait aussi en mettre sur les douze gâteaux qui étaient placés sur la table pure (Lévitique 24: 7): ces douze gâteaux typifiaient Israël, dans ses douze tribus, présenté devant Dieu enveloppé par tout le parfum de Christ; ils sont l'image des croyants dans la position parfaite qui est la leur, en vertu de l'oeuvre et des perfections de Christ. C'est le même parfum, celui de l'encens, qui montait vers Dieu quand Il considérait Christ homme parfait sur la terre et qui monte aujourd'hui vers Lui quand Il voit, en Christ, ceux qui Lui appartiennent comme fruits de l'oeuvre de la croix.

L'huile de l'onction devait être répandue sur la tête du souverain sacrificateur, sur les différents objets du tabernacle et sur la famille sacerdotale. Cette dernière onction ne pouvait être faite qu'avec du sang; l'aspersion du sang étant faite, nous sommes ensuite oints de la même manière que Christ et l'odeur agréable qui s'élève devant Dieu est comme celle qui s'élève de la tête de notre souverain sacrificateur. Oints de la même huile que Christ (bien qu'il reste toujours vrai qu'Il est «oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons» — Psaumes 45: 7) et, d'autre part, les douze gâteaux étant recouverts du même encens pur que celui qui était placé sur l'offrande de gâteau, nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé et nous pouvons ainsi adorer dans le sanctuaire! «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ; selon qu'il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé...» (Ephésiens 1: 3-6).

L'encens figure l'intercession et les perfections de Christ. C'est l'excellence de sa personne qui fait la valeur de son sacrifice! Faire fumer l'encens sur l'autel, c'est présenter à Dieu toute l'excellence et toutes les perfections de l'homme Christ Jésus, dans sa vie et dans sa mort, dans son triomphe et dans la position qu'Il occupe maintenant à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur! Cela, c'est le vrai culte, rendu selon la pensée de Dieu, dans l'obéissance aux enseignements de sa Parole.

N'être occupés de nous-mêmes, ni pour rappeler *notre* misère ni pour parler de *nos* bénédictions — si nous le faisons, c'est seulement pour exalter Celui qui nous a pris si bas pour nous élever si haut! — n'être occupés que de Christ, de l'excellence de sa personne, de ce- qu'Il a été pour Dieu, dans sa vie, dans sa mort, dans sa résurrection... Ah! si, comme Marie, nous apprenions à ses pieds, nous viendrions avec un vase d'albâtre plein d'un parfum de nard pur de grand prix et la maison serait remplie de l'odeur du parfum!

*Culte béni d'un coeur qui t'aime,
Encens dont le ciel est rempli...*

N. B. — Nous n'avons donné que de brèves indications sur les diverses substances qui entraient dans la composition de l'huile pour l'onction sainte et de l'encens des drogues odoriférantes, renvoyant le lecteur, pour plus de détails, à l'article intitulé «Les parfums du sanctuaire», paru dans le *Messager Evangélique*, année 1935, page 72, duquel ces indications ont été tirées. Elles sont rappelées à l'intention de ceux qui ne pourraient consulter l'article précité.

4. «En quoi avons-nous méprisé ton nom?»

Avant de lui présenter son Messie, l'Eternel a fait adresser un dernier message à Israël par le moyen du prophète Malachie. Ce Livre du prophète Malachie dépeint la ruine morale du peuple et le tableau qu'il en fait paraît constituer l'illustration de ce qui concerne aujourd'hui la chrétienté professante. Ce qui est probablement le plus grave dans l'état d'Israël, comme dans celui de la profession chrétienne de nos jours, c'est que ce peuple n'a nullement conscience de ce qui le caractérise. Les questions qu'il pose nous le montrent bien: «En quoi nous as-tu aimés?» — «En quoi avons-nous méprisé ton nom?» — «En quoi t'avons nous profané?» — «En quoi t'avons nous fatigué?» — «En quoi retournerons nous?» — «En quoi te frustrons-nous?» — «Qu'avons-nous dit contre toi?» (Malachie 1: 2, 6, 7; 2: 17; 3: 7, 8, 13). Israël aurait dû «craindre» et «honorer» Dieu (1: 6) comme devraient le faire aussi aujourd'hui ceux qui se réclament de son Nom. Au lieu de cela, son Nom est méprisé et, en réponse au reproche que Dieu est contraint de lui faire, le peuple répond: «En quoi avons-nous méprisé ton nom?» — Quel aveuglement! C'est celui-là même qui caractérise Laodicée, dernière phase de l'histoire de l'Eglise responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur (Apocalypse 3: 17-20): Christ laissé dehors, on se glorifie cependant de ses prétendues richesses et l'on déclare n'avoir besoin de rien! — Son Nom est méprisé en ce que ceux qui auraient dû mettre sur la table pure, dans le lieu saint, le pain de proposition, fait de fine fleur de farine et recouvert d'encens pur (Exode 25: 23-30; Lévitique 24: 5-8), présentaient du pain souillé! C'était une profanation! Encore osent-ils dire: «En quoi t'avons nous profané?» Dieu leur déclare alors: «En ce que vous dites: La table de l'Eternel est méprisable». Son Nom méprisé! Sa table méprisée! Et pour le sacrifice, qu'offrait-on? Une bête aveugle, boiteuse ou malade, alors que l'Eternel demandait une victime «sans défaut» (Lévitique 1: 3, 10; 3: 1, 6; 4: 3, 23, 28, 32; 5: 15, 18, 25).

Le peuple ne savait plus ce que l'Eternel avait ordonné pour la présentation des divers sacrifices et pour l'exercice de la sacrificature — combien son ignorance était coupable! Elle explique les questions qu'il pose tout au long de ce Livre, mais ne peut pas excuser sa façon d'agir. La méconnaissance de ce que l'Eternel avait commandé l'avait inévitablement conduit à

s'éloigner de ce que prescrivait la loi pour rendre culte et cet éloignement avait entraîné un oubli de plus en plus accentué des ordonnances mosaïques, avec comme conséquences l'aveuglement et l'endurcissement du cœur. — Qu'en est-il aujourd'hui, à cet égard, de la chrétienté professante? D'une façon générale, on veut bien avoir «une religion» et on désire, plus ou moins, «la pratiquer» en assistant le dimanche à un office. On se rend, la plupart du temps, dans le «lieu de culte» où ont été parents et grands-parents. Mais s'est-on jamais posé la question suivante: est-ce que je rends culte selon les enseignements de la Parole de Dieu? Et a-t-on d'abord cherché à les connaître pour savoir ensuite si l'on y obéit? Hélas! on ne se pose guère de questions dans la généralité des cas; on agit par routine et ce que l'on appelle «culte» ressemble à bien des égards à ce qu'offrait le peuple au temps du prophète Malachie. Cela découle d'une ignorance qui est tout aussi coupable que celle d'Israël autrefois parce que Dieu a clairement révélé Sa pensée au sujet du culte et nous a fait connaître de quelle manière nous devons le rendre. Croire que la question du culte est laissée à l'appréciation de chacun, que l'on peut agir comme ses ancêtres ou suivant ce que l'on estime convenable, sans se préoccuper de ce que Dieu nous dit dans sa Parole, c'est au fond se conduire de telle sorte que l'on mérite les reproches adressés par l'Eternel à son peuple par la bouche de Malachie.

Que ceux qui, par la grâce de Dieu, ont eu le privilège d'être enseignés au sujet de tout ce qui concerne l'adoration «en esprit et en vérité», se demandent s'ils mettent en pratique ce qu'ils ont ainsi reçu. Peut-être en est-il qui sont ignorants, et coupables de l'être, mais ne sommes-nous pas coupables aussi lorsque nous savons et ne faisons pas? Mépriser son Nom, mépriser sa Table sont des expressions qui pourraient nous amener à nous récrier, tellement elles sont fortes; mais c'est Dieu qui les emploie dans sa Parole et il nous appartient de considérer, pour notre propre instruction, la nature des manquements qui le conduisent à formuler de semblables reproches à ceux qui se réclament de son Nom. Dans son aveuglement (c'est l'état qui caractérise généralement la fin d'une dispensation) le peuple d'Israël en était arrivé à un tel degré qu'il méconnaissait complètement la joie que procure la présence du Seigneur et la jouissance de sa communion! C'est ce qui l'amenait à dire: «Voilà, quel ennui!» (Malachie 1: 12, 13).

Triste état que celui du peuple d'Israël à la veille du moment où son Messie allait lui être présenté! Triste état que celui de la chrétienté professante à la veille du retour du Seigneur!

Dieu est frustré de ce qui Lui est dû, aussi bien pour ce qui concerne le culte que pour tout le service de sa maison. Ne pourrait-Il s'adresser à tant de ceux pour lesquels la «religion» n'est qu'une forme vide de réalité et leur dire comme jadis à son peuple: «Un homme frustrera-t-il Dieu? Toutefois, vous me frustrez...»? En ont-ils conscience en quelque mesure? En aucune façon! Le peuple répond: «En quoi te frustrons-nous?» Ce serait sans doute la réponse de ceux qui ont cru adorer Dieu en assistant à tel ou tel office religieux.

Mais, parmi ceux qui professent rendre culte selon les enseignements de la Parole de Dieu, n'a-t-on jamais fait, à la sortie d'une réunion de culte, une réflexion du genre de celle-ci: «Quel bon culte *nous* avons eu! Comme *nous* avons été bénis!», alors que cependant l'Assemblée n'avait pas dépassé l'autel d'airain? Dieu ne pourrait-Il alors nous déclarer: Mais vous n'avez pas rendu culte ainsi qu'il convenait! Vous n'êtes pas venus jusqu'à l'autel d'or! Vous n'avez pas fait

fumer l'encens sur l'autel! N'ai-je pas été frustré de ce qui *m* 'était dû? — N'arrive-t-il pas que nous soyons tellement convaincus d'avoir rendu culte selon la Parole — parce que nous avons été heureux et bénis dans le rassemblement, grâce infinie de notre Dieu pour laquelle nous avons certes bien sujet d'être reconnaissants! — que nous ne nous posons même pas cette question: y avait-il quelque chose *pour Dieu*? — Comme il est vrai que nous pensons surtout à nous-mêmes et qu'au lieu de venir apporter des corbeilles remplies, nous venons chercher bénédiction et rafraîchissement! Nous croyons ainsi avoir rendu un culte selon Dieu!

En contraste avec l'état du peuple d'Israël, au sein même de ce peuple qui se réclame du nom de l'Eternel bien qu'il méprise son Nom, il y a un résidu fidèle: «*Alors ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Eternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Eternel, et pour ceux qui pensent à son nom*» (Malachie 3: 16). Tandis que le peuple n'honorait pas Dieu, ne manifestait pas la crainte qui lui est due et méprisait son Nom (1: 6), le résidu fidèle est caractérisé par la crainte de l'Eternel et par le fait que chacun de ceux qui le composent pense à son Nom! Tels sont les traits du témoignage philadelphe au terme de l'histoire de l'Eglise! Peu de force sans doute, mais la Parole gardée et le Nom du Saint et du Véritable craint et honoré! «*Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom*» (Apocalypse 3: 8). — Une promesse est faite au résidu: «*Et ils seront à moi, mon trésor particulier, dit l'Eternel des armées, au jour que je ferai; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert*». Puis, l'Eternel s'adresse au peuple: «*Alors vous reviendrez, et vous ferez la différence entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas*» (Malachie 3: 17, 18). Privilège précieux que de faire partie de ce résidu fidèle qui craint Dieu et pense à son Nom! Bienheureux «*celui qui sert Dieu*», qui le sert, en tout premier lieu, dans l'exercice de la sainte sacrificature, offrant «*des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ*» (1 Pierre 2: 5) — dans le service élevé des fils de Lévi: «*ils mettront l'encens sous tes narines et l'holocauste sur ton autel*» (Deutéronome 33: 10).

De Marie de Béthanie, quelqu'un a écrit: «*Elle n'était pas venue pour entendre un sermon, bien que le premier des docteurs fût là. Quelque précieuse que la chose fût à sa place, ce jour-là son but n'était pas de s'asseoir aux pieds de Jésus pour écouter sa parole* (Luc 10: 39).

«*Elle n'était pas venue pour lui présenter ses requêtes. Il fut un temps où, dans la plus complète soumission à sa volonté, elle s'était jetée à ses pieds, disant: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort»* (Jean 11: 32)...

«*Elle n'était pas venue se réunir aux saints, bien qu'il y eût là de chers enfants de Dieu, dont il est dit: «Jésus aimait Marthe... et Lazare»* (Jean 11: 5). La communion avec eux était une chose précieuse... mais pour le moment la communion n'était pas son objet.

«*Elle n'était pu venue, après une semaine de travail et de fatigue passée au milieu du combat avec le monde, cherchant à être rafraîchie par lui, bien qu'elle sût, comme chaque fidèle, ce qu'étaient les épreuves du désert, et que probablement personne ne connût mieux qu'elle les sources de rafraîchissement qui étaient en lui.*

«Mais elle était venue, et cela au moment même où le monde exprimait la profondeur de sa haine contre lui, répandre ce qu'elle avait tenu longtemps en réserve (12: 7)... sur la personne de Celui dont l'amour avait captivé son cœur et absorbé ses affections. Elle ne pense pas à Simon le lépreux; elle passe à côté des disciples; son frère et sa soeur en la chair et dans le Seigneur n'attirent pas en ce moment son attention; *Jésus seul* remplit son âme — elle fixe les yeux sur lui; son cœur ne bat que pour lui...

«L'adoration, l'hommage, le culte, la bénédiction, voilà son unique pensée; elle honore ainsi Celui qui est tout pour elle, et pour le cœur duquel un tel culte était un rafraîchissement... Un souvenir durable de ce qu'est le culte est consigné dans la Parole par Celui qui le reçut, et en mémoire de celle qui le rendit.

«Dites-moi, cher lecteur, ce culte est-il le vôtre? ou bien allez-vous le dimanche entendre un sermon, dire vos prières, vous réunir avec les saints, ou vous rafraîchir après vos six jours de labeur? Oh! si tous les regards étaient fixés sur lui seul, si tous les cœurs étaient remplis de lui, si chacun de nous était résolu à ne voir «personne sinon Jésus seul», comme les louanges abonderaient!» ([Messager Evangélique — Année 1882, page 418](#)).

La faiblesse de notre culte, son imperfection sont la marque de notre bas niveau spirituel. Il serait vain de chercher à apporter quelques modifications extérieures si cela ne procédait d'exercices intérieurs qui nous conduisent à discerner ce en quoi nous manquons et ce qui convient pour rendre un vrai culte. Les lignes qui précèdent rappellent des enseignements connus de la plupart d'entre nous; elles n'ont d'autre but que d'aider à ces exercices intérieurs que Dieu seul peut produire et que nous Lui demandons de faire naître en chacun de nous pour Sa propre gloire! — Nous sommes trop peu nourris de Christ chaque jour, de sorte que le premier jour de la semaine, nos corbeilles ne sont pas toujours remplies (ne sont-elles pas vides, parfois?). Par ailleurs, nous savons trop peu ce qu'est le lavage à la cuve d'airain. Nous ne sommes donc pas toujours en état d'aller jusqu'à l'autel d'or pour y faire fumer l'encens!

Que Dieu veuille opérer en nous pour nous faire comprendre quelle perte nous faisons ainsi, mais surtout qu'Il nous montre combien peu nous savons Lui apporter ce qui Lui est dû et quelle perte c'est pour Lui! Qu'Il attache davantage nos cœurs à Christ et nous fasse entrer mieux que nous ne le faisons dans l'intelligence de ses pensées relativement au culte que nous sommes appelés à Lui rendre et dont Il est si justement digne! C'est la Personne de son Bien-aimé qui fait les délices de son cœur de toute éternité et c'est cette Personne adorable que nous avons à Lui présenter dans notre culte. Le parfum du nom de Jésus s'élèvera alors dans le sanctuaire comme une bonne odeur à Dieu, comme cet encens pur et sans mélange que nous devons faire fumer à l'autel d'or!

«Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent» (Jean 4: 23). Dieu veuille nous accorder la grâce d'être toujours en état de remplir une fonction d'un caractère aussi élevé! Rendant culte par l'Esprit, puissions-nous Lui présenter en odeur agréable la Personne excellente de son Bien-aimé, Celui dont le nom est «un parfum répandu» (Cantique des Cantiques 1: 3) — en attendant le jour glorieux après lequel nos âmes soupirent, où, sans faiblesses ni

imperfections, sans notes discordantes, nous chanterons le cantique nouveau à la gloire de l'Agneau, rappelant que Dieu a tout fait pour la gloire éternelle de Christ, et unissant dans une même louange et le Père et le Fils! — Seigneur! quand sera-ce?

*Que le chant de louange à la gloire du Père
S'élève de nos coeurs par son amour ravis,
Et que l'hymne éternel commencé sur la terre
Exalte, glorifie, et le Père et le Fils!*

Pour rendre culte selon la Parole (Fuzier P.)

ME 1956 page 281

Nous «rendons culte par l'Esprit de Dieu» (Philippiens 3: 3). Cela ne veut pas dire que nous puissions agir avec une liberté qui laisserait de côté les enseignements donnés par les Ecritures au sujet du culte. Une telle liberté ne serait pas celle des «vrais adorateurs» et le chrétien qui penserait pouvoir en user serait en grand danger d'être conduit par la chair et non par l'Esprit. Le culte rendu par l'Esprit doit l'être aussi selon les enseignements de la Parole; car, en effet, comment la liberté de l'Esprit pourrait-elle aller de pair avec l'indépendance de Dieu? Il peut nous arriver de nous tromper nous-mêmes, d'être persuadés que nous sommes dirigés par l'Esprit, alors qu'en fait nous présentons «un feu étranger» (cf. Lévitique 10: 1). La pierre de touche, c'est la Parole: on peut douter qu'il soit rendu «par l'Esprit de Dieu», un culte qui méconnaît ce que la Parole nous dit au sujet de l'adoration, encore qu'il faille observer que Dieu tient compte de l'ignorance et de la faiblesse. Dieu en tient compte, mais aussi Il se plaît à instruire et à fortifier, afin que puisse Lui être présenté, dans la puissance de l'Esprit, un culte selon sa pensée exprimée dans sa Parole.

Les enseignements concernant le culte nous sont donnés aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Ce qui est écrit dans les livres de Moïse, par exemple, ne concerne pas Israël seulement, mais nous est aussi communiqué «pour notre instruction» (Romains 15: 4). Si nous n'en tenons pas compte, nous en éprouverons une perte; plus grave encore, notre culte en souffrira, par conséquent il y aura une perte pour Dieu et cela ne peut laisser nos coeurs insensibles.

Deutéronome 26 contient de nombreux enseignements à propos de l'adoration. Les deux premiers versets du chapitre nous montrent qu'avant de se rendre au lieu choisi par l'Eternel pour y faire habiter son nom, l'Israélite avait certains devoirs à remplir: une préparation était nécessaire avant qu'il fût en état d'apporter à l'Eternel «les prémices du fruit de la terre». Penserions-nous qu'elle ne l'est pas aujourd'hui, sous prétexte que nous rendons culte d'une autre manière? Elle l'est tout autant, nous ne l'oublions sans doute que trop. Ou peut-être serions-nous tentés de substituer à la préparation qui convient, une certaine préparation du service — recherche de cantiques à faire chanter, de portions des Ecritures à présenter — qui est à proscrire entièrement, car elle n'est pas selon l'enseignement de la Parole: entre autres choses,

elle méconnaît la libre action de l'Esprit dans l'assemblée. Il est parfois manifeste, même pour un oeil spirituel peu exercé, que tel sujet proposé dès le début du culte pour orienter la louange, soit par l'indication d'un cantique, soit par une action de grâces, soit par une lecture de la Parole, ou encore telle autre action dans le courant du culte, peu en harmonie avec ce qui a déjà été présenté, ne sont que le fruit d'une préparation préalable du service. Ce qui est ainsi proposé est peut-être excellent en soi, mais le fait même que cela est senti comme une discordance prouve bien que l'action exercée ne l'est pas dans la dépendance de l'Esprit de Dieu. Si l'assemblée est spirituelle toute l'assemblée en souffrira; en tous cas, les frères et soeurs spirituels en souffriront. La préparation qui est nécessaire, c'est celle de nos coeurs celle-là est indispensable, si nous voulons adorer selon la pensée de Dieu, dans la puissance de l'Esprit.

Reconnaissons-le avec droiture, nous sommes venus, bien des fois peut-être, dans le lieu du rassemblement pour le culte sans aucune préparation de nos coeurs, sans même beaucoup réaliser, comme nous le devrions toujours cependant, que nous nous rendions dans la présence du Seigneur, sous le regard de Celui qui a dit: «On ne paraîtra pas à vide devant ma face» (Exode 23: 15). Si nous avons un sentiment plus profond de la présence du Seigneur, le recueillement et la crainte marqueraient déjà notre entrée dans le lieu où Il veut se trouver, fidèle à sa promesse, et ensuite notre tenue et tout notre service.

De la même manière que l'Israélite ne pouvait apporter «les prémices du fruit de la terre» qu'après être «entré dans le pays», nous ne pouvons adorer que si d'abord nous sommes «entrés» dans le ciel, car pour nous «le pays» est céleste. Dieu nous a «vivifiés ensemble avec le Christ... nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le christ Jésus» (Ephésiens 2: 5, 6). Telle est notre position. Dans quelle mesure la réalisons-nous dans notre vie pratique? Un chrétien peut avoir l'assurance du pardon de ses péchés, tout en ignorant sa position céleste; comment pourrait-il apporter les fruits du pays? Mais aussi, il peut avoir connaissance de la position dans laquelle la grâce de Dieu l'a établi sans pour autant en jouir et la réaliser effectivement; tout ce qui est du domaine dans lequel il exerce son activité journalière l'occupe à un point tel qu'il oublie, durant six jours de la semaine, qu'il est déjà, en Christ, assis dans les lieux célestes. Il ne pourra pas plus apporter les fruits du pays que s'il était dans l'ignorance de sa position.

Nous serions parfois tentés de croire qu'après avoir été six jours dans l'oubli de notre position céleste, nous pouvons ensuite, le premier jour de la semaine, entrer dans les lieux saints et adorer dans toute la puissance de l'Esprit. Irions-nous jusqu'à supposer que, du moment que nous avons «une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints» (Hébreux 10: 19), nous pouvons en user quel que soit notre état spirituel et moral? Si nous n'avons vécu dans la semaine que pour nous et pour la terre, si nos coeurs ne sont pas préparés pour la louange, si nous n'avons pas rempli nos corbeilles parce que nous n'avons ni possédé ni habité le pays, serons-nous en état, spirituellement et peut-être même moralement, de profiter de la liberté qui nous est donnée d'entrer dans les lieux saints pour y rendre culte «par l'Esprit de Dieu»?

Le jugement de nous-mêmes est nécessaire pour que nous puissions nous approcher. «Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe...» (1 Corinthiens

11: 28). Réalisons-le avec sérieux afin que nous puissions participer à la Cène et user de la pleine liberté que nous avons d'entrer dans les lieux saints pour adorer. Mais, si nous le faisons après six jours durant lesquels nous n'avons guère joui de notre position céleste parce que nous n'avons pas réalisé, pratiquement, ce que comporte la traversée du Jourdain — en figure, la fin de l'homme dans la chair et notre association avec un Christ mort et ressuscité — nécessaire pour «entrer dans ce pays», nos corbeilles seront vides ou à peu près; nous pourrions bien participer à la fraction du pain mais nous n'apporterons pas les fruits que nous aurions pu recueillir si, un jour après l'autre, nous avions «possédé et habité le pays».

Pour rendre à Dieu un vrai culte, cette préparation est nécessaire après être «entré dans le pays», il faut le «posséder» et y «habiter». En d'autres termes: établi dans la position céleste, il convient de la réaliser pratiquement, jouissant effectivement du ciel tandis que nous traversons la terre. C'est seulement ainsi que nous pourrions «prendre des prémices de tous les fruits», les «mettre dans une corbeille», avant d'aller au lieu que Dieu a choisi pour y faire habiter son nom. «Chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 1, 2), c'est ce qui doit caractériser la vie du croyant, chaque jour, s'il veut pouvoir réaliser le service et le privilège des «vrais adorateurs». Le culte se «prépare» ainsi tout le long de la semaine; en ce sens, il ne s'improvise pas. Si les coeurs ne sont pas préparés, si les corbeilles sont à peu près vides, l'action de l'Esprit est entravée, le culte est pauvre et c'est souvent le «feu étranger» qui est présenté. N'en prenons pas notre parti, essayant de trouver de faciles excuses dans l'état de faiblesse qui nous caractérise, individuellement et comme témoignage collectif; qu'au contraire, cela exerce nos coeurs devant Dieu et nous conduise à réaliser pratiquement l'état spirituel et moral sans lequel nous ne pouvons adorer comme il convient!

Les fruits disposés dans la corbeille, l'Israélite se rendait au lieu choisi par l'Eternel pour y faire habiter son nom et venait «vers le sacrificateur». Nous avons «un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu» (Hébreux 10: 21) et nous sommes exhortés à nous «approcher» parce que nous avons et la «pleine liberté pour entrer dans les lieux saints» et le «grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu». C'est «par lui» que nous pouvons sans cesse offrir «à Dieu un sacrifice de louanges» (Hébreux 13: 15), car nous sommes des adorateurs pour Dieu: Christ «nous a lavés de nos péchés dans son sang» et a fait de nous «des sacrificateurs pour son Dieu et Père» (Apocalypse 1: 5, 6). C'est Dieu qui veut être adoré, «le Père» qui «cherche» de «vrais adorateurs», capables de l'adorer «en esprit en vérité» (Jean 4: 23, 24). Et lorsque le Seigneur se tient au milieu de ceux qu'il n'a pas honte d'appeler frères, c'est pour réaliser ce que le Psalmiste écrivait par l'esprit prophétique: «J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de la congrégation» (Psaumes 22: 22; cf. Hébreux 2: 11, 12). Christ est donc au milieu de ses rachetés, Il loue le Père et, nous le révélant, nous invite à le louer avec Lui. Il entonne la louange dans l'Assemblée et nous avons communion avec Lui dans cette louange qui monte vers Dieu, son Père et notre Père. Ne pouvons-nous donc penser que, d'une manière générale, au début du culte, les premières notes de louange devraient être à l'adresse du Père? «Et le sacrificateur prendra la corbeille de ta main, et la posera devant l'autel de l'Eternel, ton Dieu». Nous rendons culte «par l'Esprit de Dieu» et les directions de l'Esprit sont manifestes dans le fait

que les louanges sont en accord avec les pensées qui se dégagent de l'Écriture. Pour louer Dieu, nous sommes associés par l'Esprit à Christ Lui-même, mais aussi nous Lui présentons la personne de son Bien-aimé, ses gloires, la perfection de son oeuvre et pourrions-nous alors ne pas faire monter vers notre Sauveur et Seigneur nos louanges et nos adorations, spécialement lorsque nous participons au mémorial qu'Il a institué «la nuit qu'il fut livré»? Nous souvenant de Lui, nous adressons à Lui pour Lui exprimer la reconnaissance de nos coeurs et Lui présenter les hommages dont Il est justement digne.

L'Israélite prenait ensuite la parole afin de rappeler d'où il avait été tiré — ce que nous pouvons faire aussi, pour ce qui nous concerne, en reprenant les expressions d'Ephésiens 2: «Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés (dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance; parmi lesquels, nous aussi, nous avons tous conversé autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées; et nous étions par nature des enfants de colère, comme aussi les autres» (versets 1-3) — et célébrer la délivrance dont il avait été l'objet, illustration de celle, plus merveilleuse encore, qui a été opérée en notre faveur: «Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont Il nous a aimés), alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 4-7). Ensuite, l'adorateur pouvait dire la part qui était maintenant la sienne, exaltant ainsi la bonté de Dieu: «Il nous a fait entrer dans ce lieu-ci, et nous a donné ce pays, pays ruisselant de lait et de miel» (Deutéronome 26: 9). Tout est de Lui! C'est Lui qui a entendu leur cri et vu leur humiliation quand ils étaient en Égypte, qui les en a fait sortir, qui les a fait entrer en Canaan et qui leur a donné le pays. Combien Il est digne d'être loué! Aujourd'hui, nous bénissons Celui qui a fait pour nous de plus grandes choses encore: «Béni soit le Dieu et Père de notre seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ...» (Ephésiens 1: 3 et suivants).

Et si l'Israélite apportait quelque chose, ce n'était pas ce qui venait de lui mais le fruit de la terre que Dieu lui avait donnée (Deutéronome 26: 10). Ce qui venait de Dieu retournait à Dieu! Pouvons-nous Lui présenter, qu'Il puisse agréer, autre chose que ce qu'Il nous a Lui-même donné? Il nous a fait don de son Fils et c'est cette personne excellente de son Bien-aimé que nous Lui présentons comme un parfum de bonne odeur.

«Et tu te prosterner devant l'Éternel, ton Dieu. Et tu te réjouiras...» (Deutéronome 26: 10, 11). L'Israélite n'avait plus rien à ajouter, il ne pouvait que se prosterner... C'est sans doute la note la plus élevée de la louange, l'extase muette d'un adorateur qui a répondu à la pensée de Dieu dans le culte qu'il a offert et dont la joie remplit le coeur. Ce n'est pas pour se réjouir que l'Israélite venait au lieu choisi par l'Éternel pour y faire habiter son nom, mais cela lui était accordé parce qu'il était venu et avait témoigné sa reconnaissance de la manière qui lui était demandée. Il pouvait ainsi goûter pleinement la joie de la communion. De même aujourd'hui, ce

n'est pas dans le but exprès de nous réjouir que nous venons dans le rassemblement, le premier jour de la semaine, mais nos coeurs éprouveront toujours une joie inexprimable si nous rendons culte par l'Esprit de Dieu, selon la pensée de Dieu. Désirons qu'il en soit ainsi, avant tout, pour que Dieu reçoive des siens le tribut de louanges dont Il est éternellement digne!

*Que le chant de louange à la gloire du Père
S'élève de nos coeurs, par son amour ravis,
Et que l'hymne éternel, commencé sur la terre,
Exalte, glorifie, et le Père et le Fils!*

Réflexions sur le culte

Gautier E. - Apocalypse 4 et 5

ME 1972 page 291

Ces lignes n'ont pas pour but d'aborder le côté prophétique de ces deux beaux chapitres, mais seulement de proposer quelques pensées sur ce qui s'y trouve quant au culte.

Elles s'adressent donc à ceux qui connaissent déjà la grâce de Dieu et le salut.

L'écriture établit qu'Adam ayant désobéi fut chassé d'Eden. Tous ses descendants participent de sa chute et de ses conséquences: pécheurs dès leur naissance, ils errent sur les tristes sentiers de la terre qui hélas, aboutissent tous aux cimetières, car ils sont responsables de leurs voies de péché. Chacun doit donc répondre pour lui-même aux appels de l'évangile d'amour qui cherche à le sauver.

En effet, perdu, asservi à ses convoitises et voluptés, l'homme était sous le pouvoir affreux des ténèbres qui remplissaient son coeur. Aveugle et malheureux, il avait oublié ses premières origines et ignorait ses tristes destinées. Pétri d'orgueil et plein de vains raisonnements, il périssait dans ce pays de famine où personne ne lui donnait rien.

En ces lieux de détresses, il avait vu le navrant brisement des choses qui étaient bonnes au grand commencement. L'injustice, la corruption et la violence régnaient désormais partout. Tout homme, né là, y rencontrait sans cesse la misère et les souffrances multipliées parmi les hommes: c'étaient là les oeuvres du diable! La désobéissance à Dieu avait amené tout cela, et chaque homme, ruiné, pécheur, était aussi responsable et coupable des fautes de sa volonté propre et de son incrédulité.

Mais lorsque le Sauveur l'avait trouvé, il lui avait tout pardonné. Dès lors il se savait justifié par la foi en l'oeuvre bénie de la croix. Délivré par sa riche grâce, il n'était plus de ce pauvre monde, mais converti et ramené à Dieu, il était désormais du ciel.

Jésus, qui pour l'homme était la porte de sortie de ce lieu ténébreux, était aussi pour lui la porte d'entrée en un domaine entièrement nouveau: le royaume de Dieu. Ses yeux étaient ouverts et son coeur jugé. Devenu «enfant de Dieu» car il était né de Lui, par sa Parole et son

Esprit (donc par plus que par une simple adoption) il pouvait crier devant Lui: «Abba, Père», et, si faible qu'il fût encore, il le connaissait vraiment ainsi.

Les conséquences futures et immenses de ce changement n'ont pas encore été manifestées: la liberté de cette merveilleuse grâce, en laquelle il jouit de la faveur de Dieu par la foi, va être suivie et complétée, dans un salut final, par celle d'une gloire à laquelle rien ne peut être comparé et qui sera éternelle.

Maintenant déjà, il est en communion avec le Père qui le fait entrer dans les joies du royaume du Fils de son amour, en la lumière de sa propre présence. Il va dès lors de merveille en merveille. Tous les trésors qui sont en Jésus sont mis à la portée de sa foi: secrets de puissance, de sagesse, de gloire et d'amour.

Il entre ainsi dans les sphères d'un bonheur où tout est de Dieu. Son Esprit lui permet peu à peu d'y croître et ses limites, si bornées en sa condition adamique, peuvent s'y étendre en quatre dimensions (voir Ephésiens 3: 18). Son coeur aussi s'élargit au fur et à mesure qu'il est sanctifié par cette connaissance même. Il va dès lors porter du fruit, car il est «en Christ» et tout y est de Lui. Les prémices en seront pour Dieu: c'est le culte. Les deux chapitres que nous avons pu lire nous en fournissent des éléments riches et précieux, Ils se présentent en deux grandes visions.

La première, au chapitre 4, est une scène qui se déroule devant un trône de gloire et de grandeur.

Des créatures élevées à une très haute dignité considèrent Celui qui s'y trouve assis. Rois eux-mêmes, ils sont devant lui qui est le Roi des rois et le Seigneur de l'univers: Il est SEIGNEUR. Il est DIEU. Il est le TOUT-UISSANT. Ils le contemplent dans le moment merveilleux du grand rétablissement qui commence.

Il avait été frustré au sein de ses propres oeuvres de la gloire et de l'honneur qui lui revenaient sans partage et, enfin, voici venue l'heure solennelle où ces hommages saints et justes vont lui être universellement rendus. Déjà ici sa dignité souveraine, absolue, lui est reconnue: ces rois, dont les trônes ne sont que des satellites de son propre trône qui les domine en majesté suprême, se prosternent les premiers et, tous ensemble, lui rendent un culte intelligent et noble.

Ne voient-ils pas ses oeuvres, toutes pleines de ses merveilles? Quelle sagesse, quelles énergies, quels équilibres, quelles variétés, que de beautés! Du haut en bas de l'échelle, de long en large, des plus glorieuses aux plus humbles, des plus grandes aux plus infimes, toutes manifestent sa puissance éternelle et sa divinité.

Qui ne lui rendrait grâce? Des adversaires, des insensés, il y en a eu partout, et non des moindres, à tous les échelons, mais ces méchants ne sont plus là! L'heure du redressement total a sonné: la création tout entière va retrouver la joie de ses relations premières avec son Créateur et être délivrée de la servitude de la corruption et de la souffrance, sous le poids pénible desquelles elle avait gémi si longtemps. Aussi, que tout se prosterne et adore!

Amplifiées en profondeur, en étendue, et d'une splendeur entièrement nouvelle, voici donc les premières notes, mineures encore pourtant, de ce grand culte universel qui recommence.

C'est aussi un échantillon anticipé de toutes les voies du seul Sage en ces choses, dans leur aboutissement glorieux. Le Créateur est magnifié! Et il l'est en des expressions parfaites d'intelligence pure, dans ce tableau magnifique où les droits suprêmes du Trône sont enfin reconnus et proclamés. Toutes ses oeuvres le célèbrent. Dans toutes les sphères du monde intelligent, ce n'est que joie et allégresse dans la louange, tous les accords en sont parfaits. Et pourtant il y en a d'autres plus profonds et plus élevés encore.

Car est-ce seulement une question de puissance qui a mis fin aux activités subversives des ennemis sans nombre qui avaient, et depuis longtemps déjà, souillé de leur présence et de leurs oeuvres toutes les sphères du commencement? Et est-ce seulement une question de bonté qui a délivré l'homme de l'esclavage dans lequel ces ennemis le tenaient?

Par Satan le mal sous toutes ses formes était entré en ces premiers domaines si bons, si beaux en leurs débuts lointains. L'homme responsable avait suivi l'Ennemi et tout avait été gâté. Ne fallait-il pas régler ces comptes et en finir avec le péché, les ténèbres, la souillure, la souffrance et la mort? Oui certes! Mais qui avait pu le faire, pour ensuite donner cours, en justice, en sainteté, en puissance, à ce que nous a fait entrevoir ce grand chapitre 4? Nulle créature. Personne dans tout l'univers créé. Le prophète, appelé à décrire ces sublimes visions, en pleurait fort, soit de piété, soit de détresse profonde.

Mais voici une scène nouvelle. Quelqu'un soudain vient en évidence! Celui qui était aussi sur le trône glorieux de la scène précédente apparaît maintenant sous deux caractères à la fois fort différents et harmonieux. D'abord «un lion». Quelqu'un qui ne recule devant rien ni personne, dans la puissance infinie du bien pur qui était en lui, qui lui était propre: Il est le Saint, le Véritable, le Juste par excellence. C'est lui qui a entrepris ce combat aux prodiges uniques de force et d'endurance. Il a vaincu! Tous ses ennemis seront, avec leur chef redoutable, mis sous ses pieds en ce jour.

Mais comment a-t-il entrepris cette bataille sans merci? Comme «un agneau» qui a marché dans les sentiers de la terre, une voie bien nouvelle pour lui, dans le chemin — «son chemin» — de l'obéissance et de l'amour, et cela jusqu'à la mort de la croix: pendu à un gibet d'infamie, lui, le Bien-Aimé de Dieu, qui l'avait glorifié à chaque pas de sa vie.

La gloire du trône l'exigeait; la justice éternelle et inflexible devait être satisfaite. La sainteté nécessitait inexorablement l'abolition de la souillure. Tous les attributs d'une gloire infinie devaient être magnifiés pour qu'enfin l'amour ineffable puisse aussi se donner libre cours.

Aucune créature ne pouvait concevoir l'étendue et les profondeurs des exigences de la gloire du Dieu Fort, et encore moins y répondre. Tandis que lui, Dieu sur toutes choses béni éternellement, lui, venu dans l'incarnation dont le mystère est si grand, lui, trouvé alors en figure comme un homme, seul homme parfait et sans péché, lui seul pouvait envisager cette oeuvre. Le Père saint la lui confia, il en savait l'issue. Mais quel abaissement, quelle gloire morale infinie cela demandait! Et quelles souffrances aussi cela lui coûta! Qui le sondera, sauf Dieu seul?

Tel fut le Rédempteur, le Sauveur, le Vainqueur. Tel fut l'Agneau de Dieu venu pour ôter le péché du monde.

Les habitants du ciel ont maintenant cela devant leurs yeux. Leurs âmes sont étreintes. Enfants de lumière, sondés par cette lumière en leur premier état, leurs consciences ont été éclairées par elle qui manifeste tout: ils ont alors connu leur état misérable! Leur ruine morale incurable a accablé leurs coeurs, puis, illuminés par cette lumière des vivants, ils l'ont vu, lui, cet Homme merveilleux, mais «homme de douleurs», tout en discernant sa gloire comme d'un Fils unique de la part du Père.

N'ont-ils pas été, chacun en son jour, attirés par lui à la croix pour y trouver par lui la paix avec Dieu et toutes les joies de son si grand salut? Aussi, au spectacle inattendu qui s'offre maintenant à eux, leurs âmes rachetées et délivrées de la mort et de la seconde mort, achetés pour Dieu et bénis à l'infini, ils ne peuvent retenir l'explosion de louanges qui jaillit de leurs coeurs. Dans un cantique nouveau ils célèbrent avec intelligence le Sauveur qu'ils connaissent. Ils sont heureux de l'adorer en ce qu'il est et en ce qu'il a fait, soit pour Dieu, soit pour eux, soit pour tant d'autres.

Quelle vision n'ont-ils pas des résultats bénis de la rédemption! Ce n'est plus seulement le Créateur en sa majesté qui est devant leurs yeux, mais c'est le Dieu Sauveur dans sa grâce infinie qu'ils contemplent. Son oeuvre magnifique va s'appliquer aux choses qui sont sur la terre comme elle l'est déjà à celles qui sont dans les cieux.

Ils le voient comme le Lion qui a vaincu; mais, s'il a su résister victorieusement à tout ce qui a cru pouvoir s'opposer à l'accomplissement parfait de sa tâche par tous les moyens, que ce soit par des êtres redoutables ou par des circonstances effrayantes et terribles, il a su aussi supporter patiemment tous les opprobres, toutes les épreuves, toutes les souffrances et toutes les douleurs qu'il rencontra dans ce chemin, ne comptant que sur Dieu pour l'issue.

Marche parfaite de l'Agneau silencieux dans sa vie et soumission totale de l'Agneau immolé, obéissant jusqu'à la mort en tout ce qu'elle comportait pour l'accomplissement parfait de son oeuvre infinie.

Victorieux, mais au prix de son sacrifice, ils voient cet Agneau meurtri. Il a achevé à la gloire de Dieu l'oeuvre insondable du jugement et de l'amour.

La justice est apaisée, la sainteté satisfaite, tout est à la louange de ce Lion de force et de cet Agneau d'amour, dont la grandeur et l'abaissement volontaire brillent dans les résultats de ses souffrances passées.

Scène de splendeur et de grâce illuminant toute la création dont toutes les hiérarchies, à tous les degrés, y mêlent les justes notes de leurs louanges! Qu'il est bon de pouvoir entrevoir cela dans ce culte d'intelligence et de beauté sacerdotales, tout en sachant déjà qu'il y aura des notes d'adoration encore plus pures — car au clavier divin il y aura des octaves inépuisables en étendue!

Pour en saisir quelque chose, il faut nous pencher sur quelques autres passages encore.

Il est un ordre de relations plus élevées que ce que nous avons pu considérer jusqu'ici: ce sont celles de l'Eglise avec le Seigneur de la gloire, son Epoux. Lorsqu'elles seront manifestées devant les cieux et la terre, quelle joie, quelles louanges s'exprimeront! Si d'Israël et pour la terre il peut être dit: «Le Roi désirera ta beauté, car il est ton Seigneur: adore-le», combien plus en sera-t-il ainsi de son épouse céleste!

Ce sera le jour des noces de l'Agneau: titre qui sous-entend tout ce qu'il a fait pour elle au Calvaire. C'est de cet amour-là que l'Eglise, arrachée aux terreurs du passé, est aimée à jamais.

Le fruit en est si grand qu'il dépasse en sa portée tous les étages des choses créées au commencement, même restaurées en ce long millénaire du règne de la justice et de la paix. Là même, elle en sera la chose la plus élevée en administration. La sagesse si diverse de Dieu resplendira par elle aux yeux émerveillés de tout le monde intelligent qui jouira de ces siècles glorieux.

Tout cela pourtant aura sa fin, la première création doit disparaître pour faire place à une création qui sera fondée sur la rédemption et tout ce qui y a été accompli par Jésus, l'Epoux de l'Eglise. Toutes choses y seront nouvelles et reposeront sur des valeurs éternelles. Or là encore l'Eglise en sera le centre, la capitale pourrions nous dire, et elle sera au sein de cette création nouvelle, sur une scène entièrement neuve, l'habitation spéciale de la gloire du Dieu bienheureux: il en sera lui-même le temple saint avec l'Agneau.

Cette «habitation», toute constituée d'éléments vivants, reflètera les infinis de cette gloire sous les aspects les plus divers. Quels hommages seront rendus alors du coeur de l'Eglise envers son Epoux et envers Dieu! Des rachetés de tous les temps qui seront autour d'elle, habitants bénis de cette terre nouvelle, et du sein des myriades d'anges qui seront là aussi, monteront d'incessantes louanges en voyant ce qu'il en est de ce «grand mystère» accompli pour l'éternité. Perle unique et de très grand prix, elle sera le joyau des choses éternelles pour la gloire de l'Agneau son Epoux et, elle sera l'objet de l'admiration de tous, pour autant que des créatures, même amenées à un état parfait, peuvent en contempler l'éclat et en supporter le poids.

Toute cette adoration, fruit d'un bonheur si grand qu'il serait impossible à nos coeurs de la retenir, sera traduite dans le langage du ciel en paroles qui seraient ineffables pour nous aujourd'hui.

Peut-il donc y avoir quelque chose de plus pour l'alimenter de la part de ces myriades sans nombre qui peupleront cette cité de bonheur?

Oui, il y a d'autres choses encore pour exprimer les joies éternelles qui rempliront ainsi leurs coeurs.

Cette «cité», où Celui qui habitait l'éternité viendra demeurer pour toujours, ne sera pas comme la Jérusalem terrestre d'autrefois seulement le marchepied de ses pieds, mais son habitation permanente dans toute la plénitude du terme. Elle aura son aspect public: elle aura en elle ce «luminaire» dont la lumière illuminera l'immensité nouvelle de joie et d'intelligence incessamment renouvelées. De sa place — pour employer encore le langage symbolique — sortira un fleuve de délices, de puissance, et qui jamais ne tarira, ni jamais ne se polluera. Tout

ce que le Dieu vivant voudra communiquer dans l'abondance de la vie — et cela en Christ et par l'Eglise — sera traduit en ces oeuvres d'une inconcevable beauté aux créatures sans nombre qui rempliront cet univers en des demeures aux degrés fort divers.

Mais cette habitation n'aura-t-elle pas son intimité propre puisque le Père et le Fils y seront à jamais? Oui, et c'est «là» dès lors qu'il y aura ce lieu unique qui n'appartenait qu'à ce Fils, puis aux siens, comme le divin Sauveur nous l'a révélé: «Dans la maison de mon Père... je vais vous préparer une place... afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi».

L'amour de son coeur connaissait les desseins de l'amour du Père. Et tout comme le Père pensait à une Epouse pour son Fils, Lui pensait à une famille pour le Père, car il percevait, par cet amour qui est son essence même, ce que ce même amour avait conçu dans le coeur du Père. En cette communion profonde, il savait que le Père désirait une famille pour lui-même et dont son Fils serait le Premier-né lui duquel cette famille recevrait la vie, vie qui la rendrait capable de porter en chacun de ses membres les traits si nobles de son propre caractère, pour la joie et l'entière satisfaction du Père. Et là, en ce Tabernacle secret, aux mystères ineffables, n'y aurait-il pas ce qui correspondrait à «l'autel de l'encens» des ombres d'autrefois? Oui, certes, le Père a désiré de tels adorateurs dont la communion serait avec Lui-même et avec son Fils dans l'onction parfaite de l'Esprit Saint. Leur joie y sera accomplie. Dans les demeures intimes de l'amour ils traduiront leur bonheur d'une telle manière que point d'autres, si haut placés qu'ils soient, ne pourront y entrer.

Tout le passé aura en son effet préparatoire et bienfaisant en eux. Tout le présent — sa face n'est-elle pas un rassasiement de joie? — les étreindra en son amour et cette part, qui ne se goûte que là, y sera la leur à toujours. «C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ».

C'est là le résumé de l'évangile de Jean en son propos le plus élevé. Ce Fils que le Père nous a donné et qui nous a sauvés d'un tel salut; ce Fils qui nous a fait connaître son Père et son Dieu, et cela dans les capacités de sa propre vie et du Saint Esprit demeurant en nous maintenant et à jamais; ce Fils encore qui a transformé tout notre homme intérieur et nous a ressuscités dans la puissance d'un corps spirituel, héritant de l'immortalité et portant Son image, afin de le voir tel qu'il est; c'est ce Fils qui nous a préparé cette place, «là où je suis». Il était venu nous chercher au fond des abîmes pour nous y introduire et là, dans une communion que rien jamais ne troublera, ni n'infirmiera plus, il nous fera connaître encore le Père: ce nom ineffable de l'amour infini! De même, par l'Esprit, le Père nous fera contempler son Fils.

C'est alors qu'inondés d'un bonheur ineffable, dans la merveilleuse lumière des demeures de l'amour, nous adorerons, donnant ses notes les plus profondes au culte, dont, en effet, le Père sera l'Objet suprême, le Fils l'inépuisable sujet, et l'Esprit Saint la constante et parfaite puissance.

Surpassant les splendeurs créées ou les motifs si nombreux déjà de nos joies dans des bénédictions sans nombre, la louange excellente sera Lui-même, connu, savouré, exprimé, par cette famille que le Père voulait pour Lui, dans sa Maison même, tout près de son coeur, avec Jésus, entre eux tous «le Premier-né», titre divin de son entière suprématie.

Quelle chose que l'adoration telle que la Parole de Dieu nous en parle! Ah, que notre coeur en cultive avec soin les premiers balbutiements d'aujourd'hui où déjà rien ne peut se comparer au culte vrai en esprit et en vérité selon le chapitre 4 de l'évangile de Jean!

*Toujours dans la lumière
De la maison du Père!
Toute ombre a disparu devant l'éclat du jour.
Et, bien loin de la terre,
Notre âme tout entière
Goûtera, près de Lui, le repos de l'amour.*

Lettre sur le culte

Hinman Ch.H.

ME 1973 page 113

1891

Cher frère,

... Quant au sujet dont vous parlez, je l'ai moi aussi à coeur depuis longtemps. Je ressens fortement ce qu'il comporte, mais je me sens incapable d'exprimer convenablement ce sentiment. Il y a des réunions qui comptent parmi mes plus précieux souvenirs, de ces réunions où il semble qu'on puisse presque voir et toucher Celui qui est présent avec ceux rassemblés en son nom. Je me souviens de l'une d'elles, où l'esprit du culte nous remplissait au point que, en chantant une hymne d'adoration, les voix s'éteignirent l'une après l'autre, et qu'on n'en entendit que deux terminer le verset; les coeurs étaient trop pleins pour parler, et nous ne pouvions maîtriser notre émotion.

Mais combien souvent nous quittons le local après le culte avec un sentiment de déception! Nous avons «joui de la réunion», comme on dit, et il se peut que nous ayons été édifiés; cependant quelque chose manquait, et ce quelque chose, c'est ce qui était dû à Dieu et que nous ne lui avons pas rendu. Cela est difficile à exprimer, mais non à ressentir, et à reconnaître. Quand dans un bouquet ou dans un fruit le parfum ou l'arôme font défaut, l'oeil ne peut le percevoir, mais toute la beauté déployée devant les yeux ne compense pas ce qui manque.

Je veux donc vous donner ma pensée sur l'adoration et le culte, avec la conviction qu'elle est selon la Parole de Dieu; mais je ne veux pas indiquer toujours les passages, vous laissant y découvrir, si vous en avez le désir, la délicatesse du parfum, de la bonne odeur des quatre «drogues odoriférantes» réservées pour Dieu seul, l'«encens composé» que nous ne pouvons pas faire pour nous-mêmes, mais qui est «saint, consacré à l'Eternel». Mais, notez-le, c'est pour lui que nous faisons cet «encens composé». Assurément il représente le Seigneur Jésus, béni éternellement, lui, le Fils unique de Dieu, mais l'encens s'élève quand le *sacrificateur* le met sur

le feu tiré de l'autel d'airain — ce quadruple parfum, pilé très fin, et brûlé sur l'autel d'or près du voile.

Transposez ces symboles dans le langage du Nouveau Testament, et vous aurez l'essentiel de la réponse à votre question. Peut-être la suite de ma lettre l'embrassera-t-elle plus complètement. Mais laissez-moi faire d'abord une sorte de dictionnaire des termes, en commençant par notre côté, celui de notre approche de Dieu, et en allant de l'état de «pêcheurs sauvés» jusqu'à notre position devant Dieu «dans les lieux saints».

Avant cet état, tout est du «moi», et rien de Dieu: mais quand nous adorons tout est de Dieu, et rien de nous.

Quand, une fois «nés de nouveau», s'éveille en nous le sentiment de nos besoins, et que nous demandons ce qui nous manque, nous *prions*. Puis, à mesure que les grâces de Dieu abondent et que nous prenons conscience qu'il connaît tous nos besoins et qu'il y pourvoit dans son amour, nous lui *rendons grâces* pour les bienfaits reçus.

Apprenant davantage de notre Dieu — le Père du Fils — par l'Esprit, nous reconnaissons sa grandeur, sa gloire — ses gloires comme Créateur, comme Rédempteur, et aussi comme Conservateur, et *nous louons*.

Mais il y a encore un autre degré d'élévation nous sommes consciemment «dans les lieux saints par le sang de Jésus», et *Dieu* est devant nous: la personne et pas seulement les attributs. Nous nous prosternons devant lui (le mot *adorer* signifie primitivement s'agenouiller ou se prosterner, comme dans Matthieu 2: 11), pour ce qu'il est en lui-même, le moi est oublié, de sorte que nous ne prions ni ne remercions: nous *adorons*, nous *rendons culte*. Ce sera notre heureuse occupation dans le ciel; ici-bas, dans notre faiblesse, nous y aspirons plutôt que nous n'y parvenons. Notre *culte* ici-bas sera mêlé de *louange* — ce qui l'accompagne de plus près — et souvent aussi du souvenir de ce que nous sommes, de sorte que nous *rendons grâces* aussi; et à un degré inférieur encore intervient la *prière*. Mais si nos pensées sont allées de concert nous distinguerons ces différents exercices l'un de l'autre. Le fondement de tous, c'est la croix, à laquelle correspond l'autel d'airain. C'est à cet autel que le sacrificateur vient prendre le feu, symbole du jugement d'un Dieu saint sur le péché, porté par son Fils, notre Sauveur. Sur la sainteté intrinsèque de celui-ci, représentée par l'or de l'autel des parfums, le feu peut être placé en toute assurance, et par-dessus est mis l'encens: le parfum qui s'en élève est la portion de Dieu. Et quand, le grand jour des propitiations, le souverain sacrificateur pénètre au-dedans du voile, les mains pleines d'encens pulvérisé (des mains remplies représentent la consécration), «la nuée de l'encens» le mettait à l'abri du jugement du Saint d'Israël, pendant qu'il présentait Israël à l'Eternel son Dieu.

Appliquons cela à notre réunion de culte. Mais d'abord, comme exemple de l'écriture, ne manquons pas de lire les psaumes 28, 29 et 30, en liant le premier à la prière, le second à l'adoration et le troisième à la louange.

Nous venons nous souvenir du Seigneur Jésus. Les symboles sont un mémorial de lui: la manne, Sa chair, Son sang, sont les symboles dont il use en parlant de lui-même. Il prend aussi le

pain et la coupe, rompt le pain, sépare la coupe du pain, et commande à ses disciples de les distribuer entre eux. Ces actes non seulement font de ces symboles un mémorial, pour nous, du Seigneur Jésus, de sa Personne, mais le fait de manger le pain rompu et de partager la coupe proclame sa mort. De sorte que la Cène du Seigneur est le souvenir de notre Sauveur, de notre Seigneur Jésus, dans sa mort. C'est la pensée essentielle de la réunion de culte, et rien ne doit s'y immiscer ni l'obscurcir.

Mais nous ne pouvons penser à sa mort sans y associer le but et les résultats de cette mort, pour Dieu et pour nous. Pouvons-nous mieux faire que suivre notre Seigneur lui-même dans les Psaumes 22 et 102? Il souffre sous la main de Dieu, mais il le glorifie; il loue, mais comme Celui qui conduit la louange dans la grande congrégation; les résultats finaux sont encore à manifester dans sa seigneurie sur la terre et la bénédiction des peuples terrestres.

Il ne nous est pas donné de règles pour une telle réunion, si ce n'est l'enseignement général d'Actes 20 et de 1 Corinthiens 14, de sorte que nos sens spirituels doivent être éveillés et prompts à faire tout ce qu'il nous est convenable de faire, avec à-propos et avec ordre. Si nous pensons à *l'objet* de la réunion, et si nous sommes conscients de la Présence invisible, soumis à son Esprit (par «nous», j'entends chaque personne présente), nous nous réunirons à l'heure fixée, et nous nous attendrons au Seigneur. *L'assemblée* louera ou adorera, soit en élevant ensemble la voix dans une hymne de louange ou d'adoration, soit par une seule voix s'exprimant intelligiblement.

L'Evangile de la grâce, si indiciblement précieux qu'il soit, n'est pas ce qui occupera. Les épreuves du chemin, notre pèlerinage, seront oubliés. Nous n'avons là aucun besoin, rien ne nous manque. Le cœur est *rempli*, il déborde, l'assemblée *doit* louer et adorer; ce peut être en silence ou à haute voix, peu importe. Il n'y a qu'«un commun accord, une même bouche» glorifiant Dieu. Jésus est devant nous; sa Personne, sa mort. Nos mains sont remplies de Lui, encens «pilé très fin» la compréhension de l'un peut être plus grande que celle d'un autre, cela n'importe pas en ce moment, où il n'est pas question de la mesure de Lui que je suis capable de recevoir: aussi peu que je puisse contenir de Lui, je suis rempli. Le saint âgé, éprouvé, qui a marché depuis tant d'années avec Jésus et le connaît intimement — un «père» — est rempli; le petit enfant qui ne fait que commencer la route est rempli. Il ne s'agit pas ici de capacité: Jésus remplit chaque capacité, grande ou petite. Oh! comme j'aspire à me trouver dans une telle réunion! Peut-il y avoir une *règle*, un ordre prescrit pour son déroulement? Une hymne, une voix exprimant l'adoration de l'assemblée, une portion de sa douce Parole dont la lecture nous fait d'autant plus goûter le sentiment de sa présence, peuvent ou non précéder l'accomplissement du seul rite qui nous est enjoint, la Cène. Maintenant nous «rendons grâces», nous tous, l'assemblée, du moment que quelqu'un se lève pour l'exprimer pour nous. Je ne sais qui ce sera; celui qui a un don hésitera le plus longtemps, de peur de s'interposer entre le Saint Esprit et Son choix du porte-parole.

Si le Saint Esprit est laissé libre de conduire l'assemblée, il choisira l'aspect particulier de Jésus qui est à propos, car nous ne pouvons Le voir maintenant dans toutes ses gloires à la fois. Alors cantiques, portions de l'Écriture, expressions de l'adoration de l'assemblée, tout sera en harmonie avec le thème ainsi choisi. Il n'est besoin d'aucun arrangement préalable, mais

seulement de s'attendre véritablement à Lui. Et la réunion se terminera dans la même harmonie: s'il y a une parole pour l'édification ou l'exhortation, elle sera telle qu'elle ne paraîtra une dissonance à personne. Mais il s'agit toujours d'une réunion où l'on s'adresse à Dieu, tournée vers Dieu, aussi n'y a-t-il là ni place ni temps pour l'exercice des dons, encore moins pour une longue harangue ou une prédication.

Si j'ai bien tracé avec justesse les grandes lignes d'une telle réunion, nous ne nous enfonçons pas dans l'ornière d'une forme ou d'une routine. Il n'y a pas non plus de règle pour s'adresser au Père plutôt qu'au Fils en rendant grâce à la table. Qu'il en soit selon que l'Esprit conduit. Il n'y a d'autre règle que d'être soumis à l'Esprit. Alors toutes choses seront faites «avec bienséance et ordre». L'Esprit emploiera qui Il a choisi, Dieu sera adoré, notre Seigneur Jésus remémoré, et le fidèle quittera la salle comme quelqu'un qui a eu un avant-goût du ciel.

Mais combien une telle réunion est rare! Car il suffit que quelqu'un ne soit pas en accord avec le thème de l'Esprit pour que l'harmonie soit troublée, sinon détruite. En particulier si ce quelqu'un prend part à haute voix à la réunion, pour indiquer un cantique, ou lire une portion de la Parole hors de propos, ou prier alors qu'il n'est pas en état d'adorer. Que va faire alors l'adorateur? Rien, si ce n'est posséder son âme par la patience, se joindre quand il le peut à ce qui est dit, et, quand il ne le peut pas, demeurer avec Dieu seul.

... A vous dans l'amour de Christ.

Le ministère et le culte (Darby J.N.)

ME 1975 page 268

Si faibles que fussent ceux que l'on appela les «frères», leur ministère et leur témoignage se caractérisaient — en dehors de la réaffirmation de l'assurance de la foi appuyée sur le simple témoignage de la rédemption — par la présentation et la mise en pratique de deux doctrines, savoir: la *présence du Saint Esprit dans l'Eglise*, et le *retour personnel du Seigneur Jésus Christ*. Ce ministère fut béni à ses débuts, à la fois en rassemblant beaucoup de croyants dans une position nette, et en étendant l'heureuse influence de ces vérités parmi beaucoup d'autres qui n'étaient pas ainsi rassemblés. A ces vérités se liait celle de l'*unité de l'Eglise comme corps de Christ*, par le Saint Esprit envoyé du ciel, et séparée du monde comme étant l'Epouse de l'Agneau. En comparant l'état de choses qu'ils avaient devant leurs yeux à ce qu'était l'Eglise dans ces premiers jours, lorsqu'elle était remplie du Saint Esprit, ils furent amenés au sentiment de notre ruine présente, et conduits à rechercher, dans une consécration réelle, plus de conformité avec ce témoignage des premiers chrétiens, en ne reconnaissant rien qui ne fût du Saint Esprit. Enfin, ils *attendaient des cieux le Fils de Dieu*: en effet, si la présence du Saint Esprit leur faisait prendre conscience qu'ils faisaient partie de l'Epouse, il leur faisait aussi désirer ardemment la venue de l'Epoux, et la joie de ce jour où Christ viendrait afin de se la présenter à lui-même, avant de prendre le royaume et manifester Sa gloire. Ils entraient en esprit, selon leur petite mesure, dans cette parole: «L'Esprit et l'épouse disent: Viens», et ils étaient heureux et bénis.

La *présence du Saint Esprit dans l'Eglise*, telle était donc, avec l'attente de la venue de Christ, la grande doctrine sur laquelle tout le témoignage des «frères» était fondé. Cela entraînait assez de bénédictions pour nous encourager et nous aider en dépit de beaucoup de faiblesse et d'infirmité; et si nous avons failli à retenir la bénédiction et à en user, cela doit-il nous faire nier cette bénédiction, ou bien nous amener à nous humilier? Ce n'est pas parce que l'homme ne sait pas user de la vérité et de la bénédiction divines que je les nierai, si même si c'était le cas. Mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Nous pouvons bien être humiliés; mais Dieu nous aidera, et nous répondra selon notre foi. Je reconnais un ministère chrétien, je l'ai toujours reconnu; mais je ne puis nier la présence bénie de l'Esprit Saint habitant dans l'Eglise et agissant, comme étant ainsi présent, dans les divers membres du corps, selon qu'il lui plaît; et, ajouterai-je ici, pas seulement parmi ses «frères» rassemblés. La différence en ce qui concerne ceux-ci est qu'ils ont agi ensemble sur la base de cette vérité; mais le Saint Esprit est dans toute l'Eglise, et il peut reconnaître le don d'un croyant ailleurs que dans un tel rassemblement, par exemple dans une chapelle où il serait ministre officiel. Seulement un tel ministre nie une doctrine bénie, que Dieu nous a enseignée par sa Parole, et qui, j'en ai la pleine confiance, sera maintenue parmi nous. Il faut rappeler ici que parmi les «frères» un ministère établi n'a jamais été nié; il a toujours été exercé, toujours reconnu en principe. Au moins la moitié des services effectués l'ont employé sous leur responsabilité envers Christ seul. Chacun peut s'en assurer. Pour ma part je reconnais pleinement une telle action, qu'elle soit le fait d'un seul, ou de deux d'accord pour agir ensemble. Les docteurs ont été conséquents avec ce qu'ils enseignaient. Nier ou perdre de vue cela est une contre-vérité formelle ou l'effet d'une pure prévention. C'est seulement dans les réunions pour le culte (*), où les saints sont assemblés comme tels, que les choses ont lieu autrement, je vais y revenir, mais le profit d'un ministère établi, tout ce qu'il y a de véritable dans son ministère personnel, a eu parmi les «frères» son plein exercice.

(*) L'auteur a en vue, comme la suite le montre, la réunion pour l'édification telle que nous la voyons en 1 Corinthiens 14, aussi bien qu'une réunion consacrée au culte d'adoration. (Réd.)

Dans leur culte ils n'ont pas recherché des sermons, mais la présence de Dieu, l'accomplissement de la promesse que là où deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus, il est là au milieu d'eux. J'avoue que je ne vais pas là pour entendre un sermon, et que je n'aime pas en entendre. Je vais pour adorer, pour trouver le Seigneur et l'adorer. Et j'estime que si les frères sont devenus incapables de jouir de telles occasions, c'est un très mauvais signe. Je ne vais pas là mes oreilles prêtes à écouter un homme, même s'il a reçu un don, mais je vais pour adorer Dieu. Je tiens à insister là-dessus auprès des frères. Je me sens plein de reconnaissance quand Dieu conduit quelqu'un à donner une parole d'exhortation ou de consolation; on peut, je pense, nous pardonner si nous estimons une telle grâce encore possible, en dépit de tous les efforts faits pour nous en dépouiller. Je sais que la chair a abusé de cette liberté, et qu'on a souvent oublié la parole: «prompt à écouter, lent à parler», et cette autre: «Ne soyez pas beaucoup de docteurs, mes frères». J'ai vu, c'est vrai, la liberté changée en licence (alors que «là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté»); mais j'ajoute, de la façon la plus décidée, que là où la présence de Dieu était reconnue j'ai trouvé incomparablement plus de bénédictions de cette présence que là où les arrangements de l'homme ont pris la place de Dieu. Il pouvait y avoir des maux à déplorer

et à corriger, mais Dieu était là pour qu'on jouisse de sa présence, parce que, je le répète, cette présence était reconnue, si faiblement que ce fût.

Ailleurs j'ai trouvé des choses qui conviennent à l'homme, une belle apparence selon la chair, en fait un sépulcre blanchi. Le Dieu en qui je trouve mes délices n'y était pas. Car même un don de grâce de Dieu pour l'enseignement est quelque chose d'entièrement différent de la présence de Dieu en vue de l'adoration. Mais j'ajoute que là où cette présence est méconnue je n'ai même jamais trouvé la grâce ou le don. «Maudit l'homme qui se confie en l'homme», est-il écrit.

Corrigez ce qui ne va pas, frères, mais ne méconnaissons pas Dieu ni sa bonté. Si vous ne pouvez discerner sa présence au culte, ni la bénédiction qui l'accompagne, humiliez-vous. Vous avez subi une grande perte, vous avez incliné spirituellement; pardonnez-moi si je parle ainsi. Mais si vous avez oublié cette joie (ce que je ne puis croire, car quoi qu'il en soit je l'ai trouvée parmi vous) — pardonnez-moi cela encore — en ce qui me concerne je ne l'ai pas oublié, si pauvre que je sois et que, en toute vérité, je me sente. Par sa grâce je continuerai à me confier en Lui. S'il le fallait, je recommencerais, sans craindre de ne pas trouver sa fidélité et son amour, mais assuré de jouir, avec un résidu méprisé, de cette douce et heureuse communion avec Celui qui nous l'a accordée dans la passé. Si je dois me trouver parmi vous, j'exercerai librement, quand le moment convenable se présentera, le ministère que je crois m'avoir été confié par Dieu dans ma faiblesse comme don de sa grâce. Mais si nous nous rencontrons comme saints réunis en assemblée, je serai bien souvent heureux d'attendre, non pas simplement pour préparer mon esprit à recevoir de la force du Seigneur avant d'agir de sa part ou d'ouvrir ma bouche pour parler en son nom, mais heureux d'attendre en espérant d'être fortifié par la bénédiction conférée par quelque autre des bien-aimés de Dieu, ou par notre action conjointe, quel que soit l'instrument employé comme notre porte-parole, en action de grâces, prière ou louange. Car la joie du Seigneur est notre force. Je ne m'attends pas à être édifié si la chair agit au milieu de nous, et quand il en a été ainsi, nous ferons bien de le reconnaître. Mais je compte sur la présence du Seigneur, et sur son action parmi nous, si nous nous attendons à lui pour qu'il nous guide, nous emploie et nous bénisse. C'est à lui, et à cette espérance, que je m'attache.

Le culte de l'assemblée (Fuzier P.)

ME 1978 page 141

Le service de la louange, on l'a bien des fois remarqué, est le seul qui n'aura pas de fin. Commencé ici-bas, il se poursuivra durant l'éternité; commencé avec l'imperfection qui caractérise tout ce que nous accomplissons, il se continuera dans la perfection. Sans perdre de vue ce qui est inhérent à notre condition présente, ayons à coeur cependant de remplir un aussi précieux service d'une manière qui réponde à la pensée de Dieu, au désir de son propre coeur. Il est digne de recevoir louange et adoration, Christ est digne d'être exalté! Sachons offrir nos louanges dans une mesure toujours plus riche, nos coeurs étant remplis de Christ, lui qui est, et à jamais, le thème de la louange de ses rachetés!

Lorsque, dans la séparation ecclésiastique réalisée selon les enseignements de 2 Timothée 2: 19-22, nous sommes réunis pour rendre culte, au matin du premier jour de la semaine, nous sommes groupés autour du Seigneur, «donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps» (Ephésiens 1: 22, 23), nous sommes là comme expression de l'assemblée. Et c'est l'assemblée comme corps qui adore dans le sanctuaire. Nous avons en effet «une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair» (Hébreux 10: 19, 20). Le culte est donc l'acte collectif de l'assemblée, accompli au-delà du voile, dans le ciel même où nous entrons par la foi.

Il n'aurait guère compris ce qu'est le culte, celui qui estimerait qu'il consiste, à peu près uniquement, dans l'action des frères qui, dans l'assemblée, rendent grâces, proposent le chant de cantiques ou rappellent quelques passages des Ecritures. Les frères qui agissent ainsi sont les organes de l'assemblée; c'est *l'assemblée* qui rend culte et s'exprime par leur bouche. En fait, chaque frère, chaque soeur, chacun de ceux qui composent l'assemblée a le privilège de prendre part au culte; c'est en même temps une responsabilité. L'assemblée comme corps adorant dans le sanctuaire, chacun des membres du corps a bien une responsabilité dans l'accomplissement de ce précieux service. Aucun d'eux ne peut demeurer inerte, passif; s'il en était ainsi — si même un seul était dans cet état — la louange de l'assemblée en souffrirait. N'oublions pas que c'est à une assemblée locale, «l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe», qu'il est écrit: «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier» (1 Corinthiens 1: 2; 12: 27). Il importe donc que, dans toute assemblée locale, chacun des frères et soeurs ait la pleine conscience du privilège qui est le sien dans l'assemblée, mais aussi de la responsabilité qui lui incombe quant à la célébration du culte, service le plus élevé que l'assemblée ait à remplir.

En tout premier lieu, il ne conviendrait pas que nous venions sous le regard de Dieu, en la présence même du Seigneur, dans un état spirituel et moral qui ne serait pas en accord avec une telle présence. Dieu est lumière et amour (1 Jean 1: 5; 4: 8); l'assemblée est «l'habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22), l'Esprit Saint; le Seigneur se présente au témoignage fidèle des derniers jours comme «le saint, le véritable» (Apocalypse 3: 7). Combien donc il est nécessaire que soit jugé, avec sérieux et avec crainte, dans la lumière de Dieu, tout ce qui serait incompatible avec de tels caractères! — Sous l'économie lévitique, Aaron et ses fils devaient laver «leurs mains et leurs pieds» à la «cuve d'airain» avant d'entrer dans la tente d'assignation, quand ils s'approchaient de l'autel «pour faire le service, pour faire fumer le sacrifice fait par feu à l'Eternel» (Exode 30: 17-20). «Leurs mains», c'est en rapport avec ce qui a été fait, les oeuvres; «leurs pieds», en rapport avec la marche. Et il est ajouté: «afin qu'ils ne meurent pas» (verset 21). «Mourir», suggère, pour ce qui nous concerne aujourd'hui, la perte de la communion. Venir dans le lieu du rassemblement sans avoir préalablement jugé nos voies, nos actes, nos pensées, c'est donc venir avec ce qui sera un obstacle à la réalisation et à la jouissance de la communion. Quelle responsabilité pour un frère ou une soeur qui viendrait dans une semblable condition! Non seulement ce croyant ne pourrait jouir lui-même d'une heureuse communion, mais encore il serait une entrave à la communion de l'assemblée.

Il ne suffit pas de se rendre dans le lieu du rassemblement dans un bon état spirituel et moral, il convient également d'apporter. Et là encore, il y a une responsabilité incombant à chacun de ceux qui composent l'assemblée.

Deutéronome 26 donne des enseignements au peuple terrestre pour ce qui concerne le culte qui devait être rendu à l'Eternel; ces enseignements ont toute leur portée pour le peuple céleste aujourd'hui, dans l'application que nous pouvons en faire. Tout d'abord, le peuple devait être «entré dans le pays» donné par l'Eternel en héritage (verset 1): pour nous, ce sont les «lieux célestes» (Ephésiens 1: 3), le croyant ayant la connaissance de sa position céleste avant de pouvoir adorer. Ensuite, Israël devait «posséder» le pays de Canaan et «y habiter»: le croyant, aujourd'hui, doit «chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 1, 2); il est appelé à vivre dans le ciel, réalisant que là est sa patrie, bien qu'étant encore sur la terre. Après quoi, le peuple devait prendre «des prémices de tous les fruits de la terre»: que de «fruits» à recueillir dans notre patrie céleste, jouissant de Celui qui remplit le sanctuaire! Ces fruits devaient être mis «dans une corbeille»: plaçons et serrons dans nos coeurs, pour les présenter à Dieu, les «fruits» recueillis dans le ciel, n'en laissons perdre aucun! Ainsi préparés, les fils d'Israël avaient à se rendre «au lieu que l'Eternel... aura choisi pour y faire habiter son nom»: de même, nous devons venir au lieu où le Seigneur a promis sa présence, selon Matthieu 18: 20. Nous y rendons-nous ainsi préparés et disposés pour exercer le service de la «sainte sacrificature», pour rendre «culte par l'Esprit de Dieu» (1 Pierre 2: 5; Philippiens 3: 3) sans que rien puisse le contrister et entraver son action en nous et dans l'assemblée? — Dans ce lieu, l'Israélite devait aller jusqu'au «sacrificateur»: nous avons «un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu» (Hébreux 10: 21), c'est lui qui présente nos louanges, celles de l'assemblée, les rendant agréables à Dieu.

Israël rappelait alors son état ancien (Deutéronome 26: 5-7), la délivrance dont il avait été l'objet (verset 8), la part qui lui était désormais accordée (verset 9), enfin, il se prosternait et se réjouissait (versets 10, 11).

Nombres 15 nous parle également du culte que le peuple terrestre était appelé à offrir à l'Eternel. Là encore, nous voyons qu'il fallait d'abord être «entré dans le pays» pour pouvoir adorer (verset 2). Ce début de chapitre nous donne des enseignements au sujet de l'offrande qu'il convenait de présenter, offrande qui était selon la capacité spirituelle de l'adorateur. Cela est vrai encore aujourd'hui: chacun doit avoir quelque chose à apporter afin que l'assemblée puisse rendre culte, mais chacun apporte suivant ce qu'il a saisi et compris, suivant son niveau spirituel. Il convenait d'offrir «un holocauste» (verset 3) — type de Christ s'offrant tout entier à Dieu, comme «une odeur agréable à l'Eternel» (Lévitique 1) — soit un agneau, un bélier ou un taureau; et, avec l'holocauste, une «offrande de gâteau» — type de Christ dans sa vie ici-bas, une vie tout entière à la gloire de Dieu. L'offrande de gâteau devait être «d'un dixième de fleur de farine pétrie avec le quart d'un hin d'huile» et il fallait ajouter «le quart d'un hin de vin pour la libation», cela pour un agneau. Ces quantités étaient respectivement de deux dixièmes, un tiers et un tiers pour un bélier — de trois dixièmes, un demi et un demi pour un taureau (versets 4-10 — Lévitique 2). Ce qui était apporté pour être offert à l'Eternel était bien selon la capacité

spirituelle de l'adorateur — en figure — et, en type, c'était la présentation de Christ dans son sacrifice offert à Dieu et dans sa vie parfaite sur la terre. Tel est bien le caractère le plus élevé du culte de l'assemblée: parler à Dieu de son Bien-aimé, dans sa vie et dans sa mort. Pour pouvoir en parler, il faut le connaître, jouir de lui, se nourrir de lui. Dans quelle mesure le réalisons-nous dans notre vie de chaque jour?

C'est ainsi que le culte se «prépare» dans notre coeur à chacun et par la prière. Le culte, rendu dans la puissance du Saint Esprit, étant un acte collectif de l'assemblée, si un frère ou une soeur méconnaît sa responsabilité à cet égard, il est clair que toute l'assemblée en souffrira. Davantage encore, Christ ne sera pas exalté comme il devrait l'être et Dieu sera frustré, au moins dans une mesure, de la louange qui lui revient. Que cela nous exerce profondément! Qui pourrait accepter d'être, plus ou moins, une entrave à la louange de l'assemblée? Il y va de la gloire de Dieu, de la gloire du Seigneur dans l'assemblée. Pensons-y.

Il arrive parfois que le culte rendu à notre Dieu et Père soit pesant, marqué de silences qui ne sont pas l'adoration muette de l'assemblée mais la conséquence du fait que les bouches ne peuvent pas s'ouvrir. Ce ne sont pas toujours les frères qui ont l'habitude d'agir qui en portent la responsabilité. Ils sont l'organe, la voix de l'assemblée: si les «corbeilles» sont vides, ou à peu près vides, si les coeurs des frères et soeurs ne sont pas purifiés et remplis de Christ, comment exprimer la louange de l'assemblée dans le sanctuaire? Tout au contraire, si chacun est là, ayant lavé ses mains et ses pieds à la cuve d'airain, ayant joui de Christ et «préparé» le culte dans son âme et dans son coeur, le coeur de l'assemblée est rempli et «de l'abondance du coeur la bouche parle» (Luc 6: 45). Alors les bouches s'ouvriront et, dans la puissance de l'Esprit, la louange s'élèvera dans le sanctuaire à la gloire de Dieu, à la gloire de Christ! Ce qu'ont écrit les fils de Coré sera réalisé: «Mon coeur bouillonne d'une bonne parole; je dis ce que j'ai composé au sujet du roi...» (Psaumes 45: 1) — ce que chaque frère et chaque soeur a «composé» au sujet du Seigneur!

Méditons un tel sujet, faisons-en l'objet de sérieuses réflexions dans nos âmes! Comprendons mieux la responsabilité incombant à chacun de ceux qui composent l'assemblée pour la réalisation du culte que nous sommes appelés à présenter à notre Dieu et Père, exaltant la Personne glorieuse de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, Celui dont, réunis en «un seul corps», nous sommes appelés à «annoncer la mort» en attendant son prochain retour! (1 Corinthiens 10: 16, 17; 11: 26).

Lettre au sujet du culte (Gibert A.)

ME 1979 page 167

Bien cher ami,

Il est certain que dans nos réunions de culte, la Cène est souvent indûment retardée, au point qu'il n'y a qu'exceptionnellement une continuation de l'adoration d'assemblée après sa

célébration, comme si celle-ci était le moment terminal du culte. Cela est regrettable. Réagissant contre cette tendance, certains, me dites-vous, préconisent de commencer toujours le culte par la Cène.

Mais n'est-ce pas tomber dans un extrême inverse, et ouvrir la porte à une liturgie systématiquement réglée, au moins aussi fâcheuse que notre routine? Que Christ dans ses souffrances et sa mort constitue la base même du culte, cela est incontestable; qu'il en soit, tout au long, la substance, comme on le dit souvent, et que le mémorial de sa passion ait une place unique dans le déroulement de ce culte, tout adorateur en conviendra. Il reste que l'objet suprême en est Dieu, «un seul Dieu», connu par le chrétien comme «Père». Et d'autre part le privilège de l'adoration est réalisé par l'action du Saint Esprit, donné à la suite de l'oeuvre de la croix, Christ étant ressuscité et glorifié. Nous adorons en esprit (Jean 4), et par l'Esprit de Dieu (Philippiens 3: 3), lequel ne saurait être réglementé; bien au contraire: là où il est, là est la liberté. Si cette liberté doit se montrer quelque part, c'est bien dans le culte. Il est notre directeur, chantons-nous. A Lui de fixer la place de la Cène selon qu'il convient, d'après l'état de l'assemblée, les circonstances, tout un ensemble de facteurs qui nous échappent. A nous de le laisser agir. Il glorifie Christ, certes, mais il fait, par Lui, adorer le Père, et les adorateurs bénissent le Dieu et Père de leur Seigneur Jésus Christ.

A la croix a été accompli le dessein formé dès l'éternité par Dieu le Père. Comment ne lui rendrions-nous pas grâces pour ses conseils éternels, et pour son don inexprimable? Jésus a rendu grâces, au souper, avant de rompre le pain et de donner la coupe. Ne ferions-nous pas ainsi?

Mais bien plus encore. Comme vous le dites, nous sommes introduits dans le sanctuaire même pour adorer. Nous y voyons L'Agneau immolé mais glorifié. La cène se célèbre sur la terre, mais elle l'est par des gens de la maison céleste, réunis autour de Celui qui tout à la fois est au milieu d'eux et les présente à Dieu dans le ciel, qu'il leur a ouvert. Le premier jour de la semaine est un jour de triomphe et de joie, où l'on évoque comment la victoire a été remportée, à quel prix, mais Jésus montre ses mains et ses pieds percés aux disciples réjouis de voir le Seigneur. Oui, laissons l'Esprit de Dieu régler l'ordre dans lequel ont à se faire les choses qui nous permettent d'anticiper ici-bas l'adoration céleste et éternelle.

Les frères qui nous ont enseignés n'ont guère parlé, à ma connaissance, de cette place de la cène dans le culte, mais ils ont toujours insisté sur la convenance de laisser au Saint Esprit son rôle de conducteur, et sur la diversité des formes que le déroulement du culte peut présenter, l'accent étant mis tantôt sur le dessein divin, tantôt sur l'excellence de la Personne et l'oeuvre du Fils, sa valeur pour le Père, tantôt sur l'Eglise et ce qu'elle est pour Christ, sur son espérance, la venue du Seigneur, tantôt sur les souffrances de Christ et les gloires qui les suivent, ce thème demeurant en permanence, il est vrai, comme la toile de fond de tous les autres...